

LA CHAMBRE

DE LA REINE.

I.

DU MÊME AUTEUR :

ÉTUDES SUR LA BRETAGNE,

Romans historiques.

JEANNE DE MONTFORT. (Époque guerrière : 1342.)

MICHEL COLUMB. (Époque des arts : 1490.)

ALIÉNOR DE LOK-MARIA. (Époque de la ligue : 1594.)

CONAN-LE-TÊTU. (Époque maritime : 1690.)

MADEMOISELLE DE KERSAC. (Époque révolutionnaire : 1793.)

ALIX-LES-YEUX-BLEUS. (Mœurs actuelles : 1840.)

FÉES ET REVENANTS. (Traditions fantastiques.)

—

LES JEUNES FILLES, Poëmes et Nouvelles.

Paris, — Imprimerie de COSSON, rue Saint Germain-des-Prés, 9.

LA CHAMBRE

DE LA REINE,

PAR

PITRE-CHEVALIER,

TOME PREMIER.

Deuxième Édition.



PARIS,

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

RUE JACOB, 48.

—

1842

LA CHAMBRE DE LA REINE.

Première partie.

MADEMOISELLE DE MÉRIADEK.

I

LE CHATEAU DE CERNAN.

Le château de Cernan est un des plus vieux châteaux de la Bourgogne et un des plus beaux châteaux de la France. Il domine le pays fertile où la Seine prend sa source, et qui produit les célèbres vins de Nuits et de

Beaune. En langage moins poétique, il est situé près de la petite ville de Saint-Marc, entre Châtillon et Ampilly, département de la Côte-d'Or.

Le château de Cernan fut bâti vers le commencement du XIIe siècle par je ne sais quel Jean de Bourgogne. Louis XI s'en rendit maître pendant ses guerres contre Charles-le-Téméraire, et trouva plus sage de le démanteler que de le fortifier. Depuis cette époque jusqu'au commencement du XVIIe siècle, Cernan fut tour à tour un repaire de brigands, un dépôt de vins, un pavillon de chasse royale et une ruine recherchée des voyageurs et des artistes. En 1635, un marquis de la Roche-B*** le reçut en cadeau du roi de France, avec trois cent mille livres pour le restaurer,—ce qu'il fit magnifiquement. La famille de la Roche-B. l'habita jusqu'aux mauvais jours de quatre-vingt-treize. Alors

il fut séquestré et vendu pour quelques assignats à un tonnelier d'Ampilly, qui, à la Restauration, le revendit cinq cent mille francs au dernier marquis de la Roche. Celui-ci eut la noblesse de se ruiner pour remettre la demeure de ses pères dans un état digne d'eux, et il vécut pauvrement de quelques milliers de livres de rentes au milieu de son habitation seigneuriale. Il mourut en défendant à ses enfants d'aliéner la moindre portion de leur domaine de famille; mais ses enfants furent moins nobles et moins courageux que lui, et d'une propriété ruineuse ils se firent prudemment des dots et des rentes à cinq pour cent.

Au mois d'avril de l'année dernière, le château et le parc de Cernan furent achetés en bloc par un négociant de Châtillon, qui, fidèle aux traditions de la Bande-Noire, les remit en vente quelques jours après, divisés

en autant de portions qu'il y avait de petits propriétaires dans le pays. Deux entrepreneurs de démolitions devaient disputer les bâtiments à un industriel qui voulait en faire un dépôt de noir animal ; une vingtaine de laboureurs, armés de quelques écus, s'apprêtaient à dépecer le parc et les jardins, à jeter bas les arbres, et à convertir le tout en champs de seigle ou d'avoine ; bref, il n'allait pas res ter une pierre des tourelles assiégées par Louis XI, pas une branche des chênes qui avaient ombragé trois générations... lorsqu'un acheteur inattendu tomba du ciel au beau milieu de la vente aux enchères.

On sait que ces ventes à la criée se font au cabaret, théâtre digne des Vandales qui les président. Ce jour-là (c'était, suivant l'usage, un dimanche), toutes les notabilités de Saint-Marc étaient réunies au *Lion-d'Argent*, la plus grosse auberge de l'en-

droit. M. Noiraud, le notaire, espèce de loup-cervier, au poil ras, aux yeux louches, à la voix glapissante, tenait le haut bout des tables à boire, copieusement garnies de verres et de bouteilles, — ayant à sa droite ses trois énormes chiens de chasse et de basse cour, et, à sa gauche, leur digne pendant, c'est-à-dire son unique clerc. M. Noiraud l'appelait fièrement son premier clerc, comme s'il eût compté ses chiens pour autant de collègues; et Athanase Merluchon justifiait ce titre en mâchant gravement les barbes dentelées de sa plume d'oie, et en faisant dévorer à Pluton les chandelles, décorées du nom de bougies, qui devaient servir aux criées.

Le maire et ses deux adjoints faisaient face au notaire, le premier décoré de la blouse bleue et du chapeau de paille, insignes de sa profession de jardinier; les deux

autres, feignant de parcourir le cahier des charges, sans s'apercevoir qu'ils le tenaient à l'envers... M. Laridon, le suppléant au juge de paix, occupait l'unique fauteuil de l'auberge, dans lequel il continuait, au bruit des conversations, le somme qu'il avait commencé sur son tribunal, au bruit des procès-verbaux. De temps à autre, il se réveillait en sursaut, et prenait l'attitude d'un savant plongé dans d'immenses méditations. Puis il exprimait solennellement son avis sur l'objet de l'entretien général; mais, comme il joignait à son silence une surdité profonde, il ne manquait pas de répondre jaune à ceux qui parlaient vert, et il se rendormait en haussant doctement les épaules.

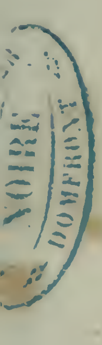
Parmi les campagnards accourus pour se disputer les lambeaux du domaine, on distinguait un petit vieillard sec, noir, chauve,

sale et déguenillé, dont la redingote bleu savon joignait des chausses brunes attachées par un bout de ficelle, et qui portait, depuis vingt ans, pour toute coiffure, l'épaisse calotte de crasse appliquée sur le sommet de son crâne. Ce petit homme dont nul ne savait l'âge, dont nul surtout ne savait la fortune, était un des plus riches et des plus adroits vignerons du département, M. Sarmilly, ou de Sarmilly (car il avait deux filles majeures qui se faisaient donner la particule). On se demandait tout bas dans quelle intention il se trouvait au Lion-d'Argent, lui qui n'achetait qu'aux ventes par autorité de justice, et qui prétendait n'avoir jamais un sou dans ses coffres; mais les cultivateurs soupçonnaient qu'il voulait leur enlever quelque bonne portion du parc, et les plus hardis tremblaient de lutter avec un pareil adversaire.

Pendant que ces divers groupes occupaient

les chaises dépaillées, les escabelles et les bancs de bois répandus autour de la grande table; pendant que le notaire, poussé par le vendeur, allait et venait au milieu de tout ce monde, excitant celui-ci, interrogeant celui-là, trinquant avec tous, à l'effet de grossir son dixième d'honoraires, il s'était formé à la porte du cabaret une réunion qui contrastait fort avec celle de l'intérieur. L'industriel qui convoitait les édifices de Cernan venait de descendre de cheval, et parlait à coups de cravache à tous les garçons de l'auberge. Les deux architectes, spéculant sur les démolitions, se promenaient le long de la Seine, le cigarre à la bouche, comptant déjà les belles pierres de taille du château, qui se dressait de l'autre côté de la rivière, au milieu de ses massifs verdoyants. On voyait circuler à côté d'eux un jeune dandy de la ville, au regard fier et jaloux, orné d'un gilet écarlate

et d'un pantalon jaune, lequel faisait la plus piteuse grimace toutes les fois qu'on l'appelait par ses noms... M. Potiron-Gachet, fils d'un ex-conventionnel et d'une cuisinière, receveur des contibutions à Saint-Marc, désirait acquérir une des tourelles de Cernan, afin de se baptiser M. Potiron-Gachet de Cernan.



— Quand on se nomme déjà Potiron, pourquoi diable se nommer encore Gachet? disait à son garde-chasse un vieux gentilhomme du pays, le gros baron de Saint-Vital, venu là pour acheter les garennes du marquis de la Roche-B.

On comptait encore devant l'auberge (car la vente de Cernan était une vente exceptionnelle qui avait attiré tout le monde) une dixaine de châtelains des environs, dont les équipages plus ou moins prétentieux stationnaient à longue distance, sous la sur-

veillance de garçons d'écurie déguisés en laquais; six ou sept parisiens livrés dans leurs chaumières aux délices de la villégiature, et faisant reconnaître à leur simplicité la solidité de leur richesse et la distinction de leurs personnes; un artiste accouru pour dessiner le château de Cernan avant qu'on le jetât par terre; un ancien valet de chambre des marquis de la Roche-B., pleurant l'imminente destruction du domaine de ses maîtres; enfin, le personnage le plus curieux, le plus important, le plus spirituel et le plus galant du département de la Côte-d'Or, M. le docteur Valinski, médecin de tous les châteaux du canton.

M. Valinski, réfugié polonais, enrichi en quelques années par l'exploitation de son diplôme, était un bel homme de quarante-cinq ans, qui s'était enseveli dans ses propriétés de Bourgogne, après avoir fait parler de lui dans

la capitale. Son procès scandaleux avec une riche famille allemande dont il avait traité la fille unique, atteinte d'une étrange maladie, était connu de quelques indiscrets de Saint-Marc, c'est-à-dire du pays tout entier. Il y en avait même qui affirmaient à demi-voix qu'à la suite de ce procès l'exercice de la médecine avait été interdit au docteur; mais toutes les jolies femmes de Bourgogne, séduites par le beau langage et les belles manières de M. Valinski, avaient formé une ligue défensive en sa faveur; et quiconque se fût avisé de l'attaquer sur ses antécédents lui eût été impitoyablement sacrifié. A la recherche extrême de sa mise, à l'élégance de ses salutations, au sourire perpétuel de ses lèvres roses, à ses doigts chargés de bagues et de souvenirs, on reconnaissait le médecin de dames par excellence, l'idole et la coqueluche de toutes les petites-maî-

tresses de l'endroit, la haute influence politique et morale du canton. Un tel homme ne se trouvait même en si méchant lieu que comme cavalier servant de mesdames de Preuil, de Charleville et d'Acigné, venues de cinq lieues pour assister à l'*exécution* de ce pauvre château de Cernan, qu'elles contemplaient avec de grands soupirs du haut de leurs chars-à-bancs, — mais qu'au fond de l'âme elles eussent démoli de leurs propres mains, tant ses hautes tourelles faisaient ombrage aux colombiers de leurs gentilhommières !

Au coup de midi, le tambour retentit pour la troisième fois dans Saint-Marc. Le négociant revendeur parut avec une bande d'avoués, d'hommes d'affaires et d'huissiers ; les verres se remplirent et se choquèrent plus cordialement que jamais... Tout le monde se pressa autour de la grande table

où reposaient sur le papier les lambeaux de Cernan : *disjecta membra ;* et le notaire, avalant une dixième rasade de vieux Beaune, donna de sa voix mordante le signal de la curée.

Ce fut un moment triste et solennel que celui où s'alluma, au fond de cette sombre taverne, au milieu de ces figures hargneuses et sous ces regards impatients, la blafarde bougie avec laquelle allait finir la splendeur de ce domaine ducal. Si les tourelles séculaires qui s'élevaient sur la rive opposée eussent entendu cette criée ignominieuse, l'ombre de Charles-le-Téméraire et celle de Louis XI se fussent dressées menaçantes à leurs sommets, et les marquis de la Roche eussent quitté le caveau seigneurial pour renverser sur leurs cendres indignées les murs qu'ils avaient habités deux cents ans! Mais la girouette rouillée de la grosse tour

mêla seule un gémissement plaintif au murmure des vieux chênes, ses compagnons féodaux, et la moitié du principal corps de logis, dit le bâtiment neuf, fut annoncée par le crieur public au prix de quinze mille francs.

Il faut dire (*infandum!*) qu'outre le riche mobilier, qui formait vingt lots à part, les édifices avaient été divisés en cinq parties : la grosse tour et la chapelle; les deux tourelles avec leurs galeries; vingt fenêtres du logis restauré sous Louis XIV; vingt autres fenêtres du même logis; et enfin les écuries, communs et bâtiments de service; le tout à prendre, occuper ou démolir immédiatement, au gré des divers acquéreurs.

Le fabricant de noir animal et les architectes se disputaient vivement la première portion du cadavre, et les enchères poussées par M. Noiraud montaient à vingt-deux mille

francs, lorsqu'une voix inconnue cria : Vingt-cinq mille livres!

La singularité hardie de cette enchère fit retourner toutes les têtes, et l'on vit sur la porte du cabaret un homme dont le costume et la figure produisirent une sensation générale.

C'était un paysan de soixante-cinq ans environ, à la taille courte et trapue, aux traits fins et ironiques, à la bouche sévère et silencieuse, aux longs cheveux gris pendants jusqu'au milieu du dos. Son large chapeau entouré de chenilles et d'amulettes; son petit manteau de deuil à l'espagnole; ses culottes bouffantes au-dessus d'une paire de guêtres de cuir; ses trois ou quatre gilets de diverses couleurs, étagés les uns sur les autres; et le bâton à fouet et à grosse tête plombée qu'il tenait de sa main calleuse, n'avaient rien de commun avec les

costumes connus à cent lieues à la ronde, et formaient une sorte de problème vivant dont les plus habiles cherchaient en vain la solution.

Le notaire lui-même resta bouche béante devant cet étrange acquéreur, de sorte que la bougie fatale s'éteignit avant que personne eût couvert son enchère. M. Noiraud toutefois hésitait à lui adjuger les vingt fenêtres, et se préparait à lui demander tout au moins son nom; mais le paysan l'en dispensa en ouvrant un portefeuille rempli de billets de banque, et en disant d'une voix accentuée :

— Guénolé-Magan, pour mademoiselle de Mériadek.

A ce nom, qui est un des plus nobles et des plus illustres de la vieille Armorique, les moins ignorants reconnurent qu'ils avaient affaire à un Bas-Breton ; — mais un

nouveau personnage venait de tomber des nues au milieu des exclamations de l'assistance.

Ce personnage était une jeune femme, ou une jeune fille (car au premier abord, on ne savait lequel des deux). Elle pouvait avoir vingt et un ans, et jamais les Bourguignons n'avaient vu pareille beauté, à en juger par l'excès de leur admiration. Les plus grossiers campagnards laissaient leurs verres pleins pour la regarder avec un respect religieux. L'industriel et les architectes oubliaient leurs spéculations devant elle Le jeune Potiron-Gachet, bouleversé de fond en comble, attirait son attention par tous les moyens imaginables. M. de Sarmilly fixait sur elle ce regard ému dont les vieillards troyens suivaient la belle Hélène. Les dames de Saint-Marc s'agitaient d'étonnement, de dépit et de curiosité. Le notaire et ses

trois chiens ouvraient des yeux plus grands les uns que les autres. Athanase éperdu allumait toutes les bougies pour y voir plus clair. Le juge suppléant, tressaillant dans son fauteuil, demandait si l'audience était levée; et le docteur Valinski, avec son empressement habituel, arrivait le premier auprès de la belle voyageuse...

Mademoiselle de Mériadek (car c'était elle sans doute qu'avait annoncée le Bas-Breton) était une personne de grande taille et de noble figure, telle qu'on représentait les reines, lorsqu'il y en avait encore. Ses cheveux étaient extrêmement blonds, et son teint d'une blancheur toute septentrionale, que sa pâleur et son costume faisaient vivement ressortir. Elle était vêtue de noir des pieds à la tête. Tout son corps exprimait la langueur qui suit une grande maladie ou un profond chagrin; et elle semblait porter le

sceau de la fatalité sur un front d'une douceur et d'une résignation angéliques. Appuyant sa joue sur sa main gauche, d'une forme et d'une finesse prodigieuses, et soutenant de la main droite une petite ombrelle grise à la duchesse, elle était assise ou plutôt étendue sur le coussin d'une large calèche.

A côté d'elle se tenait une grosse dame de quarante ans, à la figure colorée, inquiète, exprimant un dévouement impérieux, — quelque ancienne gouvernante devenue dame de compagnie.—Le devant de la voiture était occupé par un grand et superbe chien des montagnes, et par une vieille femme dont le costume annonçait l'épouse de Guénolé-Magan. Le visage de cette femme portait l'empreinte d'une bravoure et d'une résolution à faire envie au plus intrépide sous-officier. Les moustaches mêmes

n'y manquaient point, et cette particularité amusa convulsivement Merluchon.

La place qu'avait quittée Magan était vacante sur le siége, à la droite du cocher.

Quoique tout cet équipage fût couvert de poussière, et qu'il parût achever un long voyage, on reconnaissait dans ses moindres détails les signes d'une richesse et d'un luxe en rapport avec les billets de banque du paysan.

Cependant le nom de mademoiselle de Mériadek circulait de groupe en groupe, et l'on se demandait avec stupéfaction ce que signifiait cette enchère-impromptu, mise à une portion de château bourguignon par une inconnue venant du fond de la Bretagne?

Le docteur Valinski crut enlever le premier le mot de cette énigme, en offrant ses services à mademoiselle de Mériadek; mais

celle-ci, tout en le remerciant de l'air le plus aimable, ne parut pas disposée à mettre pied à terre. Elle prit un lorgnon d'or qui pendait à sa ceinture, promena un regard rêveur sur les magnifiques points de vue du château de Cernan, et donna, en langue bretonne, quelques instructions à son homme d'affaires...

Le paysan retourna avec le plus grand sang-froid dans l'auberge, et la vente se poursuivit au milieu d'un chuchotement universel...

— Eh bien! qu'avez-vous remarqué? demandèrent trente voix de femmes au docteur, revenu à son quartier général.

— Rien, répondit M. Valinski déconcerté, si ce n'est une larme dans les beaux yeux de l'inconnue, tandis qu'elle contemplait les tourelles du manoir.

— Une larme!... Ah! ça, mais c'est un ro-

man! s'écrièrent mesdemoiselles de Preuil.

— C'en est du moins le premier chapitre, reprit le docteur, et j'en connaîtrai l'intrigue, où j'y perdrai mon latin!

— C'est cela, s'écrièrent toutes les dames à la fois. Nous donnons plein pouvoir à M. Valinski pour dévoiler ce mystère bas-breton!

On voit quelle jalousie perçait déjà dans ces simples mots. Les belles dames de la Côte-d'Or se sentaient éclipser par le premier regard de l'étrangère. Il s'agissait de détrôner cette reine de vingt et un ans, qui leur tombait du ciel gris de l'Armorique.

— A quinze mille francs la seconde moitié du bâtiment neuf! cria M. Noiraud faisant taire ses chiens, tandis que son premier clerc rallumait la bougie.

— Seize mille francs, dit l'un des architectes, en jetant un regard à l'autre

— Dix-sept mille francs, ajouta l'industriel.

— Dix-huit mille francs, reprirent les deux architectes à la fois...

Le Bas-Breton, que les rivaux considéraient avec un dédain mêlé d'inquiétude, ne soufflait mot et regardait tranquillement la bougie. — Quand il la vit près de s'éteindre, et au moment où les démolisseurs se frottaient les mains :

— Vingt-cinq mille livres! dit-il froidement, au milieu d'une nouvelle exclamation de l'assistance.

Et, cette enchère coupant à chacun bras et jambes, le vendeur fit signe au notaire d'adjuger... Mais M. Noiraud, dont la responsabilité se trouvait déjà compromise, regarda le paysan d'un œil suspect, et, répondant aux architectes par un signe d'intelligence, il déclara ne pouvoir adjuger à

un inconnu. Applaudie par tous les bourgeois, cette déclaration révolta les paysans. Avec cet esprit de corps qui les distingue, ils prirent fait et cause pour leur confrère; et, sans lui demander d'autre garantie que les valeurs de son portefeuille, ils se levèrent en masse pour le cautionner. Il faut dire que le Bas-Breton avait glissé à droite et à gauche quelques pièces d'or, et que la main qui serrait le plus cordialement la sienne y avait trouvé un billet de mille francs. — Réduit au silence par tant de garanties, le notaire frappa sur la table et adjugea le second lot.

Le juge suppléant, redressé dans son fauteuil, croisait les bras avec une sorte de terreur. M. de Sarmilly observait Magan d'un regard ironique, et les campagnards embrassaient des yeux un homme qui avait tant d'argent!... Cependant l'industriel et les architectes mystifiés s'étaient réunis à l'écart,

et semblaient former un complot contre leur singulier rival... Mademoiselle de Mériadek contemplait toujours le château, et le receveur des contributions contemplait toujours mademoiselle de Mériadek.

Le revendeur, enchanté du succès qu'une telle concurrence promettait à son entreprise, fit signe à M. Noiraud de chauffer les criées, et le troisième et le quatrième lot furent successivement mis à prix. Le Bas-Breton les enleva comme les deux premiers, en renchérissant brusquement sur tout le monde... et ce fut alors qu'éclata la conspiration des architectes.

— Je demande que la vente soit suspendue ! s'écria, d'une voix de stentor, un huissier gagné par eux. (Et vingt voix également bruyantes firent écho à cette réclamation.) Personne ici, ajouta l'orateur, ne connaît l'étranger qui vient d'acheter le bâtiment

neuf. M. Noiraud ne peut lui adjuger d'autres lots sans s'exposer à consommer une vente nulle, en dépassant la valeur des cautions offertes par des imprudents... Que l'enchérisseur renonce donc au concours, ou qu'il produise des garanties à la hauteur de ses prétentions!

Le négociant vendeur, beau joueur en affaires, protesta vainement contre cette timide objection. Lui seul étant intéressé à passer outre, tout le monde se trouva contre lui ; et M. Noiraud se rangea bravement du parti de tout le monde, trouvant d'ailleurs qu'il était temps de se mettre à couvert.

Alors, ce fut à qui crierait le plus fort au Bas-Breton : « Une caution de cent mille francs, ou hors de concours ! » Quelques rivaux même ajoutèrent : « Une caution de cent mille écus, ou à la porte ! »

Et, sentant qu'on lui demandait l'impossi-

ble, Magan retourna près de mademoiselle de Mériadek. Pendant cet orage, le docteur Valinski s'était rapproché de l'étrangère et l'observait avec la perspicacité particulière aux médecins. Remarquant la violente contrariété qu'elle éprouvait, assuré d'ailleurs qu'une telle figure n'était pas celle d'une intrigante, il se souvint qu'il était lui-même le plus galant homme du canton, et il s'avança vivement à la portière de la calèche.

— Mademoiselle, dit-il avec un élan chevaleresque, en réunissant sous ce peu de mots toutes les ressources de sa courtoisie, il suffit de voir une personne de votre qualité pour en répondre ; veuillez m'accorder l'honneur de vous servir de caution contre ces messieurs.

L'ironie avec laquelle le docteur prononça ce dernier mot, en désignant les petits bourgeois concurrents de mademoiselle de

Mériadek, vengea suffisamment celle-ci de l'attaque impolie de ces Bourguignons. Elle accepta la proposition de M. Valinski avec toute la bonne grâce dont il se montrait digne, et, non moins fier qu'enchanté de son rôle, le docteur entra dans l'auberge en disant : — Voilà ma signature !

Les compères qui chantaient déjà victoire retombèrent, à ces paroles, de toute leur hauteur. Le Bas-Breton remercia son auxiliaire inattendu par un geste plein de cordialité, et pas une voix n'osa s'élever contre la signature du premier personnage de l'endroit. Un avoué, qui devait sa clientèle au docteur, s'offrit même d'assister mademoiselle de Mériadek; et, la foule des mécontents s'apaisant comme une mer qui gronde, la vente, ou plutôt le drame, se continua dans le plus grand silence.

Malgré la partialité du notaire et les malices de son clerc, malgré les cabales et les efforts

désespérés des coalisés, le paysan, résolu d'acquérir à tout prix, fit adjuger à sa maîtresse la totalité des édifices et des meubles de Cernan...

Il ne restait plus des bâtiments qu'un grand colombier, mis à part pour devenir un moulin. Le jeune Potiron-Gachet, qui semblait cloué devant la calèche de l'inconnue, reçut en ce moment dans l'épaule le timon de la voiture, et roula sous les pieds des chevaux dans un tourbillon de poussière. Il se releva sain et sauf, mais blanc comme un meunier; et, prenant au mot la plaisanterie générale, frappé d'ailleurs d'une idée qui lui était survenue pendant son extase, il s'élança dans l'auberge et mit des sommes énormes sur le moulin. Le docteur, le Bas-Breton et l'avoué luttèrent vainement, le fils du conventionnel eut le dernier mot, et, grâce à la sournoise complicité de Merluchon, le co-

lombier lui fut adjugé pour vingt mille francs.

Il n'en valait pas quatre mille; mais le receveur avait son idée! Un quart d'heure de contemplation lui avait suffi pour devenir éperdument amoureux de mademoiselle de Mériadek, et le regard compatissant qu'elle lui avait jeté en le voyant rouler sous son équipage avait achevé d'incendier son cœur. Or, en achetant une tour parallèle à celle du château, il acquérait ses entrées chez l'inconnue, il devenait son voisin forcé, l'inspecteur de toute sa vie!... Cela ne valait-il pas bien l'honneur de s'appeler Potiron-Gachet de Cernan?

Quoiqu'il en fût, mademoiselle de Mériadek fut très mécontente d'avoir un associé dans l'acquisition du château; et, reparlant à son homme d'affaires en leur langage, elle se consulta longtemps avec lui, tandis qu'on se préparait à la vente du parc.

Pendant ce temps-là l'étonnement public se trahissait sous les formes les plus diverses ; le jeune Gachet, dont nul ne soupçonnait le véritable motif, recevait les jalouses félicitations de toutes les châtelaines de Saint-Marc, furieuses de voir ce pauvre manoir de Cernan sauvé de la destruction par un miracle!.. Les mêmes châtelaines menaçaient de toutes les foudres de leur vengeance le docteur transfuge, qui les calmait à peine en disant :

— Je marche à la découverte du mystère!...

L'ancien valet de chambre des marquis de la Roche-B... embrassait en pleurant de joie le sauveur du château de Cernan. Enfin les chuchottements, les exclamations et les murmures, cédèrent à la voix retentissante de M. Noiraud, et les criées se rouvrirent à grand bruit sur les quinze lots du parc.

L'attente était vive et l'émotion profonde, car on allait savoir si l'inconnue voulait ac-

caparer les terres comme les édifices, et tous les regards étaient fixés sur l'impassible bas-Breton. Il couvrit d'or le premier, le deuxième et le troisième lot, si bien que ses plus hardis rivaux, découragés, lui cédèrent la place en sortant de l'auberge. Le baron de Saint-Vital lui-même renonça aux garennes du marquis de la Roche; et, appelant sa meute dispersée sur la rive, il regagna en jurant sa châtellenie.

En vain Merluchon, avec le dévouement de Curtius, se mit en travers sur la porte et força les plus récalcitrants à lui passer sur le corps; en vain l'aubergiste et le vendeur multiplièrent les bouteilles sur la table et remplirent les verres jusqu'aux bords des meilleurs vins de la cave; en vain le notaire, mêlant sa voix stridente à la voix cassée du crieur, brandissant son marteau d'une main et son gobelet de l'autre, employa ses séduc-

tions les plus irrésistibles, ses roueries les plus désespérées, pour retenir et allécher les meilleures bourses de l'endroit; en vain cria-t-il à celui-ci, à celui-là, à tous en même temps :

— Allons, Jean, ce pré est pour rien! A toi, ces dix arpents de bois, Jérôme! A ta santé, Jacques; voilà ton affaire... Allons, corbleu! ventrebleu! sacrebleu! le potager pour sept mille francs! Une fois!... deux fois!... deux fois et demie!... deux fois trois quarts! Personne ne dit rien... personne ne dit mot? Une fois!... une fois et demie!... deux fois... Personne n'en veut? C'est entendu? c'est convenu? Hein? qui est-ce qui parle? La bougie va s'éteindre... Il est temps encore!... Deux fois et demie! Y sommes-nous? La voilà morte!... Allons... bonsoir... adjugé!

Et les désertions de recommencer de plus

belle, car l'adjudicataire était toujours le bas-Breton; et le notaire, qui sentait baisser ses dixièmes, de regarder le vendeur, qui sentait baisser les enchères; et l'un et l'autre cependant de poursuivre avec une sorte de vertige, car ils connaissaient mieux que personne le proverbe : Vente suspendue, vente perdue; et, la bataille une fois engagée comme elle était, il fallait lutter jusqu'au bout et vaincre ou mourir.

A cette heure tout le monde se trouva réuni devant la porte de l'auberge, et mademoiselle de Mériadek devint l'unique objet de l'attention universelle. Un fée sortie de terre sur son char attelé de souris, Vénus élancée des flots, dans sa coquille traînée par les Néréides, n'eussent pas excité plus d'admiration, plus de stupéfaction, plus d'ébahissement que cette jeune personne pâle et languissante, insoucieuse et millionnaire,

qui, au lieu de descendre comme tout le monde à l'Hôtel des Voyageurs, s'avisait d'acheter en passant un des plus beaux châteaux du royaume, avec ses meubles, ses champs, ses prairies et ses ombrages.

Le combat ayant cessé faute de combattants, en moins d'une heure les quinze lots furent adjugés au bas-Breton au taux de la mise à prix, de sorte qu'il rattrapa sur le parc ce qu'il avait prodigué sur le château; et que le revendeur, en fin de compte, perdit quarante mille francs sur le tout!

Cette juste leçon ne fut pas l'épisode le moins curieux de l'aventure, et, pour le coup, les châtelaines éclatèrent de dépit. Non-seulement le domaine et le château ducal de Cernan étaient sauvés; non-seulement une reine fantastique venait les réduire à l'état de vassales! Mais encore cette rivale

triomphante faisait, sans y prendre garde, une excellente affaire !

Aux termes du procès-verbal, les titres de propriété furent remis à l'instant même, avec les clés du château, à mademoiselle de Mériadek.

Elle dispensa poliment, et, à leur grande surprise, le notaire, le revendeur et l'avoué de la suivre. Elle témoigna sa reconnaissance au docteur Valinski par le plus délicieux sourire, mais en prenant congé de lui comme de tous les autres. Les hommes, qui étaient loin de partager le dépit des femmes, y mirent le comble en suivant l'inconnue d'un regard émerveillé ; et, aux yeux de toute la population de Saint-Marc accourue comme pour une fête, la nouvelle châtelaine de Cernan prit seule et tranquillement le chemin de son domaine.

« Y voyons-nous bien clair ; ou ceci est-il

un rêve? se demandaient les concurrents les plus mystifiés et les assistants les moins crédules.

Et il fallut, pour les tirer de leur contemplation, l'applaudissement général qui retentit autour d'eux, à la vue de l'heureux Potiron-Gachet, allant prendre possession de son colombier.

Christophe Colomb, marchant à la découverte de l'Amérique, n'était pas plus fier ni plus ému sur son navire que le jeune receveur sur son cheval, et les femmes qui lui avaient été jusqu'alors le plus impitoyables lui disaient en ce moment de leur plus aimable sourire :

« Courage! courage! ô vengeur de la Bourgogne! allez deviner ce logogriphe en robe noire, et revenez nous en apporter le mot! »



II

LE COMITÉ DES RECHERCHES.

— Qu'était-ce que mademoiselle de Mériadek ? Quelle était sa famille, sa position, sa fortune ? D'où arrivait-elle ? et pourquoi avait-elle quitté son pays ? Quel motif la fixait à Saint-Marc, en Bourgogne, plutôt que partout ailleurs ? Pourquoi achetait-elle si

brusquement et si chèrement le domaine des marquis de la Roche? Que signifiaient ce deuil et cette langueur, ce silence et ce mystère, cette solitude et cette mélancolie? Quelle était cette suite non moins singulière et non moins mystérieuse qu'elle-même : cette gouvernante impérieuse et hautaine, cet étrange et opiniâtre intendant, cette gardienne à l'air rebarbatif, aux moustaches grises; et jusqu'à ce grand chien des Pyrénées, qui siégeait dans la voiture de sa maîtresse?

Autant de problèmes qui devinrent immédiatement l'occupation du pays entier; autant d'inconnus que toutes les fortes têtes se mirent à rechercher avec d'autant plus d'ardeur qu'ils se dérobaient plus obstinément à l'attention. Le jour même de la vente, divers conseils furent tenus, du haut en bas de la société du canton, par les châ-

telaines et par les commères, par les vieillards et par les jeunes gens, chez le maire de la commune et chez le garde-champêtre, sur la place publique et à l'église, au café et à la taverne. Partout il fut décidé que Saint-Marc était perdu d'honneur, si on n'y avait avant huit jours la réponse à toutes les questions posées ci-dessus. Alors chacun se mit en quête suivant son rôle ou ses inspirations, s'engageant à rapporter chaque soir ses découvertes au quartier général.

Ce quartier général fut établi au bureau des postes, situé tout près de l'auberge du *Lion d'Argent*, en face des tourelles du château, et tenu par la plus spirituelle et la plus curieuse personne de Saint-Marc, mademoiselle Clémentine Desherbiers. Elle se chargea bénévolement de consigner sur un registre *ad hoc* toutes les observations, investigations, suppositions et réfutations qui

surviendraient, de remplir enfin les fonctions de secrétaire auprès du Comité des Recherches. Ce fut le nom que le juge suppléant proposa solennellement à la compagnie. Le nom fut adopté par acclamation, et le comité constitué séance tenante. M. Laridan, comme doyen d'âge, obtint la présidence. Le fauteuil, la sonnette, le verre d'eau sucrée, le tapis vert et la tribune, rien n'y manqua. MM. de Saint-Vital, Gachet et d'Acigné composèrent le bureau. Le docteur Valinski reçut le titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, et les espions, décorés comme de coutume du nom d'agents, furent le maître d'école, le secrétaire de la mairie, Athanase Merluchon et le garde-champêtre.

Malheureusement les premiers résultats de cette vaste organisation n'eurent rien d'encourageant pour l'avenir, et les renseigne-

ments apportés le soir même au comité ne firent qu'épaissir les nuages.

Ces renseignements se résumaient en deux séries :

1° Mademoiselle Anne-Marguerite de Mériadek, fille unique du marquis de Mériadek et de mademoiselle de Coëtlogon, derniers de leurs races, était orpheline depuis quelques mois, et se trouvait seule au monde avec une fortune d'un million. Guénolé Magan, ancien compagnon d'armes de son père, lui avait été donné par celui-ci pour tuteur et pour intendant. Elle était née dans le Morbihan, avait habité le pays de Savenay, et avait vendu ici et là des propriétés considérables.

Ces faits résultaient des papiers remis par Magan au notaire pour la conclusion de la vente.

2° Mademoiselle de Mériadek était arrivée à Saint Marc par la grande route de Paris à

Dijon. Elle voyageait depuis plusieurs jours à petites journées, s'arrêtant tous les soirs dans quelque ville ou quelque village, n'entrant en communication avec personne, parlant à peine aux gens qui l'accompagnaient, s'entretenant avec elle-même, soupirant sans cesse et pleurant quelquefois, payant royalement les aubergistes et les postillons, prodiguant les aumônes sur son passage, *se faisant conduire aux églises écartées pour y prier avec ferveur* (ces lignes furent soulignées précieusement par mademoiselle Desherbiers), *ceuillant dans les cimetières quelques fleurs dont elle respirait tristement le parfum, ouvrant à toute minute une cassette de velours noir contenant un ruban rouge avec une décoration qu'elle baisait à la dérobée, et des lettres froissées qu'elle lisait en les arrosant de ses larmes.* Elle avait pris des chevaux de poste au dernier relai, ne songeant nulle-

ment à s'arrêter à Saint-Marc. *Ce n'était qu'à la vue du château de Cernan, du haut d'une côte, qu'elle avait brusquement interrompu son voyage.* (Nouvelles observations soulignées par la directrice des postes.)

— *Quelle est cette habitation, s'était-elle écriée en tressaillant, comme frappée d'une reconnaissance ou d'un souvenir? Et on lui avait raconté l'histoire et la mise en vente du château de Cernan. — Il est à vendre!... avait-elle repris avec une émotion croissante, et qui s'était communiquée à toute sa suite*, SANS EN EXCEPTER SON CHIEN, DONT LES ABOIEMENTS JOYEUX SEMBLAIENT SALUER LE MANOIR. (Ce dernier fait avait exigé des lettres capitales). *Elle avait ajouté avec un rayon de joie dans ses larmes : Je pourrai donc l'acheter? — Comme tout le monde, lui avait-on répondu. — Et elle s'était fait mener tout droit au Lion-d'Argent.*

— Nous savons le reste, conclut le maître d'école qui donnait ces détails, et qui les avait obtenus du postillon, en communiant avec lui sous l'espèce du vin.

— Nous savons le reste? nous savons le reste? murmura le vieux Sarmilly, ému pour la première fois d'une autre passion que l'avarice; c'est-à-dire que nous ne savons rien du tout, et que nous sommes seulement plus intrigués que jamais.

— Décidément il y a un roman la-dessous! s'écrièrent toutes les femmes, en interrogeant le docteur Valinski. — Or il avait en vain, à plusieurs reprises, cherché à pénétrer auprès de mademoiselle de Mériadek; elle lui avait fait présenter les excuses et les remercîments les plus aimables et les plus empressés; mais elle était résolue (pour des raisons qu'elle ne pouvait dire), de s'enfermer hermétiquement dans sa nouvelle de-

meure, et de n'y recevoir âme qui vécut jusqu'à nouvel ordre...

— Cependant, répartit aigrement M. Laridon, il faudra bien qu'elle voie le notaire; quand le diable s'en mêlerait! les affaires ne se font pas à portée de canon!

— Sans doute, elle a dû voir M. Noiraud. Où est M. Noiraud? qui va chercher M. Noiraud?

M. Noiraud entrait à l'instant même; mais sa figure annonçait clairement qu'il ne savait rien.

« Drôle de pistolet de femme! dit-il en jurant et en s'asseyant au milieu de ses trois chiens. Figurez-vous qu'elle m'a consigné à la grille du château, moi notaire royal de Saint-Marc, et m'a envoyé son intendant en culottes courtes avec ses papiers et une procuration dans les règles. Ce paysan du Danube contracte, achète, signe pour elle; et

celui qui lui ferait dire une parole de trop serait, sacrebleu ! bien habile !

— Ainsi donc, s'écria la baronne de Saint-Vital, noble dame de six pieds de haut sur autant de circonférence, nous nous sommes tous mis à la porte de Cernan, en le vendant à cette pie-grièche ! C'est une indignité ! cela ne peut pas être ! Qui de vous, messieurs, entrera de gré ou de force au manoir ?

— J'en sors, répondit alors M. Gachet, debout sur le seuil du bureau. »

Et ce fut à qui se précipiterait vers lui pour l'accabler de mille questions. Madame de Saint-Vital, qui n'avait jamais regardé le receveur que du haut de ses quartiers de noblesse, lui prit les mains avec une affection maternelle, et l'appelait M. Potiron *de* Gachet. Mais elle s'aperçut, comme tout le monde, qu'il boîtait fort bas ; et chacun de s'écrier : — qu'avez-vous donc ?

— Rien, répliqua le jeune dandy, rougissant jusqu'aux oreilles.

— Comment, rien? reprit la baronne, qui remarqua du sang sur son brodequin ; mais vous êtes blessé ! Il est grièvement blessé, messieurs ; l'intendant de cette Fée Sournoise lui aura fait quelque mauvais parti ! Pauvre cher enfant ! Quelle horreur ! »

Peu s'en fallut que la baronne de Saint-Vital n'embrassât le fils du conventionnel. Il prévint cet accouplement monstrueux en se jetant sur une chaise, et, porté à la tribune par M. Noiraud, il se décida à raconter son aventure.

— Au fait, mesdames et messieurs, je puis tout dire ; si la chose est désagréable, elle n'a rien de déshonorant. »

On juge avec quelle attention chacun prêta l'oreille. Le calme était si profond, qu'on entendit une souris effrayée traverser le bu-

reau. Néanmoins, M. Laridon agita sa sonnette en criant : « Silence sur les bancs ! Orateur, élevez la voix ! » Comme personne n'ouvrait la bouche et que l'orateur ne disait rien encore, tout le comité partit d'un éclat de rire. Le juge suppléant entendit un bruit confus et répéta : « Plus haut, jeune homme ! »

« Mesdames et messieurs, reprit Gachet, de son fausset le plus aigu, j'ai donc suivi seul mademoiselle de Mériadek au château, et je suis entré en jouissance de ma propriété. Vous savez que le colombier s'élève dans la prairie contiguë au potager, à cent pas de la grosse tour du manoir. Je suis monté tout d'abord au sommet de cet observatoire, dont j'ai disputé le séjour aux pigeons épouvantés, et de là mes regards, armés de cette lorgnette, ont plongé sur tous les points du domaine. Mademoiselle de Mériadek a paru saisie d'une émo-

tion profonde en arrivant au pied du perron. Appuyée sur le bras de sa gouvernante, elle est entrée dans le bâtiment neuf... et je n'ai plus rien vu... Un quart-d'heure après, la fenêtre de la grosse tour s'est ouverte... L'inconnue a parcouru cette grande et belle chambre qu'on appelle la CHAMBRE DE LA REINE ; elle s'est avancée sur le balcon, y est demeurée longtemps, la tête appuyée sur ses deux mains, a refermé la fenêtre... et je n'ai plus rien vu... Cependant, aux ombres qui passaient et repassaient derrière les rideaux, et au mouvement qui se faisait dans la tour, j'ai deviné que mademoiselle de Mériadek choisissait pour demeure la *Chambre de la Reine*. Une heure après, elle a reparu sur le perron, s'est promenée sur les pelouses, dans le bosquet et les jardins, s'est effacée derrière les arbres... et je n'ai plus rien vu... Le soir arrivé, elle est rentrée au château pour

dîner, peut-être... (si toutefois elle dîne; car je soupçonne qu'elle ne dîne pas.) Enfin n'importe, elle est rentrée... et je n'ai plus rien vu... Au coucher du soleil, elle est repartie; elle est montée en voiture, s'est enfoncée dans les allées du parc, est revenue par le petit bois, a regagné sa chambre... et je n'ai plus rien vu...

— Et je n'ai plus rien vu : c'est-à-dire que vous n'avez rien vu du tout! s'écria M. Noiraud, frappé de ce refrain de l'orateur.

— Attendez, reprit Gachet, je n'ai pas fini.

— Certainement, dit madame de Saint-Vital. Vous l'interrompez, Noiraud. Il y a encore sa jambe ensanglantée! Contez-nous l'histoire de votre jambe ensanglantée, monsieur *de* Gachet!

— La voici, poursuivit le narrateur en avalant un verre d'eau sucrée. J'étais dans le

colombier depuis quatre heures, sans autre provisions que quelques grains de froment. Or cela ne suffit pas pour dîner, encore moins pour dormir. Je descends donc de mon observatoire et je gagne doucement la grille. Mais voilà bien une autre histoire : la grille était fermée ; on m'avait cru parti, sans doute, et j'étais prisonnier dans le château !

— Excellente position pour l'explorer ! fit observer M. Sarmilly.

— C'est ce que j'entrepris. Tout en retournant sur mes pas, je traverse le jardin, je me glisse le long des avenues... je vois des lumières à la cuisine et dans la tour.

— Ah ! il voit des lumières ! écoutez bien !

— Qu'est-ce qu'il voit ? demanda M. Laridon, vivement intrigué.

— Des lumières ! cria la baronne. Taisez-vous donc, monsieur le juge !...

— Bien, je comprends, dit le vieillard, qui ne comprenait absolument rien.

—Je m'avance à pas de loup, poursuit Gachet, jusqu'aux fenêtres de la cuisine... et devinez ce que j'aperçois?

— Ah! mon Dieu!

— J'aperçois le Bas-Breton qui faisait sa prière, et sa femme qui chargeait un fusil!

— Un fusil?

— A deux coups!!

— Quelle abomination! Et pourquoi faire?

— Vous allez voir. Je recule de vingt pas en reportant mes regards vers la tour, afin de mieux voir. J'escalade une petite porte conduisant à la terrasse, quand tout à coup je me sens cramponné par la jambe, comme si le diable eût voulu m'attirer dans l'enfer.

— Ah! mon Dieu!

— Je pousse un cri de surprise et de douleur... je tombe à la renverse. Une effroyable

détonnation part de la terrasse ; j'entends le plomb mortel siffler sur ma tête, et je vois au clair de la lune la mégère, avec ses moustaches grises et ses yeux rouges, prête à me tirer à bout portant son second coup de fusil.

— Que faites-vous là ? me dit-elle d'une voix rauque. Répondez où vous êtes mort !

— Quelle situation ! s'écrièrent toutes les dames du comité, pâles et haletantes...

— Le fait est que la situation était critique ; car enfin j'avais tout l'air d'un voleur. Heureusement une idée lumineuse me saute à l'esprit : — Je suis le propriétaire du colombier, ma bonne femme. Vous m'avez enfermé dans le jardin, et je venais vous demander une clé de la grille. — Cependant l'intendant rejoint la vieille avec une lumière, tous deux me reconnaissent en rechignant, et je vois que j'étais tombé dans un piége à loup.

— Aussi pourquoi rôder si tard par ici ?

disent alors l'homme et la femme en se regardant. Nous n'avons pas de clé, monsieur, vous coucherez à la belle étoile.

— Comment, m'écrié-je avec une juste indignation, plaisantez-vous avec votre belle étoile?

Mais au même instant la fenêtre de la tour s'ouvre, et mademoiselle de Mériadek paraît.

— Elle paraît?

— Elle-même!

— Bon Dieu! s'écria le receveur, quel spectacle! je l'aurai toute ma vie devant les yeux; elle avait les cheveux épars et elle était tout en blanc. Non, jamais on ne vit rien de si beau sur la terre!

— Au fait! au fait! interrompit sèchement la baronne.

— Voici une clé de la grille, dit la châtelaine, dont la voix semblait venir du ciel; et elle laissa tomber cette clé sur la ter-

rasse... Emportez-la, monsieur, ajouta-t-elle, et veuillez excuser ces braves gens. — En même temps la fenêtre se referma, je pris la clé... et me voilà...

Inutile de dire toutes les exclamations et toutes les conjectures qu'enfanta le récit du receveur. Pendant un quart-d'heure tout le monde parla à la fois, et le président agita vainement sa sonnette. Enfin Noiraud s'écria : — Je demande la parole ; — j'ai une idée ! — Et, sa voix couvrant toutes les voix, force fut à chacun de se taire...

— Il a une idée ! silence ! dit le juge suppléant avec autorité.

— Messieurs, reprit le notaire, après avoir craché dans son foulard, j'ai à faire une motion grave à la suite des derniers renseignements de monsieur Gachet ; motion fondée sur la loi, sur l'usage et sur le droit commun ; mais d'abord, il s'agit d'un

évènement unique dans les fastes du pays; permettez-moi de poser nettement là question... Mademoiselle de Mériadek ou la *Fée Sournoise* (le nom est de madame de Saint-Vital et je propose au comité son adoption.)

— Adopté! adopté!

— La Fée Sournoise donc vient ici de la Basse ou de la Haute-Bretagne... peu importe... Elle achète le château de Cernan du fond de sa calèche; elle renvoie les vendeurs et les acquéreurs avec un pied de nez; elle rogne mes dixièmes d'un grand quart; si c'est impertinent, ce n'est pas défendu par la charte! — Mais elle prétend s'enfermer dans ce château, comme une divinité dans son nuage, dérober ses actions, sa vie, sa figure même aux regards de ses semblables, en un mot, se faire au milieu de nous une position qui brave toutes les rè-

gles et toutes les convenances; voilà un arbitraire, une tyrannie, dont nous avons le droit d'être offensés, de nous plaindre hautement, de nous affranchir par tous les moyens légitimes! C'est ici, j'oserai le dire après un grand homme... dont le nom m'échappe; c'est ici que l'insurrection est le plus saint des devoirs! Faisons donc notre devoir, messieurs; je déclare que j'en donnerai l'exemple, quelque sacrifice que je doive m'imposer! — Mais ce devoir, messieurs, en quoi consiste-t-il? Il consiste à maintenir le droit que nous ont fait la nature et la société, de nous connaître, de nous voir et de nous étudier les uns les autres, droit qui, dans l'espèce actuelle, n'est autre que celui de nous promener tout au moins, comme l'ont fait nos pères, dans le parc et le manoir de Cernan, de rendre visite aux châtelains, comme la politesse et

la civilité l'ordonnent ; en un mot, d'exercer envers et contre la Fée Sournoise toutes servitudes, rapports et relations autorisées par notre organisation sociale. Rousseau n'a pu établir, même en théorie, la légitimité de l'état sauvage, messieurs ! Ce n'est pas une jeune fille de vingt et un ans qui viendra pratiquer cet état au milieu d'un pays civilisé comme le nôtre ! Les priviléges ont été abolis en France par deux révolutions, messieurs ! La charte est pour nous !... Marchons dans notre force et notre liberté ! Je me résume : Aux termes de l'art. 682 du code civil, ainsi conçu : *Le propriétaire dont les fonds sont enclavés, et qui n'a aucune issue sur la voie publique, peut réclamer un passage sur les fonds de ses voisins pour l'exploitation de son héritage*, etc.. M. Potiron-Gachet, propriétaire du colombièr de Cernan, peut et doit exi-

ger de la Fée Sournoise un passage de trois pieds au moins, de onze pieds au plus, depuis la grille du manoir jusqu'à l'héritage acheté par lui. Ce passage, il peut et doit l'exiger à toute heure du jour, pour ses gens et ses amis, comme pour lui-même. Voici donc ma proposition : A partir de demain matin, M. Gachet fixera son domicile au colombier de Cernan. Il tiendra la grille ouverte à quiconque désirera lui rendre visite; et nous irons tous remplir ce devoir de convenance, au nez et à la barbe des gardiens de la Fée Sournoise. C'est ainsi que seront pénétrés tous les mystères et levés tous les voiles dont elle prétend s'envelopper, et que nous finirons par découvrir ce qu'on veut dérober à nos trop justes recherches!... A demain donc, messieurs, si le comité me fait l'honneur d'être de mon avis.

M. Noiraud se rassit au milieu des ap-

plaudissements, et sa proposition fut adoptée par acclamation. Merluchon trouva l'idée si divertissante, qu'il exprima sa joie en faisant la roue sur le parquet ; et les chiens du notaire, réveillés en sursaut, se mirent à hurler sans savoir pourquoi.

Le juge suppléant seul demeura impassible au milieu de ce triomphe, et demanda gravement d'ajouter quelques mots. — Ces quelques mots, assura-t-il, devaient compléter tout ce qui avait été dit, et amener une conclusion sans réplique. Le silence le plus profond se rétablit, et toutes les oreilles redevinrent attentives. Mais M. Laridon, qui n'avait rien entendu qu'à moitié, répéta mot pour mot la motion du notaire... de sorte qu'un nouvel éclat de rire l'interrompit, et que la baronne de Saint-Vital lui cria de s'aller coucher !...

Cependant le receveur hésitait à promettre

une chose qui pouvait fortement déplaire à mademoiselle de Mériadek. Mais la haine vaut mieux que l'indifférence, pensa-t-il ; et il faut qu'elle s'occupe de moi, fut-ce pour me maudire ! — A demain donc, messieurs, à mon colombier de Cernan.

Le comité se sépara, après avoir pris rendez-vous pour dix heures du matin ; et chacun sentit sa curiosité s'élever à la dernière puissance, en voyant une lumière briller dans la tour du manoir, tandis que l'obscurité la plus profonde régnait à Saint-Marc.

Mademoiselle Desherbiers se leva trois fois dans la nuit pour revoir cette lumière ; et elle consigna sur le cahier des renseignements qu'elle avait brillé jusqu'à deux heures après minuit !!!

III

L'ARTICLE 682.

Le lendemain matin, les nouvelles, parties du comité, avaient franchi les limites du canton de Saint-Marc ; et quiconque avait les moindres relations avec M. Potiron-Gachet arrivait de dix lieues à la ronde pour se présenter à la grille du château. Guénolé

la laissa ouverte aux premiers visiteurs, croyant qu'il s'agissait de racheter ou de déménager le colombier; mais quand, au lieu de le voir s'évacuer, il le vit se remplir; quand le concours des arrivants devint une véritable procession qui enveloppait tout le manoir de ses replis, il prévint mademoiselle de Mériadek, enfermée dans son appartement; et, celle-ci, s'avançant à la fenêtre de la tour, aperçut avec effroi cent regards avides braqués sur elle. Une telle violation de sa retraite excita d'abord son indignation, et Magan courut porter ses justes plaintes au receveur. Celui-ci sans doute aurait manqué de courage, s'il eût été seul; mais le notaire avait prévu le cas, et tirant le Code civil de sa poche, il lut gravement au bas-breton l'article 682. L'intendant reporta cette réponse à sa maîtresse, non sans fermer provisoirement le château. Alors les

réclamations de ceux qui attendaient pour entrer, comme de ceux qui attendaient pour sortir, furent si violentes et si unanimes, que mademoiselle de Mériadek ne crut pouvoir éviter une émeute qu'en faisant rouvrir la grille, et en remettant les négociations au lendemain. Aussitôt elle et ses gens s'enfermèrent à triple tour dans leur prison bloquée par les curieux ; et ceux-ci passèrent et repassèrent jusqu'au soir, du colombier à la grille et de la grille au colombier. Le siége et les investigations ne cessèrent qu'à la nuit tombante ; — et, reconduisant alors lui-même les derniers visiteurs, Gachet reparut au comité, armé d'une pièce capitale.

Cette pièce était une lettre autographe de la Fée Sournoise, adressée au receveur en personne.

Jamais hiéroglyphe ne fut examiné, étudié, commenté avec plus d'ardeur que cette

lettre ! Malheureusement, ce n'était qu'un appel à la galanterie de M. Gachet pour faire cesser des importunités intolérables. Le dandy fut touché au fond du cœur de cette supplique, et ne put s'empêcher de rougir de sa propre conduite; mais toutes les influences du comité se réunirent pour raffermir son courage; le notaire lui cria de sa voix de Stentor :

— M. Potiron-Gachet, nos droits sont dans votre main; soyez barre de fer!

Et une réponse altière, dictée par le comité en masse, fut déposée à l'instant même dans la boîte aux lettres.

Ce coup d'état consommé, chacun s'assit dans son fauteuil comme un sénateur romain dans sa chaise curule, et l'on procéda à l'enregistrement des découvertes de la journée.

Athanase Merluchon s'était glissé jusque

sous les persiennes entr'ouvertes de la *Chambre de la Reine* et il avait vu la Fée Sournoise à genoux sur le balcon, les yeux levés au ciel, dans l'attitude et l'extase d'une folle ou d'une *illuminée.*

Ce mot eut beaucoup de succès auprès des ignorants, et la plupart se dirent, en se frottant le front : — Au fait, c'est une illuminée!

Avec son indiscrétion ordinaire, M. Laridon demanda ce que cela signifiait; mais comme personne n'était en état de lui répondre, on conçoit que ce fut à qui lui imposerait silence.

— C'est une illuminée! répétèrent les plus stupides ; c'est une illuminée!

Et le nouveau nom fut joint à celui de Fée Sournoise sur le registre de mademoiselle Clémentine.

On écouta ensuite le facteur de la poste, à qui les priviléges de son état avaient ouvert

les antichambres du manoir, et qui même avait pénétré jusque dans la cuisine, au risque d'éprouver le sort de M. Gachet. Un coup d'œil essentiel et rapide, jeté à droite et à gauche, lui avait révélé mille détails de la vie intime de l'inconnue, et notamment cette circonstance mirobolante, étourdissante, stupéfiante et terrifiante : — DEPUIS QUARANTE-HUIT HEURES QU'ELLE ÉTAIT A CERNAN, MADEMOISELLE DE MÉRIADEK N'AVAIT RIEN PRIS !

Pour le coup, la Fée Sournoise passa à l'état de divinité complète, et ses gens devinrent autant de démons familiers...

Cependant un troisième espion dérouta, par son témoignage, ces suppositions fantastiques. Il avait entendu prononcer aux époux Magan ces paroles significatives : — *Du temps que nous étions Chouans avec Monsieur !*

— Chouans ! s'écria tout le comité, re-

tombant du ciel sur la terre... ce sont d'anciens chouans!

— Je m'en doutais! ajouta mademoiselle Sarmilly, qui avait donné dans les conjectures les plus éthérées.

— Chouans avec MONSIEUR! répéta le notaire en hérissant sa hure; qu'est-ce que cela peut être que MONSIEUR?

— Monsieur qui? demanda le juge suppléant, tendant l'oreille.

Personne ne lui répondit, et pour cause; mais le maître d'école se frappa violemment le front...

—Monsieur!—Monsieur!—parbleu! C'EST LE DUC D'ANGOULÊME! Ces vieux fanatiques ont servi sous le duc d'Angoulême! Et mademoiselle de Mériadek... Oh! quelle idée! quelle idée!! continua le pédagogue en baissant la voix et en promenant autour de lui un regard effaré...

— Eh bien? demanda le comité palpitant.

Le magister devint de toutes les couleurs... Il s'agita comme la pythonisse sur le trépied magique; il courut fermer les portes et les fenêtres du bureau, et, disposant ses deux mains en portevoix, il prononça ces paroles terribles :

— Eh bien! tenons-nous sur nos gardes! Il y a quelque révolution dans l'air! Nous dansons sur un volcan! MADEMOISELLE DE MÉRIADEK EST LA DUCHESSE DE BERRY !!!

A ce nom, les esprits forts du comité poussèrent un éclat de rire, et les imbéciles une exclamation de stupeur. Il va sans dire que ceux-ci furent en grande majorité.

—Corps-Dieu, monsieur le maître d'école, dit le baron de Saint-Vital avec humeur, voilà qui est par trop bête pour un homme chargé d'instruire les autres! La duchesse de Berry serait la mère de mademoiselle de Méria-

dek, et le journal que je reçois me donne tous les jours des nouvelles de Madame.

Mais rien ne put ébranler la conviction du pédagogue, fortement partagée par le facteur et par Athanase Merluchon. Celui-ci seulement imagina une variante, et murmura d'un air capable : « Si ce n'est pas la duchesse de Berry, C'EST LA REINE CHRISTINE D'ESPAGNE ! »

Puis tous trois sortirent du bureau pour aller communiquer aux voisins leur belle découverte. Moins elle avait le sens commun, plus elle trouva de partisans ; et la moitié de la population se réveilla le lendemain, convaincue que la Fée Sournoise était la reine Christine ou la duchesse de Berry. Peu s'en fallut qu'elle ne fut en même temps l'une et l'autre pour quelques esprits avides de merveilles, tant l'absurde va vite et loin dans les imaginations populaires!

Aussi, quand le receveur, armé de sa clé, se présenta à la grille du manoir, ce ne fut plus un troupeau de visiteurs et de curieux, mais une véritable armée d'assiégeants qui s'élança sur ses traces. — En une heure le chemin du colombier, son toit, ses fenêtres, et jusqu'à ses moindres meurtrières, furent garnies d'une multitude de spectateurs. Quoique mademoiselle de Mériadek eut reçu l'impitoyable réponse de Gachet, elle ne put s'expliquer un tel redoublement d'importunités qu'en lisant un billet ainsi conçu, qui fut lancé dans la *Chambre de la Reine.*

« On çait qui vous aites!... Tout ait découvert! Déja vous aites dénonsé peut-aitre. Fuiez sent perdre une minutte!...

Un amis inconue de votre altaisse
ou de votre majestée. »

— De votre altesse ou de votre majesté! s'écria la jeune fille, qui ne put s'empêcher

de sourire au milieu de sa profonde tristesse; on me prend donc ici pour une princesse ou pour une reine ?...

— Pour la duchesse de Berry ou pour la reine d'Espagne, dit Guénolé Magan, qui revenait de Saint-Marc, où il avait recueilli adroitement les bruits publics.

— Plut au ciel que je ne fusse pas plus à plaindre que ces augustes personnages! soupira l'inconnue en se laissant tomber sur un lit de repos. — Vous porterez ce billet à M. le docteur Valinski, ajouta-t-elle d'une voix faible, en cachetant une lettre qu'elle venait de terminer, et vous m'avertirez quand ces curieux seront disparus.

— Mademoiselle, ne veut donc pas que je les mette à la porte? demanda le paysan avec une fureur concentrée.

— Que feriez-vous, mon pauvre *tad koz* (vieux père), seul contre mille?...

— Que mademoiselle dise un seul mot, et elle verra! reprit le vieillard, qui releva ses manches.

La jeune fille le calma d'un geste en disant : —Cette lettre arrangera tout, j'espère. Demain nous ne serons plus prisonniers.

— Et mademoiselle ne prendra-t-elle rien encore aujourd'hui ? demanda l'intendant avant de se retirer.

— Rien... qu'un peu de lait chaud comme hier. Donnez-moi ma cassette, Magan.

— Le bas-Breton obéit avec une respectueuse résignation, puis il sortit en balbutiant : —On ne vit pourtant pas de larmes et de prières!...

La lettre de mademoiselle de Mériadek était un nouvel appel a l'obligeance de M. Valinski, pour désarmer M. Gachet de son terrible article 682 ! Le docteur, qui s'était déja séparé du comité des recherches, en

voyant l'indiscrète vanité de ses commérages, saisit cette occasion de reprendre un rôle plus digne, et entra en négociations d'accommodement avec le receveur. Celui-ci, on le sait, n'était cruel que malgré lui-même; il rendit donc les armes a la première sommation; et, passant bravement dans le camp ennemi, envoya une lettre chevaleresque a l'inconnue.

— Après ses premières duretés, cette lettre, pensa l'amoureux, serait d'un effet irrésistible! Mademoiselle de Mériadek comprendrait à demi-mot que la passion seule pouvait produire une telle révolution!

Et pour mieux se livrer aux rêves d'or qui le berçaient déjà, M. Potiron-Gachet alla passer la nuit au sommet de son colombier.

Cette veillée à la Don-Quichotte ne lui rapporta qu'un effroyable rhume de cerveau, compliqué de nouvelles incertitudes; mais

quand le moment de la lutte arriva, son courage s'accrut de toute la distance qui le séparait de ses adversaires ; et il entendit sans bouger les imprécations de la foule qui lui demandait en vain l'ouverture de la grille.

IV

LE COMITÉ VALINSKI.

La défection de Gachet, jointe à celle du docteur, fut un coup de foudre pour le Comité des Recherches. La curiosité publique perdait sa proie au moment où elle croyait la saisir! Les découvertes s'arrêtaient lorsqu'elles allaient prendre le plus bel essor!

M. de Saint-Vital jura que le receveur le lui paierait ! M. Noiraud, dans sa colère, battit ses chiens jusqu'au sang ; et la baronne, retirant la particule qu'elle avait si libéralement octroyée au fils du conventionnel, déclara que ce petit Potiron n'était pas digne de vivre ! L'amoureux brava ces haines et s'en consola tout à la fois, en ne quittant plus son observatoire. Il en fit son cabinet, son salon, sa chambre à coucher ; et il put suivre, dans le château, dans les jardins et dans le parc, tous les mouvements de celle qui lui devait la liberté...

Cependant le dimanche arriva, ce grand jour des loisirs, de la prière et des cancans ! Connaissant la piété de mademoiselle de Mériadek, tout le monde espéra de la contempler à la messe ; et jamais, depuis deux ans, la petite église de Saint-Marc n'avait vu tant de fidèles réunis ! Mais, désenchantement des

désenchantements ! la Fée-Sournoise, l'illuminée, la duchesse de Berry, la reine Christine ne parut point ! Chacun s'en alla comme il était venu, et apprit avec indignation que le vicaire de la paroisse était allé dire la messe à la chapelle de Cernan ! Alors ceux qui s'étaient montrés le plus empressés à l'église furent ceux qui éclatèrent avec le plus d'impiété contre les priviléges, le jésuitisme et tout ce qui s'ensuit. Saint-Marc rappela, à ce propos, les plus beaux jours du *Constitutionnel* et de la révolution de juillet, et le coupable vicaire reçut le soir un charivari toléré par les autorités municipales. La chose devint si grave, que le malheureux se crut appelé au martyre et fut pris d'une fièvre cérébrale, à la suite de laquelle il n'eut rien de mieux à faire que de quitter la ville de Saint-Marc.

Mademoiselle de Mériadek, pour le conso-

ler, lui commanda cent messes, et elle en commanda autant au curé, — ce qui fut un nouveau prétexte à conjectures!

Cependant les divisions éclataient de plus en plus dans le Comité, qui se disloquait pièce à pièce. Les Sarmilly, les Saint-Vital et les Preuil passèrent au camp du docteur Valinski. Là, c'était par la discrétion qu'on s'efforçait d'arriver à l'explication des mystères de Cernan; c'était dans les lacets du respect et même du dévouement qu'on voulait surprendre la Dame-Blanche (ainsi nommait-on de ce côté la châtelaine). Il ne resta plus au bureau des postes que ce qu'on appellait les *perruques* ou les *petites gens* de l'endroit : M. Laridon, le notaire, Athanase, le garde champêtre, le secrétaire de la mairie, le maître d'école et leurs pareils.

L'animosité la plus violente s'établit entre les deux Comités, qui s'accablèrent réci-

proquement de toutes les injures, de tous les mépris et de toutes les vengeances imaginables. Il y eut plusieurs duels à coups de poing entre le facteur de la poste et les gens de M. Valinski. M. Potiron-Gachet, convaincu que ses jours étaient menacés, ne sortit plus le soir qu'armé d'un poignard et de deux pistolets de poche. Plusieurs membres du Comité des Recherches se trouvèrent compromis pour avoir fait venir de Dijon des cannes à épée, qui furent saisies au bureau de l'octroi. Cet évènement fit une sensation profonde à Saint-Marc. Le facteur manqua de se faire destituer pour avoir méchamment égaré et retardé des lettres importantes adressées au camp ennemi. Enfin, une dernière circonstance vint mettre le comble à ces hostilités de serre-chaude, dignes des Capulets et des Montaigus : — Mademoiselle Clémentine Desherbiers, — voyant

que le Comité des Recherches ne trouvait plus rien, tandis que le Comité Valinski marchait à grands pas vers l'initiation, fatiguée d'ailleurs de l'assiduité du maître d'école, du notaire et de M. Laridon, qui passaient les jours à déblatérer dans son bureau, —passa brusquement à l'ennemi avec armes et bagages; c'est-à-dire (*infandum!*) avec le registre, dressé par elle-même, des découvertes et des délibérations. Cette trahison courageuse la mit en butte à des persécutions impossibles à décrire, lui fit manquer un mariage avantageux avec un vérificateur des contributions, et eût amené, à force de dénonciations, son changement de résidence, si un de ses parents, aide-de-camp du ministre de la guerre, ne l'eût maintenue par la force de son crédit. Mais elle fut bientôt et amplement dédommagée de ces luttes et de ces revers, par la satisfaction que sa curiosité

trouva chez ses nouveaux complices.

C'est qu'en effet une révolution capitale venait de s'opérer au château de Cernan ; — révolution qui donnait l'essor à toutes les espérances, et qui, en ouvrant une brèche aux assiégeants, promettait d'abattre devant eux toutes les barrières!... On ne serait plus réduit aux demi-renseignements fournis par l'ermite transfuge du colombier, aux réponses extorquées à l'intendant et à sa femme, dans leurs rares apparitions à Saint-Marc! On aurait un messager fidèle, habile et quotidien, un espion qui verrait tout, un confident qui ne cacherait rien; en un mot, une intelligence sûre et perpétuelle, qui, tôt ou tard, livrerait les clés de la place!...

C'était un soir, et presque une nuit, car onze heures venaient de sonner; le Comité Valinski se trouvait au complet chez ma-

dame de Preuil. On se livrait à mille conjectures sur les deux plus grands mystères de Cernan : — ce deuil, cette solitude et cette souffrance de mademoiselle de Mériadek ; — et ces lettres qu'elle ne cessait de relire jour et nuit, cette croix de la légion-d'honneur qu'elle couvrait de larmes et de baisers. Chacun sondait à sa manière ce double abîme, sans y découvrir autre chose que la plus profonde obscurité... Tout à coup on sonne à la porte de madame de Preuil... cette porte s'ouvre à grand bruit ; un homme paraît, à demi-nu, échevelé ; on reconnaît Guénolé-Magan. — Le docteur est-il ici ? demande le vieillard hors d'haleine. — Le voilà ! lui dit-on. — Et le Bas-Breton de s'accrocher à lui, de l'enlever en quelque sorte, en balbutiant : — Venez, monsieur ! Venez au château ! Mademoiselle se meurt ! Mademoiselle est morte peut-être !... Les

terribles paroles immortalisées par Bossuet ne produisirent pas plus d'effet à Versailles. Tout le monde pousse un cri de surprise. Les jeunes personnes pleurent d'attendrissement. Les dames veulent suivre le docteur. Mais Guénolé referme la porte sur elles, et disparaît avec M. Valinski. Ce fut alors qu'en descendant au fond de son âme, chacun sentit la puissance du mystère, de la jeunesse et du malheur, à son immense sympathie pour mademoiselle de Mériadek. Jalousie, rivalité, curiosité même, tout avait fait place à cet unique et irrésistible sentiment. Madame de Saint-Vital, qui avait été la plus violente et la plus vindicative, était devenue la plus douce et la plus éplorée. — On passa deux heures de la nuit dans le salon de madame de Preuil, attendant avec palpitations le retour du médécin, tressaillant au moindre bruit, envoyant

courriers sur courriers, de minute en minute. Enfin, M. *de* Gachet, (la baronne lui rendait ce titre) M. de Gachet, qui était retourné à son poste, arrive tout essoufflé : — Voici le docteur!...il me suit!...il accourt précipitamment!... Il est dans le plus grand trouble!... Je crains qu'il n'apporte une nouvelle fatale!... Tout le monde frémit des pieds à la tête et s'élance au devant de M. Valinski. — Sauvée!... Elle est sauvée! dit celui-ci en s'essuyant le front, et en se jetant dans un fauteuil. Un cri de reconnaissance et de joie s'échappe de toutes les bouches ; et, au milieu du cercle haletant qui l'entoure, le docteur raconte ainsi son expédition :

— Magan m'enlève et m'entraîne, comme vous avez vu; nous franchissons la ville, la grille de Cernan, le parc et les jardins; nous entrons au château. La vieille Bretonne, une lampe a la main, m'attendait au sommet du

perron. Un sourire amer s'épanouit entre ses moustaches grises ; ses doigts me saisissent comme un étau; et elle m'emporte en deux bonds jusqu'à la Chambre de la Reine. Un frisson m'arrête sur le seuil, et je crois entrer dans un tombeau. Les riches tentures de la pièce avaient disparu sous des draperies noires. Les rideaux du lit et des fenêtres, les meubles, le couvre-pied, le tapis, tout était noir! Seule, couverte d'un peignoir blanc, moins pâle que son visage, mademoiselle de Mériadek, étendue sur une chaise longue auprès de sa gouvernante agenouillée, semblait une jeune morte au milieu d'une chapelle ardente. Deux bougies brûlaient à sa droite et à sa gauche, comme deux cierges funèbres; à ses pieds, son chien penchait la tête, laissant tomber deux grosses larmes de ses yeux. Devant elle, sur une petite table, une cassette était ouverte... Les fameuses lettres et

la décoration fatale reposaient à côté... Des larmes brillaient encore sur le ruban rouge et sur les signatures... Je jette mon mouchoir sur ces objets sacrés, de peur que mes yeux ne soient indiscrets malgré moi, et j'examine attentivement mademoiselle de Mériadek. Je reconnais, à son pouls, à ses mains et à son front, qu'une fièvre sans intermittence la dévore depuis plusieurs semaines. Du reste, son état n'est qu'une syncope causée par son extrême affaiblissement, déterminée par quelque émotion violente, et compliquée d'une révolution nerveuse... Pendant une demi-heure elle résiste à tous les moyens que j'emploie pour la rappeler à la vie, et je commence à craindre qu'une léthargie ne suive son évanouissement, lorsqu'un dernier effort lui rend la connaissance. Elle rouvre brusquement ses grands yeux étonnés, me considère avec une sorte de terreur, aperçoit les lettres

ouvertes, et se précipite dessus, en poussant un cri... Mais, au même instant, elle voit mon mouchoir qui les couvre, devine mon intention discrète, et me tend une main reconnaissante... Alors elle comprend tout ce qui s'est passé, elle approuve d'un regard bienveillant ses fidèles serviteurs, et elle me dit :

—Le sort en est jeté, monsieur ; vous avez ma confiance ; disposez de mon sort. Puis elle et sa gouvernante racontent sa longue maladie, qui date de la MORT AFFREUSE de son père, et d'un AUTRE MALHEUR, conséquence de cette mort..... Depuis ces deux ÉVÈNEMENTS, elle a renoncé au monde ; elle a désiré mille fois mourir. Elle a quitté pour jamais son pays natal. Sa religion seule et la miséricorde divine l'ont sauvée du désespoir. Elle ne vit plus que de souvenirs douloureux, et n'a d'autre soulagement que ses larmes. En parlant ainsi, ses yeux se reportent sur la

croix et les lettres... sa voix expire dans un sanglot, et sa tête retombe défaillante sur ces tristes objets. Les deux femmes se rejettent à genoux en pleurant comme elle-même, et Guénolé seul peut achever de m'instruire. Il m'apprend que sa maîtresse avait résolu de fuir à l'autre extrémité du monde, allant toujours devant elle et traînant partout le poids de ses maux, lorsque la Providence l'avait amenée devant le château de Cernan. Ce château avait réveillé ses plus doux et ses plus cruels souvenirs par une ressemblance étrange avec celui de son père! — Nous-mêmes en avons été frappés comme elle, monsieur, me dit le vieillard avec une profonde émotion!... et jusqu'à ce pauvre vieux serviteur, ajouta-t-il en caressant le chien. Nous avons tous poussé un cri d'attendrissement à la vue de ces tourelles et de ces arbres, nous nous sommes crus de retour au manoir de Mériadek! Vous

connaissez peut-être, monsieur, l'amour des Bretons pour les choses de leur pays! Cette surprise, ménagée par le bon Dieu pour notre chère maîtresse, nous rendit l'espérance et la joie, nous rappela de la mort à la vie ! Le château était à vendre, par miracle (car tout cela est une permission du ciel), et nous l'avons acheté, comme vous avez vu, grâce à votre obligeante caution... Pendant quelques jours, nous avons cru que mademoiselle allait renaître comme nous, au milieu des souvenirs de son enfance. Mais son émotion avait été trop forte, monsieur, et tant de bonheur ne pouvait pas durer. Les contrariétés du dehors ont achevé de replonger notre malade au fond de l'abîme; et aujourd'hui la voilà près de périr, monsieur, si vous ne la sauvez avec nous ! Vous voyez le tombeau qu'elle s'est fait de cette chambre, où elle s'est ensevelie toute vivante. Au milieu de ce lugu-

bre entourage, ses plus affreux et ses plus noirs souvenirs sont revenus l'assiéger. Elle n'a rien pris depuis huit jours, monsieur, que quelques gouttes de lait. Elle passe les nuits à prier ou à pleurer. Son seul repos est le morne abattement qui suit les crises de sa douleur. En vain nous réunissions nos efforts pour la distraire ou la soulager; en vain nous l'avions suppliée mille fois de vous appeler près d'elle; il a fallu cet horrible évanouissement pour nous décider à lui désobéir. Maintenant que sa répugnance est vaincue, monsieur, maintenant que voilà votre science unie à nos soins; maintenant que la Providence vous envoie à notre aide (car c'est encore elle que je reconnais là); maintenant enfin que mademoiselle vous confie son sort, oh! monsieur! monsieur!... s'écria le vieillard en joignant les mains, soyez digne de la mission qui vous est confiée; dévouez-vous tout

entier à notre malade! sauvez-la! sauvez-nous, monsieur, s'il en est temps encore!... Un jour peut-être, vous saurez quelles douleurs vous aurez consolées... Et ce sera votre récompense sur la terre et dans le ciel!... — Je répondis à ces confidences en rassurant tout le monde, et en promettant de guérir mademoiselle de Mériadek, si elle voulait bien suivre mes conseils. Elle entendit ces paroles et elle releva tristement la tête. — Magan dit vrai, monsieur, soupira-t-elle avec mélancolie... Le doigt de Dieu est là. Et il paraît que je ne dois pas mourir... Parlez donc et ordonnez, monsieur. Ma chambre vous sera ouverte tous les jours; et je me résignerai à vos volontés, comme à celles du Seigneur! A ces mots, sa gouvernante se jette dans ses bras, et les deux serviteurs lèvent les mains avec l'effusion de la plus vive reconnaissance. Je sens à l'instant même l'heureux effet de cette

résolution de mademoiselle de Mériadek et de cette confiance de son entourage. Je laisse en peu de mots mes ordres pour la nuit... Je serre encore une fois la main fiévreuse de la malade ; j'échange en partant quelques paroles d'espoir contre mille bénédictions, et je reviens ici en me disant que la médecine est une bien belle chose !

Ce récit du docteur avait été écouté dans le plus grand silence, à peine interrompu de quelques exclamations de surprise et de frayeur, de joie et de sympathie... Plus d'une larme était tombée des beaux yeux de l'auditoire, et la dernière réflexion du narrateur trouva un écho sur toutes les lèvres.

Ainsi donc commençait à se soulever le voile épais qui dérobait tant de mystères touchants et terribles !... Ainsi se déroulait une nouvelle page du roman si ardemment entrevu dès le premier jour ! — Désormais ce

ne serait plus la curiosité, encore moins la jalousie qui en sonderait les secrets pathétiques ; ce serait la compassion la plus tendre et le plus respectueux intérêt ! Mademoiselle de Mériadek comptait parmi les dames de Saint-Marc autant d'amies qu'elle avait compté d'abord de rivales. Quant aux hommes, ce n'était plus de l'admiration qu'ils éprouvaient pour elle, c'était de l'enthousiasme ; ce n'était plus de la passion, c'était du délire... M. Gachet pouvait en servir d'exemple à ce moment-là même ; car il avait fondu en larmes pendant tout le récit du docteur, et dévoré, dans son trouble affreux, la moitié du fouet de sa cravache !... Aussi, son premier mouvement, malgré le grand orage qui venait d'éclater et la pluie qui tombait à torrents, fut de tirer de sa poche la clé de la grille de Cernan, et d'aller passer le reste de la nuit au sommet de son colombier...

Alors les dames s'aperçurent avec effroi qu'il était trois heures après minuit... Elles se levèrent en poussant mille exclamations, et la veillée se termina par une scène digne des précédentes.

Une main levée vers le ciel et l'autre posée sur le cœur, chaque confidente de M. Valinski jura de ne dévoiler à qui que ce fût, hors du Comité, ce qu'on venait d'apprendre et ce qu'on apprendrait à l'avenir sur mademoiselle de Mériadek !...

— Très bien ! mesdames ! s'écria le docteur avec admiration ; — voilà le véritable moyen de mériter ma confiance, et vous serez bientôt récompensées de tant d'héroïsme ! J'ai mon projet de traitement pour ma jeune malade, et il ne tiendra qu'à vous de m'aider à la sauver... Je prends, dès aujourd'hui, un engagement formel envers toutes celles d'entre vous qui auront gardé

leur serment : avant quinze jours elle seront réunies avec moi dans la Chambre de la Reine, auprès de mademoiselle de Mériadek!!!

On juge avec quelles acclamations fut accueillie une telle promesse! La baronne de Saint-Vital embrassa, en pleurant de joie, M. Valinski; — et les demoiselles de Preuil et de Sarmilly, n'osant pas l'imiter, s'embrassèrent les unes les autres.

Là-dessus, on se sépara en prenant rendez-vous pour le lendemain, et en s'engageant à envoyer, dès le matin, porter des cartes de visite à mademoiselle de Mériadek et savoir de ses nouvelles.

Le lendemain, en effet, personne ne manqua à cette prévenance, non plus qu'au rendez-vous du Comité. — De jour en jour, les nouvelles apportées par le médecin furent meilleures, et les nuages continuèrent de se

dissiper.—Mais, avant le grand jour de l'initiation complète, un incident, plus mystérieux encore que tout ce qui avait précédé, vint rejeter les esprits les plus clairvoyants dans le vaste champ des conjectures...

V

LE VISITEUR INCONNU.

De divisions en subdivisions, le Comité des Recherches avait fini par se dissoudre tout-à-fait ; mais les folles conjectures qu'y avaient enfantées l'ignorance et la bêtise du maître d'école et du premier clerc s'étaient répandues, avec leurs échos dispersés, dans la

petite bourgeoisie de Saint-Marc. Chez l'épicier, chez la mercière et *au Lion-d'Argent*, mademoiselle de Mériadek était toujours la Fée-Sournoise, l'illuminée, la reine Christine ou la duchesse de Berry.

Évincés par M. Gachet des abords du manoir, n'ayant aucun moyen de sortir de leurs erreurs, les partisans de ces divers systèmes passaient les jours à se dédommager de la vanité de leurs recherches par la violence de leurs disputes; — et jamais les grandes querelles des réalistes et des idéalistes, des classiques et des romantiques, ne firent autant de bruit dans le monde que ces braves gens en faisaient sur la place de la mairie, devant le bureau des postes et autour du billard de l'auberge. Les discussions se prolongeaient surtout le soir, et avec une telle opiniâtreté, que le maire de Saint-Marc, armé de son écharpe, ne put obtenir qu'à

force d'amendes la clôture du *Lion-d'Argent* avant dix heures et demie.

L'affaire en était là, et le Comité Valinski, chose étrange ! gardait ses serments, lorsque arriva le second dimanche. — Mademoiselle de Mériadek allait de mieux en mieux, disait-on. Il n'y avait plus de vicaire pour aller lui servir de chapelain... Sa haute piété l'amènerait donc à la messe commune. Aussi tout le monde se retrouva au complet à l'église...

Il faut dire que l'attente était encore augmentée par un fait qui n'avait pas moins ému le Comité Valinski que la population de la ville... Le matin même, au point du jour, un jeune homme inconnu était descendu au *Lion-d'Argent*. Ce jeune homme avait toute la tournure et toutes les manières d'un Parisien. Il était petit, blond, pâle; il portait les moustaches courtes, la barbe en pointe, les

cheveux longs, et il semblait en proie aux plus graves préoccupations. Son nom, qu'il n'avait pas décliné sans regret au brigadier de gendarmerie, était celui d'un des écrivains les plus distingués de la capitale. Cette circonstance eût suffi pour attirer sur lui l'attention de toute la ville; mais ses paroles et ses démarches lui avaient donné bientôt une tout autre importance...

Ce jeune homme connaissait mademoiselle de Mériadek; il avait fait le tour de la France pour la chercher, et il prenait sur elle les plus minutieuses informations...

Après s'être fait raconter les moindres incidents de l'arrivée de la jeune fille à Saint-Marc et de son installation au château de Cernan, il demeura longtemps plongé dans d'étranges méditations, contemplant les tourelles du manoir avec une émotion qui rappelait celle de mademoiselle de Mériadek

elle-même... Puis il se leva brusquement, se rendit chez le notaire, de là chez le juge suppléant, de là chez MM. de Sarmilly, de Preuil, de Saint-Vital; en un mot chez toutes les personnes qui pouvaient avoir vu la jeune châtelaine. Il interrogea sur elle, et paya richement pour lui répondre, le maître d'école, le garde champêtre, et surtout le facteur de la poste.

Inutile de dire qu'il n'oublia pas M. Valinski. L'inconnu et le docteur restèrent enfermés ensemble depuis huit heures jusqu'à dix... Ce qu'ils se dirent pendant cette longue et mystérieuse entrevue, nul ne devait jamais le savoir, à en juger par l'espèce de serment solennel qu'on les vit échanger en se séparant...

De la maison du docteur, le Parisien se rendit, par des chemins détournés, à la porte du château; il en examina l'aspect, plongea

un regard furtif à travers la grille, s'enfuit au premier bruit qui se fit entendre, fit le tour du manoir, s'enfonça jusqu'aux plus petites portes du parc, s'efforça d'apercevoir mademoiselle de Mériadek sans en être aperçu lui-même, et rentra dans la ville aussi pensif qu'il en était sorti...

Ces détails furent donnés par Athanase Merluchon, qui avait adroitement suivi les pas de l'étranger, et qui revint triomphant chez son patron raconter tout ce qu'il avait vu. Le ban et l'arrière-ban de Saint-Marc se trouvaient alors convoqués chez M. Noiraud; de sorte que la ville entière fut initiée aux secrets du premier clerc.

— Ventrebleu, s'écria le notaire intrigué, je donnerais mon plus beau chien de chasse pour savoir où en veut venir ce Parisien !

Et comme le Parisien traversait la place, tout le monde quitta l'étude pour l'aller re-

garder. — Mais, au lieu d'un spectacle, on en eut deux, et quels spectacles, juste ciel ! D'un côté, mademoiselle de Mériadek en personne, assise dans sa calèche avec sa gouvernante et ses deux serviteurs. — De l'autre, l'étranger, tressaillant de surprise et d'émotion, suivant des yeux la jeune fille, et n'osant s'avancer auprès d'elle... La châtelaine passa sans rien voir, en dérobant son pâle visage sous son éventail, et, cinq minutes après, elle entrait à l'église, appuyée au bras de sa gouvernante, au milieu des frémissements et des chuchotements de toute la population de Saint-Marc... L'étranger se laissa conduire par le torrent de la foule jusqu'au milieu de la grande nef, sans remarquer qu'il avait sa bonne part de l'attention générale; et il resta jusqu'à la fin de la messe debout derrière un pilier, le regard fixé sur mademoiselle de Mériadek, qui avait

pris place au banc des marquis de la Roche. Tandis qu'il ne songeait qu'à elle, tous les assistants ne songeaient qu'à elle et à lui, et mademoiselle de Mériadek ne songeait qu'à Dieu, vers lequel montait sa fervente prière. Sa gouvernante priait à sa droite, aussi ardemment qu'elle-même, et Magan défilait son chapelet avec sa femme, agenouillé sur les dalles de la nef.

Il faudrait un volume pour énumérer toutes les réflexions et suppositions qui furent faites par chacun sur la châtelaine et sur l'étranger, sur la pâleur de celle-là et sur l'émotion de celui-ci, sur les moindres gestes et mouvements de l'une et de l'autre. Tout le monde attendait avec des frissonnements d'impatience le coup de théâtre imminent de ce drame inexplicable, le moment où les yeux de mademoiselle de Mériadek rencontreraient ceux du Parisien, où du choc im-

prévu de ces deux énigmes jailliraient enfin la lumière et la vérité!... Ce moment fut celui où la châtelaine franchit le seuil de l'église... Les curieux se pressaient devant et derrière elle, à sa droite et à sa gauche... La scène eut plus de mille témoins!... Le jeune homme, après une vive hésitation, s'était placé près de la porte pour attendre la jeune fille... Lorsqu'elle s'approcha de lui, il hésita de nouveau, se raffermit dans sa résolution, plongea un regard perçant sous le voile et le chapeau de mademoiselle de Mériadek, et, s'inclinant jusqu'à son front, lui présenta du doigt l'eau bénite... La châtelaine releva son voile, reconnut l'homme qui était devant elle, tressaillit des pieds à la tête, étouffa un cri, et voulut s'élancer dehors... Mais l'étranger, que la gouvernante reconnaissait aussi, prit la main de mademoiselle de Mériadek, et prononça ces paroles :

— Patience et fidélité ! — Tout espoir n'est pas perdu !

Ces mots furent distinctement saisis par l'infatigable Athanase, qui s'était glissé, pour ainsi dire, entre les deux interlocuteurs. Son œil, non moins prompt que son oreille, remarqua aussi le serrement de mains rendu par la jeune fille à l'étranger, et l'ineffable regard qu'elle lança au ciel en franchissant le marchepied de sa calèche avec une vigueur extraordinaire...

La voiture disparut au milieu d'un tourbillon de poussière, tandis que la châtelaine éperdue se jetait dans les bras de sa gouvernante ; — et quand les témoins ébahis de cette scène revinrent à eux, ce fut en vain qu'ils cherchèrent le Parisien... Le Parisien avait disparu comme la jeune fille, et nul ne put retrouver sa trace à Saint-Marc...

Le soir de ce grand jour et de ce grand

évènement, les réunions furent au complet sur la place, au bureau des postes, au *Lion-d'Argent* et au Comité Valinski. Les conjectures les plus folles, les plus inouïes, les plus désespérées, les plus impossibles, furent faites de toutes parts sur l'aventure de l'église... Le Parisien devint tour à tour un frère, un amant, un mari, un sauveur et un tyran, un Roland et un Barbe-Bleue, un personnage politique et un fantôme... Le maître d'école et le clerc, reprenant leur première idée, se dirent entre eux, en frémissant, que c'était Henri V ou le fils de don Carlos, caché sous un nom d'emprunt, comme la Fée-Sournoise... Chez madame de Preuil, les hypothèses furent plus raisonnables, mais la discussion ne fut pas moins vive. M. Valinski fut interrogé, pressé, assiégé, harcelé au sujet de son entrevue avec le Parisien... Il répondit qu'il savait

beaucoup, mais qu'il ne pouvait rien dire, et l'on conçoit l'agitation du comité féminin au milieu de ce supplice de Tantale. Ni cajoleries, ni bassesses, ni prières, ni menaces, ne purent ébranler le docteur... et l'unique soulagement qu'il donna à l'impatience de ces dames fut de renouveler plus formellement la promesse qu'il leur avait déjà faite :

— Imitez ma discrétion, dit-il, et bientôt vous en saurez autant que moi-même, et d'ici à quelques jours nous serons tous dans la Chambre de la Reine.

Le lendemain matin, divers rapports vinrent achever d'enflammer les imaginations, de mettre les têtes à l'envers. Après être rentrée au château (M. Gachet l'avait vue de ses yeux), mademoiselle de Mériadek, si languissante le matin, était montée à cheval, avait parcouru au galop son parc et ses pe-

louses, laissant parfois échapper des cris étranges, entremêlant ses sanglots d'éclats de rire, faisant claquer convulsivement sa cravache au-dessus de sa tête, en un mot, s'agitant comme une folle dans l'accès du plus violent délire... La même maladie semblait s'être emparée de ses gens, qui passaient des emportements de la joie aux abattements de la consternation, et *vice versâ*. Au point du jour, la châtelaine s'était trouvée debout, avait envoyé Magan et sa femme à Saint-Marc, et s'était informée du Parisien avec la même ardeur que lui-même s'était informé d'elle... Les Bas-Bretons avaient paru désolés d'apprendre sa disparition; ils avaient en vain de tous côtés recherché sa trace, et ils étaient rentrés désespérés à Cernan... Alors le fâcheux succès de ce message avait rejeté la châtelaine dans ses premières langueurs; le cheval fougueux

était retourné à l'écurie, et l'ardente cavalière à la Chambre de la Reine.

— PAUVRE ALBERT! avait-elle soupiré, les yeux tournés vers le ciel. — Et ce nom, rapproché du nom qu'avait prononcé l'étranger en partant: — PAUVRE MARGUERITE! était devenu pour les esprits perdus dans la nuit du doute une nouvelle et double constellation, dont la lueur trompeuse multipliait sous leurs pas les précipices...

Enfin, pour que rien ne manquât au merveilleux de cette histoire, un dernier évènement, présage envoyé du ciel, éclata en plein jour, au milieu de la ville épouvantée. Pendant un orage affreux qui s'était fixé sur Saint-Marc, la foudre tomba sur le colombier de M. Potiron-Gachet, lequel s'écroula au milieu des flammes... Heureusement l'amoureux receveur, très tourmenté déjà par le passage de l'étranger, n'était pas en ce

moment à son observatoire. Il vit dans cette catastrophe la ruine de ses espérances, jeta dans la Seine la clé de la grille du manoir, — et toute relation cessa entre Saint-Marc et Cernan...

Durant six grands jours, la disette de renseignements fut tellement complète dans la ville, la Fée-Sournoise et ses gens demeurèrent tellement invisibles et leur habitation tellement silencieuse, que la curiosité publique, ne sachant plus où se désaltérer, puisa aux sources les plus suspectes mille bruits d'agonie et de mort, de revenants et d'apparitions. Les uns racontèrent que la châtelaine avait été enlevée une belle nuit par la gendarmerie de Dijon; les autres, qu'elle avait rendu l'âme, au clair de la lune, sur le balcon de la Chambre de la Reine, et qu'elle reposait dans le caveau des marquis de la Roche-B. Ceux-ci prétendaient

que, finissant comme elle avait commencé, elle s'était envolée dans les nuages; et ceux-là affirmaient avoir rencontré, le soir, son ombre errante autour des tourelles du château. — Le Comité Valinski lui-même, privé des messages du docteur, qui semblait aussi devenir insaisissable, fut livré pendant cette semaine aux plus poignantes inquiétudes... Mais l'espérance reparut dans son plus vif éclat au moment même où elle était près de s'éteindre, et rentra chez toutes les amies du médecin sous la forme d'une carte cornée, portant cette suscription :

MADEMOISELLE MARGUERITE DE MÉRIADEK.

Une heure après, toutes les dames, armées de ce talisman, accouraient éperdues de joie chez madame de Preuil, — et le docteur, avec l'air d'un diplomate arrivé au bout de sa négociation, les invitait, de la part de mademoiselle de Mériadek, à passer au châ-

teau de Cernan la matinée du lendemain...

Quoique personne n'eût livré son secret, les murailles eurent apparemment des oreilles; car cette nouvelle étourdissante se répandit dans Saint-Marc, où personne ne dormit la nuit suivante...

Comme l'avait dit le docteur, sans s'expliquer davantage, — LE GRAND JOUR DE L'INITIATION APPROCHAIT!...

LA CHAMBRE DE LA REINE.

Deuxième partie.

LES MATINÉES DU CHATEAU.

VI

UNE IDÉE FIXE.

Quinze jours s'étaient écoulés. — Les maris avaient paru après les femmes au château de Cernan, et le cercle de mademoiselle de Mériadek se trouvait au complet.

C'était par une belle matinée des premiers jours de juin. Le ciel était pur et frais, l'air

doux et tiède, la terre verte et fleurie. Les grands arbres du parc balançaient lentement leurs massifs de feuillage ; les oiseaux chantaient en commençant leurs nids ; tout renaissait, s'animait et s'ébattait autour du vieux manoir. Les deux larges fenêtres de la Chambre de la Reine étaient ouvertes sur ce magnifique spectacle, et la chambre elle-même, dépouillée de ses tentures de deuil, n'avait pas un aspect moins souriant que la nature.

Un riche meuble de la Régence, à bois doré, garni de satin gris à fleurs roses, s'éparpillait dans l'immensité de la pièce. Sur le tapis qui couvrait le parquet, sur le baldaquin, sur les rideaux et sur le couvre-pieds du lit, mille oiseaux semblaient chanter et voltiger dans les feuilles, comme faisaient les oiseaux du parc. D'énormes vases en vieux Saxe et en vieux Sèvres, remplis de bouquets plus énormes encore, parfumaient les balcons à jour,

les hautes consoles sculptées, la cheminée chargée de chinoiseries, la commode et l'armoire aux panneaux roses incrustés d'or. Tout cela se répétait et se multipliait dans les nombreuses glaces qui couvraient pour ainsi dire les murs de la tourelle, et lui donnaient la forme d'un polygone coupé de longues baguettes or et blanc.

Mademoiselle de Mériadek était étendue sur une chaise longue, seul meuble moderne de la pièce, à côté de la petite table à pieds de biche qui supportait sa précieuse cassette. Dans sa robe grise en soie brochée, ornée d'une grande pèlerine de dentelle, avec ses admirables cheveux blonds, crêpés autour de son visage pâle et rose, et ses petits pieds posés sur un carreau moelleux, près du soyeux museau de son chien montagnard, la jeune châtelaine semblait une des jolies marquises de la Roche-B..., ressuscitée après

deux siècles pour compléter la Chambre de la Reine. Au lieu de l'abattement et de la douleur qui altéraient naguère sa belle figure, on lisait, dans le regard vague de ses yeux bleus et dans les nuances délicates de son teint, cette douce mélancolie qui accompagne les longues convalescences. On voyait que le docteur avait ramené sa malade à la santé, et que le ciel n'était pas loin de la ramener au bonheur... Si de temps à autre une larme brillait sous la paupière de la jeune fille, au souvenir triste et lointain de son père, cette larme, roulant comme une perle sur les roses de ses joues, allait se perdre dans un sourire empreint de la plus ineffable espérance...

A la droite de mademoiselle de Mériadek, un peu en arrière, madame de Kernalo, sa gouvernante, se tenait droite et raide sur sa chaise, — armée de sa tabatière et de ses

lunettes, devant une tapisserie qu'elle brodait au petit point. L'embonpoint de la bonne dame se développait indéfiniment avec sa sécurité, et elle reprenait par la même occasion ses manières et son autorité de servante-maîtresse. Cette autorité se trahissait surtout par une locution qui était devenue le refrain de toutes ses remontrances : — Je vous l'avais bien dit, mademoiselle!... Quand elle ajoutait : — Mais vous ne me voulez jamais croire! c'est que son mécontentement s'élevait jusqu'à l'impatience; du reste, il n'allait jamais plus loin. D'heure en heure, la vieille Magan ouvrait discrètement la porte de la chambre, et apportait quelque rafraîchissement à sa maîtresse, avec laquelle elle échangeait deux mots en bas-breton. La brave femme manifestait sa joie à sa manière, par une toilette blanche et bleu-de-ciel, qui formait le plus plaisant contraste avec son air

féroce et ses moustaches de chat-tigre ; et l'on entendait longtemps le bruit de son pas lourd se mêler dans la tourelle à ce chant du pays, qu'elle fredonnait pour la premiere fois depuis un an :

La zav ann bleuniou er prajou,
Hag ann bleun kerc'h borh ann parkou ;

Ha pa gan ann pintérigou,
Ken koulz hag al linérigou ;

Dont a ra da heul ar festou,
Dont a ra c'hoaz d'hon pardonniou.

Mé garfé gwelt bep amzer
Bleuniou ha festou barh ann ger,

Ha gwélet ann gwennilied
O nijal tro zzréman bépred,

Mé garfé ho gwélet nijal
Bébred é veg hon chiminal...

Si l'on priait mademoiselle de Mériadek de traduire cette chansonnette, elle rougissait légèrement, et s'exécutait ainsi en baissant les yeux :

Quand les bleuets naissent dans les prés, et que l'avoine refleurit dans les champs ;

Quand chantent les pinsons et les petits linots ;

Il revient à la suite des fêtes ; il revient pour nos pardons.

Je voudrais voir des fleurs et des fêtes chez nous en chaque saison ;

Et voir les hirondelles voltiger par ici toujours ;

Je voudrais les voir voltiger toujours au bout de notre cheminée.

— C'est un souvenir de jeunesse de ma vieille Magan, disait la jeune châtelaine en déguisant son trouble ; quelque ballade de la Cornouaille, que Guénolé lui aura apprise lorsqu'il la poursuivait d'amour.

Mais on voyait bien que la chanson bretonne cachait un autre mystère et un autre

sens, beaucoup moins indifférent à mademoiselle de Mériadek...

Tandis que l'ancienne *chouanne* chantonnait ainsi, Guénolé passait et repassait sous les fenêtres de la chambre, étayant les fleurs, taillant les arbres, dirigeant les journaliers, remettant le jardin en ordre, et cueillant de gros bouquets pour Mademoiselle.

Autour de la grande table de la chambre se tenaient assis ou debout tous les personnages importants de Saint-Marc : les Preuil, les Dacigné, les Charleville, les Saint-Vital et les Sarmilly. Le vieux vigneron avait tiré son habit nuptial de l'armoire où il dormait depuis cinquante ans. Le docteur Valinski, fermant le cercle, était debout, en face de la châtelaine, contemplant, les bras croisés, son ouvrage. Enfin, près du balcon, loin de tout le monde, mais tout près de mademoiselle de Mériadek, on reconnaissait, à son éclatante

toilette, à sa tête penchée, à son regard rêveur, l'ex-propriétaire du colombier, le receveur-dandy de Saint-Marc, le rival du Parisien, l'amoureux Potiron-Gachet. L'infortuné n'avait pas eu le courage d'exécuter sa résolution ; la passion survivait dans son cœur à l'espérance, ou plutôt l'espérance y renaissait de jour en jour.

— Qu'avez-vous donc, monsieur *de* Gachet? lui disait parfois le gros baron de Saint-Vital en lui frappant sur le ventre. Vous maigrissez à faire frémir, mon cher ; vous viendrez à rien !

Hélas ! c'est que le pauvre jeune homme ne se nourrissait plus que de la vue de mademoiselle de Mériadek, — comme il faisait encore en ce moment-là même, dans l'attitude d'un cerf atteint par le chasseur, et qui lèche, en la dérobant, sa blessure !

Après une conversation animée sur les

querelles et procès d'un mur mitoyen, qui étaient alors l'évènement du pays, M. de Preuil, ancien attaché d'ambassade, devenu campagnard, tira de sa poche un vieux journal de ses voyages, et s'approcha d'un guéridon de laque où brillait un verre d'eau sucrée.

. . . .

Mais, avant d'aller plus loin, il faut expliquer comment les choses en étaient venues là, et quel était le but de ces matinées du château (ainsi se nommaient les réunions de mademoiselle de Mériadek). Ces réunions étaient le chef-d'œuvre du docteur Valinski, le résultat miraculeux de ses consultations. Persuadé que la maladie de la châtelaine était toute morale, l'habile médecin avait adressé ses remèdes à l'âme. La distraction!... encore la distraction!... toujours la distraction!... telle avait été la base de son traitement. Sa première ordonnance avait enjoint

à mademoiselle de Mériadek d'enlever les tentures noires de sa chambre; la seconde lui avait défendu d'y rester enfermée seule plus d'une heure de suite; la troisième lui avait commandé de prendre une nourriture légère, de faire tous les matins le tour du parc à cheval, et tous les soirs une longue promenade en voiture; la quatrième lui avait prouvé la nécessité d'entretenir ses jardins et son parc en état convenable, et de surveiller elle-même ces travaux; la cinquième enfin n'était autre que l'invitation apportée par le docteur en personne aux dames de son comité.

Ce remède héroïque avait achevé la résurrection de mademoiselle de Mériadek!

Quelque peu de ressources qu'offrît la population de Saint-Marc, on a vu que l'élite n'en était pas sans distinction; et pour le convalescent qui sort d'une grande douleur et d'une longue solitude, les premiers

retours de la société ont le charme des premiers parfums de la nature!... La jeune châtelaine s'était donc peu à peu et naïvement laissée aller à revoir le monde, si toutefois on peut donner ce nom aux huit ou dix habitués de la Chambre de la Reine. Mais plus un cercle est borné, plus l'intimité y devient prompte et cordiale... Bref, la malade s'était si bien habituée à ses matinées bis-hebdomadaires, qu'elles avaient fini par être sa grande occupation.

Et qu'on ne trouve pas cette brusque résolution invraisemblable.... car le cœur des hommes, en général, et, en particulier, le cœur des femmes, est un abîme plein de mystères et de contradictions... Et puis le Parisien avait dit en passant : PATIENCE ET FIDÉLITÉ! et puis mademoiselle de Mériadek pleurait son père, relisait les lettres de sa cassette, et baisait sa croix de la Légion-

d'Honneur avec une douleur qui n'était plus sans délices... et puis enfin nous avons annoncé que le docteur était un homme irrésistible!

Est-ce à dire cependant que les invités de la Chambre de la Reine et M. Valinski lui-même fussent initiés aux secrets qu'ils poursuivaient avec tant de persévérance? Non pas encore assurément! Chaque jour, à la vérité, ils découvraient quelque nouveau charme à la personne, au cœur et à l'esprit de cette noble jeune fille, qu'ils avaient tant maudite le premier jour... Mais de là au mystère de sa vie, de sa solitude et de sa douleur, il restait un abîme à franchir... Le docteur tenait les plus impatients en haleine, en répétant toujours : — Le moment de l'initiation approche!—Et chacun bornait son ambition de la semaine à se trouver le mardi et le samedi matin au château.

Il n'est pas besoin de dire combien ce privilége accordé à quelques-uns excitait de jalousies, de rivalités, de fureurs secrètes et de folles conjectures dans Saint-Marc!—Le juge suppléant et le notaire, le maître d'école et Merluchon séchaient d'impatience, d'envie et de rage... M. Gachet et mademoiselle Desherbiers, causes premières de leur disgrâce, étaient de leur part l'objet d'une exécration indicible! Et pourtant, il faut le dire à leur honneur et à celui de mademoiselle de Mériadek, elle n'était point enveloppée par eux dans cette haine;—et la plus glorieuse réaction s'opérait, au contraire, en sa faveur... La reine Christine et la duchesse de Berry s'évanouissaient dans les nuages; la Fée-Sournoise devenait de jour en jour la fée bienfaisante du pays... et, depuis le premier jusqu'au dernier étage de la population, la sympathie croissait avec la curiosité...

Toutefois, les matinées de la Chambre de la Reine avaient une physionomie particulière, — nouveau chef-d'œuvre de leur spirituel inventeur. Comme la limite et le champ des conversations eussent été impossibles à fixer entre ceux qui voulaient tout savoir et celle qui ne pouvait rien dire, M. Valinski avait trouvé une sorte de terrain neutre, où les deux partis manœuvraient à l'aise, sans autre arme qu'une allusion délicate, et sans risque d'abus ni d'indiscrétion. Tous les mardis et tous les samedis, chacun se faisait, de bonne grâce et à son tour, l'amuseur de la belle châtelaine, en racontant ou en lisant quelque histoire au cercle réuni. C'était une sorte de Décaméron bourguignon, renouvelé de ceux de Florence et de Navarre ; et, de même que la célèbre reine dont elle portait le nom, mademoiselle de Mériadek y tenait dignement sa partie. — Trop heureux les

courtisans de cette autre Marguerite, qui se mettaient pour elle en frais de mémoire ou d'imagination, si le prix des contes qu'ils lui faisaient ainsi pouvait être un jour sa propre histoire!...

Ce jour-là donc, le conteur était M. de Preuil, et le diplomate lut le fragment qui suit de son journal de voyage :

I

« Nous parlions tout à l'heure de monomanie, à propos de mur mitoyen, dit M. de Preuil; voici l'histoire d'une idée fixe beaucoup plus grave, et dans laquelle j'ai joué involontairement un rôle fatal.

Il y a plusieurs années de cela. Je passais

l'automne à Naples, et j'habitais un hôtel de Chiaja, rempli de voyageurs de tous les pays. Comme la plupart des bonnes maisons de Naples, cet hôtel avait un magnifique jardin, dont les terrasses regardaient le Vésuve et la mer. Tous les commensaux s'y réunissaient habituellement, après le coucher du soleil, pour causer entre eux ou se promener jusqu'à minuit, en savourant les meilleurs sorbets du monde, sous des berceaux d'orangers et de lauriers roses.

Un soir, je me trouvai au commun rendez-vous avec un groupe d'Anglais et d'Allemands. Nous étions au fond du jardin, sur la terrasse la plus écartée. A notre droite, le golfe de Naples balançait silencieusement une centaine de navires à l'ancre. A notre gauche, le Vésuve élevait dans le ciel une colonne de fumée blanche, tachetée de flammes éclatantes. Quoique un tel spectacle

n'eût rien qui poussât précisément à la galanterie, la conversation roulait par hasard sur les femmes, et chacun de nous, rappelant ses impressions de voyage, citait les points du globe où il avait trouvé les types de beauté les plus parfaits.

Parmi les étrangers qui prenaient le plus de part à l'entretien, sinon par les paroles, du moins par l'attention, je remarquai un jeune homme d'environ trente-deux ans, portant la plus admirable figure que j'eusse rencontrée de ma vie. Imaginez, en effet, la beauté mâle et brune dans tout son développement, tempérée par une douceur de physionomie et une finesse de traits impossibles à rendre.

— Pardieu! me dis-je, en examinant le bel attentif, si nous avons le droit de parler des femmes en connaisseurs, voici un personnage qui pourrait les traiter en sultan!

La comparaison était d'autant plus juste que l'inconnu relevait les grâces de sa personne par un luxe tout oriental, et que je voyais à l'index de sa main gauche un diamant digne d'orner le doigt d'un pape ou d'un empereur.

La discussion s'échauffa bientôt, comme il arrive toujours aux voyageurs qui remuent leurs souvenirs, et plusieurs partis se formèrent dans notre groupe, — dont les Espagnoles, les Italiennes et les Françaises se partagèrent l'admiration et les voix. Chacun, à l'appui de son opinion, traçait les plus séduisants portraits du monde : celui-ci, d'une Andalouse au teint doré, celui-là, d'une Romaine aux traits antiques, cet autre, d'une Parisienne au charme indéfinissable.

Le beau jeune homme écoutait tout cela d'une oreille avide, saisissant surtout les particularités qui pouvaient désigner individuel-

lement quelque femme hors de ligne... Tout à coup, à une indication plus précise donnée par un Allemand sur une dame de Cadix, je le vis tirer de sa poche un agenda d'écaille incrustée d'or, et prendre à la dérobée quelques notes, en feignant d'esquisser un point de paysage...

Cette singulière action m'intrigua plus que je ne saurais dire, et j'allai me placer près de l'inconnu pour ne pas le quitter des yeux. Je dois déclarer d'ailleurs que tout en lui devenait de plus en plus mystérieux et frappant : et l'émotion croissante avec laquelle il suivait une conversation assez indifférente à tous les autres, et les regards étincelants qui lui échappaient à certaines peintures senties de la vraie beauté, et les sourires d'ironie froide et hautaine dont il accueillait les hérésies du mauvais goût. On eût dit un artiste éminent et modeste, laissant par-

ler les amateurs novices, et recueillant l'avis des véritables connaisseurs. Je me demandai même plus d'une fois si ce n'était point en effet quelque peintre ou sculpteur dans le grand style; mais la moindre observation de son costume et de ses manières déroutait aussitôt cette supposition...

Enfin, je le mis, par moi-même à l'épreuve, en prenant à mon tour la parole.

— Messieurs, dis-je aux discoureurs, je vous demande pardon d'avoir une opinion nouvelle. Je ne suis pas de ceux qui, comme le berger Pâris devant les trois déesses de l'Olympe, n'admettent au concours de la beauté que les Espagnoles, les Italiennes et les Françaises. Je sais que l'altière Junon trouverait des rivales parmi les superbes Andalouses, que certaines filles de Rome le disputeraient à Pallas en noble bravoure, et que plus d'une

Parisienne enlèverait la pomme, comme Vénus, en laissant tomber sa ceinture... mais, depuis que les deux sexes, à l'envi, ont abusé de la permission d'être laids, la beauté n'appartient généralement à aucun pays; elle est de tous les pays, comme exception. Hier, sa plus parfaite incarnation était en Amérique; aujourd'hui, elle est en Europe; demain, elle sera dans l'Inde. Affaire d'aventure et de hasard, messieurs, concours changeant soir et matin, et dont le soleil, qui voit tout à la fois, pourrait seul être juge. Quant à moi, qui ai visité autant de lieux divers que cela est permis à l'homme, s'il m'est jamais apparu une femme dont j'aie pu dire : Voici la plus belle femme du monde! je vous avoue que ce n'est ni en Espagne, ni en Italie, ni en France...

— Où est-ce donc? demandèrent une dizaine de voix, — parmi lesquelles j'en dis-

tinguai une plus pressante que les autres, et plus rapprochée de mon oreille...

Je détournai vivement la tête, et je trouvai les beaux yeux de l'inconnu fixés sur les miens... Ils exprimaient une telle impatience et avaient une telle ardeur, que je ne pus en soutenir le rayon pénétrant...

— Où avez-vous vu cette femme, monsieur? répéta-t-il en cherchant ma réponse dans mon regard.

— En Grèce, dis-je, dans la campagne d'Athènes.

— Dans la campagne d'Athènes? murmura lentement l'étranger, comme un enfant qui articule une phrase pour mieux la graver dans sa mémoire.

—Au fait, cela n'a rien d'étonnant, fit observer un interlocuteur. La Grèce a été pendant des siècles la terre classique de la beauté, et monsieur n'est pas le premier à

qui j'entends dire que les paysannes d'Athènes sont encore très-jolies.

— Je ne parle point d'une paysanne, repris-je, et l'épithète de jolie qualifierait mal la femme que j'ai vue. Il s'agit d'une personne dont je ne saurais dire au juste le rang, mais qui doit appartenir à une classe aussi élevée que la nature de sa beauté est supérieure. — Au reste, ajoutai-je, — voyant la curiosité de mes auditeurs piquée au vif, et curieux moi-même de suivre l'effet de mes confidences sur la physionomie de l'inconnu, — voici, messieurs, dans quelles circonstances j'ai rencontré la femme dont je vous parle. C'est une petite aventure romanesque, à laquelle j'eusse attaché beaucoup d'importance à vingt ans, mais que mon âge déjà mûr me permet de vous raconter sans indiscrétion, en vous priant de la prendre pour telle que je vous la donne.

Pour toute réponse, mes commensaux resserrèrent le cercle autour de moi, et le beau jeune homme eut soin de se placer de telle sorte que personne ne pût lui dérober le moindre de mes gestes. Je mesurai mon attention sur la sienne, et je fis en peu de mots le récit suivant :

« J'étais, il y a dix-huit mois, devant Athènes, sur une frégate de l'État. Je profitai, un matin, d'un temps calme et pur, pour faire, seul et à pied, une excursion dans les terres. Je traversai la ville et la plaine qui l'entoure; je tournai les pentes du mont Pœcile, et dirigeai mes pas vers la Voie sacrée. Arrivé à cette partie de la route qui s'appelait la *mystique*, je m'arrètai pour visiter les ruines du temple de Vénus. Ce monument, qui s'écroule tous les jours, offrait encore des restes imposants et formait le centre d'un magnifique paysage, dont je

résolus d'étudier les détails. Aprés avoir erré quelque temps parmi les débris de la pierre et du marbre, je m'assis à l'ombre d'un pan de mur, à deux pas du lit d'un torrent, et je me mis naturellement à reconstruire dans ma rêverie le chef-d'œuvre d'architecture dont je foulais les décombres. Le soleil, au premier quart de sa course, inondait la plaine d'une tiède lumière. C'était l'heure où, deux mille ans plus tôt, le peuple d'Athènes venait célébrer les mystères de Vénus. Je voyais par l'imagination les compatriotes d'Alcibiade et les contemporaines d'Aspasie affluer, en tuniques rouges et blanches, par tous les sentiers de la Voie-Mystique. J'entrais avec eux dans le temple orné de fleurs et retentissant de chants sacrés. Je suivais, en tremblant d'émotion, les voluptueux et redoutables mystères, et je n'attendais plus, comme les néophytes exaltés, que

l'apparition de la déesse de la beauté sur son autel... J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un léger bruit se fit entendre au-dessus de ma tête... Je levai machinalement les yeux, et ce que j'aperçus compléta ma vision... Une femme en robe blanche et en écharpe flottante s'avançait d'un pas lent et léger sur la cime du mur épais qui me servait d'abri. Passant au-dessus de moi, sans me remarquer, elle arriva jusqu'au bout de son ruineux belvéder; et là, sans trahir ma présence par le moindre mouvement, je pus la contempler et l'admirer à loisir... Vous qui êtes jeunes, messieurs, et qui avez encore dans la tête et dans le cœur l'image parfaite de la beauté idéale, rappelez-vous ce que vous avez rêvé de plus pur et de plus divin, et vous pourrez vous faire une idée de la femme qui était devant moi. Tout ce que je puis vous en dire, sans déflorer le souvenir qui me

reste, c'est qu'elle avait les cheveux blonds et les yeux bleus, comme Ève devait les porter au paradis terrestre. Du reste, blancheur d'ivoire, proportions de statue, pieds et mains d'enfant, étaient les détails les moins exquis de cet ensemble incomparable. Quant à l'expression de sa physionomie, je la retrouverai au ciel en regardant les anges... Lorsqu'elle eut promené trois fois ses beaux yeux autour d'elle, comme pour chercher le point qui devait les fixer de préférence, elle s'assit au sommet de son observatoire, et se mit à dessiner sur un carnet élégant... Son petit pied, chaussé d'un brodequin rouge, dépassait la paroi du mur. Un doux vent jouait dans ses cheveux dorés par un rayon de soleïl, et le torrent qui roulait au-dessous d'elle faisait entendre un sourd mugissement. Après avoir contemplé ce tableau sublime et délicieux, digne d'inspirer Châteaubriand

ou Lamartine, je songeai à me demander ce que pouvait être mon inconnue, et une nouvelle découverte vint aider mes conjectures. A l'entrée des ruines du temple, au pied d'un fragment de colonne, j'aperçus une femme âgée, avec deux nègres et quatre chevaux attachés l'un près de l'autre. Je reconnus l'escorte habituelle des jeunes Grecques de distinction, et je ne doutai pas que ma belle artiste n'appartînt à quelque grande famille d'Athènes. J'étais bien tenté d'interroger, au moins sur son nom, ou sa vieille duègne ou l'un de ses noirs, lorsqu'un accident, aussi terrible qu'imprévu, vint me mettre en rapport direct avec elle-même... Le pan de mur sur lequel elle était assise s'écroula tout à coup sous ses pieds; elle poussa un cri perçant, qui me fit tressaillir d'effroi, et elle disparut du côté du torrent, au milieu d'un nuage de poussière... La suivante et les nègres n'eu-

rent que le temps d'accourir, et moi de me précipiter derrière la muraille... Après avoir cherché la malheureuse sans la retrouver, un nouveau cri me la fit enfin découvrir... Elle était suspendue à la pente du précipice, accrochée par une main à des branches prêtes à rompre, et touchant déjà l'eau du torrent du bout de ses brodequins rouges...

— Sauvez-moi! sauvez-moi! s'écria-t-elle en m'apercevant.

Et, prompt à un appel dont je n'avais pas besoin, je fus près d'elle en quelques secondes. Je la saisis fortement par la main qu'elle avait libre, je cramponnai la mienne aux pierres et aux broussailles du sol, et je remontai ainsi la pente escarpée du ravin. Au moment de toucher le bord, le pied me manqua sur un point glissant, et j'aurais perdu celle que je voulais sauver si elle ne m'eût soutenu à son tour. Par bonheur, un des

noirs eut la présence d'esprit de me jeter sa longue ceinture, et je parvins, avec ce nouveau secours, à nous mettre en sûreté tous les deux. En se voyant arrachée à la mort, la jeune inconnue tomba évanouie, mais sa suivante la fit promptement revenir à elle, et son premier regard fut ma récompense...

— Ah! monsieur! me dit-elle avec émotion, comment reconnaître un tel bienfait?

— En m'apprenant à qui j'ai eu le bonheur de le rendre, répondis-je.

Et pour l'encourager à me dire son nom, je m'apprêtais à décliner le mien...

Elle m'interrompit en rougissant, et me dit : — Demain, monsieur, demain!...

— Prenez cette bague, poursuivit-elle avec un doux embarras. Et elle détacha de ses doigts un de ses plus riches anneaux : — Ce sera pour vous le gage de ma reconnaissance, et le moyen assuré de savoir qui je suis... Je

fais partie de la maison du roi de Grèce, ajouta-t-elle, et son palais est ma demeure... Vous pourrez vous présenter demain à la porte de ce palais avec la bague dont je vous ai fait présent. Vous la remettrez aux gardes, qui vous introduiront, et vous connaîtrez, à sa gratitude, celle dont vous avez sauvé les jours...

Ayant parlé ainsi, elle fit un signe aux deux nègres; ils lui amenèrent le plus petit des quatre chevaux, et elle s'élança lestement en selle. La suivante et les noirs en firent autant, et la petite caravane partit au galop...

— A demain, monsieur!... me dit encore l'inconnue en me saluant de la main.

Et, maniant son cheval comme une amazone, elle disparut dans la Voie-Mystique...

— Eh bien? s'écria l'étranger tout ému... et le lendemain?...

— Le lendemain, repris-je froidement,

j'étais à cent lieues de la Grèce, et la belle Athénienne m'était inconnue, autant qu'elle l'est encore aujourd'hui...

— Comment! s'écria le superbe jeune homme, vous eûtes le courage de partir sans la revoir!

— J'y fus contraint le jour même, une heure après mon aventure. Le commandant de la frégate, que je devais suivre, avait reçu, pendant ma courte absence, l'ordre de mettre immédiatement à la voile. Quand je reparus à bord, on n'attendait que moi pour lever l'ancre, et, placé entre mon devoir et ma curiosité, je n'hésitai pas à préférer mon devoir.

— Et vous n'êtes pas retourné en Grèce pour retrouver cette femme? demanda l'étranger avec une surprise mêlée d'indignation.

— J'avoue, répliquai-je en souriant, que

j'ai eu quelquefois cette velléité : mais j'ai passé depuis longtemps l'âge des folies, et c'est déjà beaucoup pour moi d'avoir gardé l'anneau de l'Athénienne...

—Ah! vous l'avez encore? dit le beau jeune homme d'une voix singulière...

— Le voici, repartis-je en le montrant à mon doigt.

Il le dévora d'un regard qui semblait vouloir l'arracher de sa place, et suivit avec une jalousie inquiète l'examen que chacun en faisait à son tour.

Il fut convenu, sur la foi de mon récit, que la plus belle femme du monde était en Grèce, et la conversation tomba sur un autre sujet, tandis qu'une partie du groupe se dispersait dans le jardin.

L'étranger profita de ce moment pour me prendre à part, et m'adressa d'une voix troublée les paroles suivantes :

— L'histoire que vous venez de raconter, monsieur, m'a intéressé plus que vous ne sauriez croire : permettez-moi de vous demander l'heure et le lieu où je pourrai vous en reparler sérieusement...

— Ce soir même, monsieur, répondis-je ; et je lui indiquai le numéro de mon appartement dans mon hôtel.

—A ce soir donc!.. reprit-il en se retirant, après m'avoir laissé une carte ornée d'arabesques d'or, au milieu de laquelle je lus : LORD GEORGES ELLIS.

— Lord Georges Ellis ? me dis-je, intrigué plus que jamais.

Et je questionnai tous les habitants de l'hôtel sur le personnage qui portait ce nom.

L'un me dit que c'était un touriste, amateur forcené de tableaux ; l'autre que c'était un rêveur dévoré du spleen ; celui-ci déclara qu'il le croyait homme de génie ; celui-là

prétendit qu'il avait le cerveau fêlé. Tous furent d'accord sur un seul point : la haute distinction et l'immense fortune de lord Ellis.

Cela me suffisait, à la rigueur, pour recevoir le personnage avec toute confiance; — et je ne fus pas plus tôt rentré dans mon appartement, qu'il se fit annoncer par mon valet de chambre.

II

Lord Ellis entra lentement et s'assura qu'on refermait la porte... Sa figure était pâle, et sa marche un peu incertaine. Tout en lui indiquait un homme qui fait une action décisive, et qui a besoin de s'entourer du plus

profond mystère... Cette circonstance ajouta quelque sympathie à l'étonnement qu'il m'inspirait, et je lui fis signe que nous étions entièrement seuls, qu'il pouvait s'ouvrir à moi sans la moindre inquiétude.

— Je vais, en effet, m'ouvrir à vous, monsieur, dit-il avec hésitation, au risque de vous amuser aux dépens de ma bonne foi.

La gravité mélancolique avec laquelle il prononça ces mots fut loin de me disposer au sentiment qu'il redoutait; et, bien mieux que mon nouvel appel à sa confiance, mon sérieux et mon attention le décidèrent à parler.

— Vous savez mon nom, monsieur, dit-il en rougissant; c'est un des plus grands noms de l'Angleterre, et je le crois cependant le moindre de mes avantages. Mon père m'a annoncé en mourant que j'avais vingt millions de fortune; mon miroir me répète tous les

jours que la nature n'a rien refusé à ma personne, et mon ambition vous convaincra peut-être que l'originalité de mon esprit n'est pas sans grandeur. — Cette façon de parler de moi-même vous surprend sans doute, monsieur ?...

— Vous vous rendez justice, milord ! répondis-je, je vous prie de croire que je vous la rends de mon côté.

— C'est que je ne saurais trop me relever d'abord à vos yeux pour ne pas vous sembler bientôt ridicule !... Jugez de l'importance des avantages dont je vous parle, en apprenant que j'ai la prétention d'épouser la plus belle femme du monde !...

Je dois dire qu'à cet aveu étourdissant ma surprise faillit se déclarer par un éclat de rire ; mais, pour réprimer ce mouvement fâcheux, il me suffit de regarder lord Ellis... Ce n'était plus le même homme que je venais

de voir hésiter et rougir en m'adressant la parole. C'était, avec quelque chose de plus admirable et de plus étrange encore, l'étrange et admirable personnage dont l'aspect m'avait captivé au jardin. Sur son mâle et noble visage, dans sa prestance altière et gracieuse, dans l'expression de son regard et de sa physionomie, jusque dans la richessse extraordinaire des moindres détails de son costume, tout était à la hauteur de ses prétentions romanesques, et rien ne pouvait prêter à la plaisanterie ou à la défiance. Je ne pus m'empêcher de le comparer à ces héroïques paladins du moyen âge, qui n'entreprenaient jamais que l'impossible et qui ne manquaient point d'en venir à bout! Tout ce qui m'avait d'ailleurs intrigué en lui m'était expliqué désormais, et j'y reconnaissais une de ces volontés inébranlables qui caractérisent les hommes de génie ou les fous. Je n'hésitais

pas à le classer dans la première catégorie, lorsqu'il reprit ainsi sa confidence :

— Oui, monsieur, cette femme-là seule aura mon cœur et ma main, qui effacera toutes celles dont j'ai l'image dans l'âme. C'est là la conquête que je veux faire, moi, comme César et Napoléon voulaient faire celle du monde! De même que l'artiste et l'écrivain poursuivent la réalisation de leur rêve dans les créations de leur pinceau et de leur plume, de même je poursuis la réalisation du mien dans la plus parfaite créature du Tout-puissant! J'en ai tant vu à mes pieds, des plus hautes et des plus fières; j'en ai tant remarqué au dessous de moi, des plus humbles et des plus obscures, que, hors des quelques trônes qui dominent l'Europe, je n'admets point de distances infranchissables... Depuis dix ans, monsieur, je parcours le monde avec mon projet dans la

tête. Parmi les voyageurs que j'ai rencontrés en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Orient, les uns cherchaient dans ces pays la douceur du climat, les autres la grandeur des monuments; ceux-ci la variété des spectacles, ceux-là la diversité des plaisirs; moi je n'ai vu l'Orient, l'Angleterre, l'Espagne, la France, l'Italie, que pour leur demander leur plus belle femme. Je l'ai cherchée, d'un œil infatigable, au milieu des salons de Paris, sous les balcons ombragés de Séville, dans le palanquin des créoles d'Amérique! Je l'ai cherchée sous les lambris des palais, dont les habitants sont moins riches que moi. Je l'ai cherchée au foyer des chaumières, où j'eusse fait une reine de la plus pauvre fille. Je l'ai cherchée jusque dans le harem des sultans, décidé à en disputer la perle aux fils aînés du Prophète! Quelque chose me disait hier encore que je

ne l'avais pas découverte; quelque chose m'a dit ce soir, monsieur, que c'est vous qui l'avez rencontrée!

— Moi, milord?...

— Vous-même! et voilà pourquoi j'ai voulu vous parler de votre aventure! — Comme vous, j'ai visité la Grèce; je n'y ai point trouvé la femme qui vous est apparue dans le temple de Vénus. Je ne l'ai point trouvée, monsieur; car tout ce que je vois me reste gravé dans la tête, et j'aurais reconnu le portrait que vous avez si bien tracé, portrait qui ne peut avoir qu'un original ici-bas! ou plutôt je n'aurais pas eu besoin de le reconnaître, car, si le modèle était digne de la copie, le modèle serait à moi depuis longtemps!....

Pendant que lord Ellis parlait ainsi, je l'écoutais et le considérais avec attention. A la majesté de sa belle physionomie avait

succédé l'agitation la plus singulière. Ses mains gesticulaient vivement et ses yeux semblaient s'enflammer. Une sorte d'égarement irrésistible entraînait toute sa personne... Je lui adressai plusieurs questions délicates, auxquelles il répondit avec désordre, et je reconnus que la prétention de cet étrange personnage avait le caractère et l'intensité d'une idée fixe... Rien d'ailleurs qui dénotât le moindre trouble dans son cerveau; et le nom d'exalté lui eût mieux convenu que celui de monomane. L'intérêt qu'il m'inspira n'en fut que plus sympathique, en se combinant avec une pitié mêlée d'envie; et je le considérai comme un de ces heureux rêveurs qui vont de surprise en surprise à travers un palais enchanté.

J'oubliais, dans cette contemplation, l'objet de sa visite, lorsqu'il me le rappela tout à coup, en parlant de l'anneau de l'Athénienne.

En même temps, je vis ses yeux le dévorer à mon doigt, comme ils l'avaient déjà fait dans le jardin...

— Après ce que je vous ai confié, monsieur, poursuivit-il avec embarras, vous devinez sans doute facilement la demande qu'il me reste à vous faire ?

Je feignis de ne pas comprendre, et dérobai naturellement la bague à son regard...

Il soupira et reprit d'une voix plus ferme :

— Vous avez renoncé à connaître par vous-même cette femme mystérieuse, et peu vous importe de la désigner aux autres, puisque vous en parlez à tout le monde ?

— En effet, milord, répondis-je, vous êtes libre de tenter l'aventure, si vous ne craignez pas de poursuivre une chimère...

Je croyais le décourager en parlant ainsi, je vis bientôt que je n'avais fait que l'exciter, car il repartit avec ardeur :

— Vous avez au doigt, monsieur, le moyen de retrouver cette chimère. Confiez-moi l'anneau de l'inconnue d'Athènes, et d'ici à peu de temps elle cessera de l'être pour moi !...

Voilà donc où lord Ellis en voulait venir à la fin!.. Il était homme à traverser la moitié du globe sur la foi d'un récit fait au hasard ! Quand sa monomanie ne m'eût pas été prouvée encore, cette circonstance en eût complété l'évidence à mes yeux ; le ton sur lequel il renouvela sa prière était fait pour mettre le sceau à ma conviction, et ce fut en vain que je voulus lui épargner un refus, en le détournant d'une entreprise que je traitai de folie...

Mais le fou me répondit par de si bonnes raisons, qu'il détruisit successivement toutes les miennes ; et la meilleure fut qu'il allait partir, à l'instant même, avec ou sans l'anneau de la jeune Grecque..

Je sentis qu'il le ferait comme il le disait, et il me fut impossible de rejeter ses supplications.

— Partez, milord! dis-je en lui présentant la bague, et puissiez-vous ne pas traverser les mers inutilement!...

Il s'élança sur le bijou comme sur une proie, et devint tout pâle en me voyant le retirer encore...

Conciliant une juste curiosité avec son idée fixe, je déclarai que je lui cédais l'anneau à une condition indispensable.

— Laquelle, monsieur? demanda-t-il, en homme décidé à tous les sacrifices.

— C'est que vous me tiendrez au courant de vos démarches et de vos découvertes, milord, et que vous compléterez, de près ou de loin, la confidence que vous venez de commencer aujourd'hui...

Ne soupçonnant que la moitié du motif

qui me faisait parler ainsi, il me serra la main avec un sourire de ravissement, et il se retira en échangeant contre ma bague le plus touchant adieu....

Le lendemain matin, au point du jour, je rêvais encore à cette bizarre aventure, quand je vis, par la fenêtre de ma chambre, un grand navire appareiller dans le golfe; j'appris aussitôt que lord Ellis avait frété ce navire à prix d'or, et qu'il venait de s'embarquer immédiatement pour la Grèce...

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que j'entendisse parler du beau lord (tel était le surnom mérité que l'Anglais avait emporté d'Italie). Je commençais à désespérer de connaître jamais la belle Grecque, et un reste de curiosité égoïste me faisait regretter mon anneau... lorsque je le reçus, un matin, enfermé dans une grande lettre, dont le chiffre funèbre et le cachet noir m'inspiré-

rent les plus tristes pressentiments... Je fus rassuré toutefois sur l'existence de lord Ellis, en voyant sa signature au bas de la lettre; et, avec une impatience que vous partagez sans doute, je lus les lignes suivantes, que je porte encore sur moi :

« Je vous ai promis la suite de ma confi-
» dence de Naples, m'écrivait l'Anglais, je
» vais tenir ma promesse, monsieur; voici
» ma confidence d'Athènes! C'est un roman
» auquel vous vous attendez, à coup sûr,
» aussi peu que je m'y attendais moi-même.
» Vous avez été le héros du premier cha-
» pitre, involontairement et à votre manière;
» je vais être volontairement, et à ma fa-
» çon, le héros du dénoûment. — Parti,
» comme vous savez, le lendemain même de
» notre entrevue, j'arrivai sans accident en
» Grèce, après une traversée qui me parut
» éternelle. Aussitôt débarqué, je n'allai

» voir ni l'ancienne ville, ni la nouvelle. Je » courus tout droit au palais du roi Othon. » Je m'informai immédiatement des per- » sonnes de la cour, parmi lesquelles je de- » vais retrouver votre apparition des ruines. » Ces dames étaient alors en voyage avec la » reine, et, pour ne pas tenter une épreuve » inutile, je dus me résigner à attendre. Je » pris patience en allant visiter le temple de » la Voie-Mystique, et j'y trouvai chaque » jour des émotions dont les vôtres ne sau- » raient vous donner l'idée. Enfin, la reine » et ses femmes revinrent à Athènes, et je » me présentai avec votre bague à la porte » du palais... En traçant ces mots, monsieur, » je me trouble, et je frémis malgré moi... » Il me semble que je suis encore pâle et » tremblant devant ce seuil terrible et fa- » tal!... Le garde à qui je montrai l'anneau » le prit et le considéra avec étonnement.

» Puis il me le remit aussitôt pour s'éloi-
» gner, et revint au bout d'un quart d'heure,
» qui me parut un siècle.

— » Veuillez me suivre, monsieur, dit-il
» gravement ; — toute la cour est réunie
» dans les appartements de la reine, et vous
» y trouverez la personne qui vous a remis
» cette bague...

» Il me précéda silencieusement et je le
» suivis de même, sûr de reconnaître, aussi
» bien que vous, le modèle du portrait que
» j'avais dans le cœur, mais convaincu que
» mon sort allait se décider, et assailli des
» plus divers pressentiments. J'étais tour à
» tour impatient d'arriver au but mystérieux,
» et chancelant comme la victime qu'on mène
» au sacrifice. En entrant dans les apparte-
» ments, je ralentis le pas, et un éblouisse-
» ment me força bientôt de m'arrêter tout-à-
» fait... Je retrouvai cependant mes esprits,

» et je parcourus la première pièce d'un re-
» gard rapide... Cette pièce était remplie
» d'hommes et de femmes subalternes ; l'in-
» connue des ruines ne pouvait être là... J'a-
» vançai en regardant autour de moi, et je
» traversai inutilement plusieurs salons. En-
» fin, je me trouvai sur le seuil du dernier,
» et je tremblai d'avoir été trompé par mes
» yeux... Trois fois je les rejetai en arrière
» sur diverses beautés plus ou moins en vue;
» trois fois je les ramenai vers le dernier sa-
» lon, où j'entrai enfin d'un pas déterminé.

» Deux minutes après, monsieur, on
» m'emportait évanoui du palais... Au fond
» du salon royal, derrière un triple cercle
» de dames et de courtisans, sur le trône et à
» gauche du roi Othon, j'avais retrouvé votre
» apparition du temple de Vénus, j'avais re-
« connu la plus belle femme du monde dans
» la jeune reine de la Grèce !

» Quand vous recevrez cette lettre avec
» votre anneau, quelques gouttes d'opium
» auront terminé une vie qui n'a plus d'ob-
» jet ici-bas... J'ai cherché l'amour comme
» don Juan; je n'ai trouvé que la science
» comme Faust, et comme lui j'en meurs;
» cependant, monsieur, je vous remercie!!!

» Lord GEORGES ELLIS. »

Peu de temps après, je lus dans un journal grec la confirmation de cette fatale nouvelle, avec tous les détails de la mort de lord Ellis. — Le même journal, traçant un portrait de *la plus belle femme du monde*, auquel je n'ai pu me méprendre, ajoutait qu'elle a autant d'amoureux que la reine d'Angleterre eut de prétendants, et citait en toutes lettres un pauvre aspirant devenu fou, que toute la marine de France connaît, en effet, sous le nom d'*Amoureux de la reine de Grèce*.

Lorsque M. de Preuil eut fini, tout le monde se récria sur la singularité de son histoire ; et le baron de Saint-Vital osa dire que si ce n'était pas vrai, c'était du moins bien trouvé.

— Et pourquoi ne serait-ce pas vrai ? s'exclama l'aînée des demoiselles de Sarmilly, qui croyait comme l'Évangile tous les romans qu'elle avait lus depuis sa majorité.

— Du moment qu'il s'agit d'un Anglais, dit la baronne, possédée d'une égale antipathie pour ce pays et pour les idées de son époux, — rien n'est invraisemblable en fait d'extravagance et de folie !

— Ne calomniez pas la France, madame, en croyant médire de l'Angleterre, repartit vivement mademoiselle de Mériadek. Il n'y a pas qu'un Anglais, j'espère, qui soit capable de faire le tour du monde pour trouver une femme !...

La chaleur avec laquelle la jeune fille pro-

nonça ces mots frappa tous les assistants; et le docteur sourit en voyant sa malade porter involontairement les yeux sur son inséparable cassette...

M. Gachet seul ne prit point garde à cette particularité, et s'écria d'un ton chevaleresque :

—Lord Ellis, assurément, ne faisait rien que de très naturel, et tout homme de cœur l'imiterait pour arriver à l'objet de sa passion!

— Seulement, conclut le docteur en s'inclinant avec un sourire devant toutes les dames, on trouverait aujourd'hui le phénix des femmes sans aller le chercher jusque dans la Grèce...

Un mois plus tôt, ce compliment eût été saisi au vol par les plus équivoques beautés de Saint-Marc. Ce jour-là, un murmure

d'approbation général le reporta à mademoiselle de Mériadek.

La jeune châtelaine baissa les yeux, toute confuse, et elle désigna malicieusement M. le baron de Saint-Vital pour raconter, le mardi suivant, une histoire véritable.

VII

HISTOIRE D'UNE SIMARRE.

—Vous m'avez demandé un roman véritable, dit le baron de Saint-Vital, voici un roman historique : c'est aussi un souvenir de mes voyages; et mademoiselle de Mériadek m'écoutera avec indulgence, car mon récit a pour théâtre une des capitales de son pays.

La ville de Nantes, bien qu'elle soit une des plus anciennes de France, est une des moins riches en antiquités. Excepté sa cathédrale, dont la fondation remonte au paganisme, son château fort, devenu célèbre par le mot de Henri IV, et quelques vieux édifices sauvés de l'oubli par M. Guépin (historien national de Nantes), aucun monument original, aucune ruine historique, n'y rendent témoignage des faits importants de ses annales, si variées cependant, et si dramatiques. La cité commerciale a effacé sans pitié la cité gothique; les honnêtes négociants n'ont pas demandé aux vieilles pierres, dont ils bâtissaient leurs maisons nouvelles, si elles avaient des chroniques à leur raconter; et voilà qu'ils délibéraient hier encore s'ils ne jetteraient pas par terre leur dernier monument d'autrefois, la tour du Bouffay de si terrible mémoire. Que Dieu et le Cercle des

Beaux-Arts veillent sur elle et la garantissent des démolisseurs et des badigeonneurs!

Cependant tout le monde, à Nantes, ne préfère pas la Bourse neuve au vieux Bouffay, et, sans reparler de la Société des Beaux-Arts, que je nommais tout-à-l'heure, —et qui, formée de toute l'aristocratie intellectuelle de la ville, n'a rien à envier aux plus beaux cercles de Paris, — j'ai vu des Nantais qui estiment une page d'histoire ou d'art plus encore qu'une quittance de loyer. M. B***, l'ancien courtier maritime, est de ce petit nombre; il possède, dans un cabinet ouvert seulement à quelques élus, des antiquités qui eussent fait envie à M. Dusommerard au fond de son hôtel de Cluny, et qui valent mieux que la plupart des curiosités minérales, végétales et coloniales entassées dans le Muséum de Nantes.

Un jour qu'il me montrait et m'expliquait

chaque objet de son intéressante collection, avec l'érudition d'un savant et la complaisance d'un amateur, il termina la séance par me conduire devant une armoire haute et étroite, soigneusement fermée.

— C'est ici, me dit-il, que vous allez voir mon trésor!..

Il ouvrit l'armoire avec une sorte de précaution respectueuse, écarta doucement un rideau qui en voilait le fond, et j'aperçus une ample robe de soie rouge suspendue à un porte-manteau. Je la touchai, et j'en trouvai l'étoffe magnifique, en attendant que j'apprisse sa valeur relative.

— Oui, ajouta M. B***, en souriant d'un air satisfait, cette soie est belle; elle me revient à quelques milliers de francs l'aune, mais je ne la donnerais pas pour le double.

Puis il se pencha vers moi comme pour

me révéler un grand secret, et me dit à l'oreille :

— C'est une simarre du cardinal de Retz!..

Ces mots, et les preuves authentiques qui les sanctionnèrent aussitôt, me firent comprendre toute la joie mystérieuse et tout l'orgueil innocent de mon antiquaire ; il ne me restait qu'à savoir l'histoire de la simarre.

— C'est une des pages les plus curieuses et les plus négligées de l'histoire de la Fronde, me dit M. B***. Suivez-moi, je vais vous la raconter dans toute sa romanesque vérité, sur les lieux mêmes qui en ont été le théâtre.

Et il me conduisit au vieux château des ducs de Bretagne.

Après avoir été successivement une forteresse, une prison d'État, une caserne, un arsenal, cet édifice est encore quelque chose de tout cela. Les meneurs de la révolution

l'ont enlevé d'assaut en 1830; il est devenu, peu de temps après, la prison de la duchesse de Berry; aujourd'hui, les soldats de la garnison y logent, et les canonniers de la garde nationale y faisaient naguère l'exercice.

—Ce massif en ruines, me dit mon cicerone, en m'arrêtant sur le pont-levis, était jadis la tour des Espagnols; voici celle du Pied-de-Biche, celle de la Boulangerie et celle des Anglais. Ce bastion aux croix de Lorraine porte le nom de Mercœur, qui l'a fait construire au temps de la Ligue. Ces deux tours sont celle de la Loire et celle du Fer-à-cheval. Cette dernière renferme la chapelle où la duchesse Anne fut mariée au roi Louis XII (1).

— Nous voici dans l'ancienne prison d'état, continua M. B..., en m'introduisant dans des

(1) Le château de Nantes est décrit avec plus de détails dans le premier volume de Michel Columb.

appartements arrangés à la moderne, et c'est ici que mon histoire commence.

Un soir du mois de septembre de l'année 1654, trois hommes assis dans cette salle paraissaient réfléchir profondément sur les vicissitudes des choses humaines. Un de ces hommes était Paul de Gondy, coadjuteur de l'archevêché de Paris, cardinal de Retz et chef de la Fronde ; les deux autres étaient son médecin et le frère de son intendant, l'abbé Rousseau. Après avoir tour à tour soulevé et calmé le peuple de Paris, servi et dupé la reine-mère et Mazarin, joué sa vie et sa fortune dans le parlement et dans la rue, le cardinal, brisé comme un hochet entre les lourdes épées de Condé et de Turenne, venait de succomber avec son parti et de se voir enlever un des premiers objets de son ambition, au moment même où il le saisissait.

Arrêté au milieu du Louvre, où il avait

osé paraître après la signature du traité qui le condamnait avec tous ses partisans, il avait vu enfin que l'audace n'est pas toujours couronnée de succès, et il n'avait eu d'autre moyen d'échanger le donjon de Vincennes contre le château de Nantes que de donner sa démission de l'archevêché de Paris, en possession duquel il entrait à peine, par suite de la mort de son oncle.

Il n'y avait pas vingt-quatre heures qu'il était enfermé dans sa nouvelle prison, que sa dévorante activité s'y trouvait déjà au supplice, et qu'il méditait le plus téméraire et le plus périlleux projet qui eût jamais traversé sa tête ambitieuse.

— Mes amis, dit-il à ses deux tristes compagnons, en fixant sur eux ce regard avec lequel il avait si souvent électrisé la multitude au milieu des émeutes, — mes amis, avez-vous du courage et du sang-froid?

Le docteur et l'abbé se levèrent en signe de résolution.

— Eh bien ! reprit le cardinal, se levant à son tour, demain je serai libre, et la Fronde relèvera la tête!..

Ses deux compagnons se regardaient sans comprendre, et semblaient se demander s'ils avaient bien entendu.

— Je vous dis, répéta le cardinal, en leur prenant les mains et en s'animant de plus en plus, que demain je quitterai le château de Nantes..... Ce soir je vous expliquerai tout... Avons-nous de l'argent d'abord ?

— Son Éminence, répondit humblement l'abbé, sait que mon frère doit lui expédier dans huit jours ses bagages et ses fonds.

— Huit jours! c'est trop long ; je n'ai pas le temps d'attendre. Demain, vous dis-je, demain!.. Mais de l'argent? Ah! le gouver-

neur!.. Il m'a fait l'effet d'un brave personnage... Si je lui...

Et, après une minute de réflexion, le cardinal trouva si divertissante l'idée qui lui venait, qu'il se jeta dans son fauteuil en poussant de grands éclats de rire. Le docteur et l'abbé se regardaient toujours et attendaient, pour partager la bruyante joie du prisonnier, qu'il voulût bien leur en communiquer le motif.

Mais le cardinal, suivant avec obstination son idée, sonna un de ses valets de chambre et le chargea de remettre immédiatement au gouverneur du château un billet ainsi conçu :

« Le cardinal de Retz, impatient de faire la connaissance du nouvel hôte chez lequel il doit sans doute séjourner longtemps, le prie de vouloir bien lui faire le plaisir de souper avec lui, ce soir. »

— Mes amis, s'écria le coadjuteur, en frappant sur l'épaule de ses deux compagnons, vous êtes témoins que j'ai joué quelques bons tours dans ma vie, n'est-il pas vrai?

— Et aux plus fins, monseigneur, répondit le médecin.

— Sans compter le Mazarin, ajouta ironiquement l'abbé.

— Eh bien, reprit le cardinal, je crois, vive Dieu! que celui-ci sera mon chef-d'œuvre!..

Et, s'adressant au médecin : — Docteur, vous connaissez le gouverneur du château?

— Assez pour savoir que c'est un geôlier impitoyable.

— Soit, mais plus intrépide qu'habile, et plus bourru que rusé?

— C'est vrai.

— Et du reste, homme d'honneur?

— Chevaleresque!

— Capable de tenir les engagements qu'il

aurait pris, de quelque nature qu'ils fussent?

— Je me ferais sa caution.

— C'est bien, docteur; vous buvez sec, je vous charge de lui tenir tête à souper.

— Votre Éminence sera satisfaite.

Une heure après, les quatre convives étaient à table, et arrosaient, de copieuses rasades de vin d'Anjou, de succulentes perdrix du pays de Mauves, et de fines aloses de la Loire.

Le gouverneur, brave et simple militaire, honoré des avances de son illustre captif, et enchanté de trouver en lui un joyeux compagnon, se laissa régaler le plus complaisamment du monde, et rendit raison au docteur de toutes ses santés, si bien qu'au dessert le cardinal en était avec lui aux poignées de main et aux confidences.

— Mon cher gouverneur, vous êtes bien

le plus charmant geôlier qui ai jamais tendu les clés d'une prison d'État.

— Ma foi, monseigneur, nous ne nous devons rien, je vous assure, et c'est un plaisir que d'avoir un prisonnier tel que vous. J'en remercierai le premier ministre dans mes prochaines dépêches.

— Vraiment? eh bien, alors, hâtez-vous de les lui expédier, c'est un conseil que je vous donne.

— Pourquoi cela, Éminence?

— Parce que, tout aimable que vous soyez, mon cher gouverneur, j'espère prendre congé de vous sous peu de jours...

— Vous échapper?

— A peu près...

Tout cela était dit en riant. Le gouverneur n'y voyait qu'un sujet de conversation, et le cardinal seul, cachant sous la plaisan-

terie une intention sérieuse, observait son convive avec ce regard de chat, qui étincelait imperceptiblement sous ses grands sourcils rabaissés.

— Cela vous ferait de la peine, si je vous quittais? lui dit-il, en se penchant familièrement vers lui.

Le gouverneur hocha la tête, en homme sûr de son fait :

— Je ne crois pas, monseigneur, que vous ayez un pareil projet; mais quand vous l'auriez... je vous avoue que je serais parfaitement tranquille.

— Ah! j'en ai trompé de plus rusés que vous, sans vous offenser, fit observer le coadjuteur, — enchanté de voir le gouverneur disposé à la présomption, et commençant à provoquer son amour-propre, tout en continuant de lui faire prendre la chose en plaisanterie.

— Je ne doute pas de l'adresse de votre Éminence, répondit avec aplomb le militaire; mais je doute encore moins de la solidité des clés du château et de la profondeur de ses fossés. Si vous aviez des ailes, monseigneur, je ne dis pas ; mais à moins de cela, ou d'un miracle...

— Oh! dit le coadjuteur, en souriant sous sa moustache, Mazarin m'a mis trop mal avec Dieu pour que j'en obtienne un miracle; mais, gouverneur, on a vu des prisonniers s'évader sans cela.

— Je vous défie de les imiter, monseigneur.

— Combien gageriez-vous? dit vivement le cardinal, en dissimulant à peine la joie qu'il ressentait de voir le gouverneur arriver tête baissée dans son piége.

— Voilà une drôle de proposition, fit observer ce dernier, pour se donner le temps

de s'assurer que son prisonnier voulait toujours rire?

— C'est un pari comme un autre! s'écria l'habile prélat, du ton le plus propre à ôter à son idée toute apparence sérieuse.

— Eh bien! dit le militaire, je gage vingt mille écus, qu'à moins d'ordre supérieur, votre Éminence soupera encore chez moi dans huit jours.

— Dans huit jours... vingt mille écus... je tiens le pari, et ces messieurs en sont les témoins, dit le cardinal en se levant et mettant sa main dans celle du gouverneur.

Puis, pour lui ôter le temps et les moyens de revenir sur l'inconséquence qu'il venait de commettre, il fit prendre un autre cours à la conversation, jusqu'au moment où ils se séparèrent.

Alors, tirant à part le médecin et l'abbé :

— Vingt mille écus! mes amis, c'est plus

qu'il ne faut pour nous dispenser d'attendre l'envoi de mon intendant. Monsieur le gouverneur paiera les frais de ma fuite ; vous coucherez ici, docteur, pour m'aider à combiner mon plan. Vous, M. l'abbé, vous n'avez pas le ventre tellement gros que vous ne puissiez entortiller à l'entour quelques brasses de corde ; voilà ce que je vous charge de m'apporter demain de la ville. Allez !

L'abbé se retira, enchanté de la facilité de son rôle. Quant au cardinal, il passa la nuit à discuter avec son médecin et ses deux valets de chambre les chances de son entreprise.

Elles reposaient toutes sur la permission que le gouverneur lui avait donnée de se promener avant la nuit sur une raveline du bastion de Mercœur, — surveillé de près par deux sentinelles, et séparé du sol par un rempart de quatre-vingt-dix pieds de haut.

C'était peut-être la voie d'évasion la plus

périlleuse et la plus impraticable; mais il l'avait choisie précisément pour cela, suivant son usage de fonder le succès de ses tentatives sur les moyens étranges qui déconcertent le vulgaire.

Le lendemain, à sept heures de l'après-midi, le cardinal parut sur la raveline, accompagné de son médecin, de l'abbé Rousseau, et suivi, de distance en distance, par ses deux valets de chambre. Le premier objet qui frappa leurs regards fut le gouverneur qui semblait se promener comme eux. Médecin, abbé, valets, crurent d'abord que tout était perdu; mais l'imperturbable prélat, leur rendant d'un coup d'œil leur sang-froid, s'avança d'un air poli et dégagé vers le gouverneur, et se convainquit aussitôt que sa présence sur le rempart n'était motivée par aucun soupçon. Alors il engagea avec lui une conversation familière et enjouée. Il lui parla

gaîment de leur gageure; il lui fit partager la collation servie en plein air par ses deux valets de chambre; et, au bout d'une demi-heure, le gouverneur se retira pour aller à une inspection d'armes, se disant en lui-même que le cardinal voulait sans doute égayer sa réclusion, et qu'il en serait quitte pour ses vingt mille écus.

Dès qu'il est parti, le coadjuteur feignant de continuer sa promenade avec ses deux compagnons, fait un signe aux valets de chambre. Ces derniers, bien instruits de leurs rôles, se mettent à achever gaîment le goûter de leur maître, ayant soin d'attirer l'attention et la convoitise des deux sentinelles par des éclats de joie comprimés adroitement. Peu à peu, ils échangent avec elles quelques paroles. Enfin, par des transitions habiles et alléchantes, ils arrivent à leur proposer de vider de compagnie les flacons du cardinal.

Jamais soldat ne refusa pareille offre ; les gardes acceptent ; alors les valets vont à eux, ayant l'air de se cacher de leur maître ; et, comme pour leur faire prendre la même précaution, ils les attirent derrière une tour, en leur mettant dans la main les flacons qui les ont séduits. Au même instant, le cardinal, qui suit de l'œil tout le manége, ôte sa simarre rouge et la pose sur un bâton entre deux crénaux, de manière à ce que les sentinelles, si elles regardent de ce côté, puissent la prendre pour lui-même. En même temps, l'abbé Rousseau, aidé du docteur, déroule la longue corde qui l'entoure sous sa soutane, et au bout de laquelle est une petite escarpolette destinée à servir de siége au coadjuteur. Tous deux l'attachent fortement à cette corde, le font passer pardessus le parapet et le laissent glisser doucement contre le mur du rempart, en

faisant semblant de regarder la campagne.

Toute cette manœuvre est l'affaire d'une minute; mais cette minute offre autant de périls qu'elle a de secondes. Le cardinal est suspendu à quatre-vingt dix pieds de terre; un moment de trouble ou de faiblesse dans ceux qui le soutiennent va le briser sur le pavé; un regard des sentinelles va le trahir... Pour comble d'inquiétude, deux jeunes gens qui se baignent au bord de la Loire l'aperçoivent, et se mettent à pousser des cris; mais, par une incroyable coïncidence d'évènements, un moine, qui se baigne aussi, appelle au secours, et les cris des jeunes gens sont attribués à cet accident. Cependant le cardinal n'est pas sauvé. Au moment même où son pied touche le sol, une sentinelle, qui veille au pied du rempart à vingt pas de lui, le couche en joue. Mais, lui, au lieu de se laisser déconcerter par cette me-

nace foudroyante, marche droit au soldat, traînant après lui la corde qui lui sert de ceinture, et, du ton d'un supérieur qui commande : — Si tu fais feu, lui dit-il, tu seras pendu demain ! — La sentinelle croit que le gouverneur est du complot (1), et abaisse son arme.

Plus d'obstacles, voilà le prisonnier sauvé, voilà le frondeur libre !.. Un cheval et un ami l'attendent ; il monte, il galope, il s'éloigne du château ; il va s'embarquer, gagner la frontière, avertir son parti, prêt à se relever à sa voix, et rallumer la guerre civile dans tout le royaume...... « Mais la fortune » se plaît à frapper au moment où l'on » compte le plus sur elle ; la fortune, com- » me aux temps mythologiques, presse » d'invisibles aiguillons le cheval du prison-

(1) C'est ce que la sentinelle avoua, quelques heures après, en subissant la question. (*Archives de Nantes.*)

» nier; il s'emporte, se cabre et tombe;
» le cardinal, lancé contre une borne, se
» rompt l'épaule gauche... »

Et cette chute épargne à la France une nouvelle Fronde!

Paris, après avoir célébré par des illuminations la délivrance de son archevêque, et préparé, pour le recevoir, ses chants de victoire et ses chants de révolte, Paris apprend qu'il est blessé, qu'il est poursuivi, et enfin qu'il n'a eu que le temps de s'enfuir en Espagne sur un frêle navire.

Du reste, dans sa déconvenue, le cardinal n'oublia pas le gouverneur, qui, le lendemain de l'évasion, eut à payer à l'ordre d'un tiers, un billet de 20,000 écus, déjà escompté par le coadjuteur. Le militaire fit honneur à sa parole, sans se vanter de cette loyauté, et il se vengea en condamnant à mort les sentinelles inattentives.

Ainsi fut arrêté le cardinal de Retz au milieu de sa terrible carrière. Il ne put rentrer en France qu'en faisant des soumissions qui furent le coup de grâce pour son parti ; et la seule vengeance qu'il put désormais exercer sur Mazarin, ce fut, comme l'a dit Bossuet, de le poursuivre jusqu'à ses derniers moments *de ses tristes et intrépides regards.*

En achevant cette histoire, M. B..... m'avait amené jusqu'à la raveline du bastion de Mercœur. Là je pus, en me penchant sur le parapet, mesurer la hauteur des remparts qu'avait osé franchir le cardinal de Retz, et je me demandai ce qu'il fallait le plus admirer dans son incroyable tentative, de l'audace de cet homme, et d'un si grand bonheur, suivi d'un contre-temps si fatal.

Mon antiquaire poussa l'érudition jusqu'à prétendre reconnaître, entre les créneaux, celui auprès duquel le prélat avait

suspendu sa simarre; mais je lui déclarai que cet acte de foi historique était au-dessus de mes forces; que c'était bien assez déjà de croire que la robe enfermée dans l'armoire de son cabinet était exactement celle du coadjuteur, et qu'elle lui était parvenue, sans subir d'altération ni de substitution, à travers les gaspillages de 93 et les spéculations des marchands de curiosités. »

VIII

ÉDOUARD ET MARGUERITE.

Enfin, le tour de M. Gachet était arrivé !.. A l'élégance de son manuscrit en papier glacé, attaché de deux rubans verts, — couleur de l'espérance, — à l'émotion profonde avec laquelle il déroula les premiers feuillets, en se penchant sur le petit guéri-

don de laque, tous les convives, et mademoiselle de Mériadck elle-même, virent qu'ils allaient entendre une histoire sentimentale et pathétique, méditée la nuit au clair de la lune, lentement composée à la lueur de la lampe, et pleine d'allusions passionnées à l'état moral de l'auteur. Les maris se regardèrent en souriant, pendant que les femmes chuchotaient d'une chaise à l'autre; et les jeunes filles, tirant déjà leurs mouchoirs, se rapprochèrent, palpitantes, du receveur. Celui-ci passa trois fois la main sur son front, jeta un regard timide à la châtelaine, et commença ainsi :

Les extrêmes se touchent, mais ils se brisent.

« L'histoire qui porte cette épigraphe est, sauf le nom des personnages, vraie dans tous ses détails. Un de mes amis me l'a racontée à mon dernier voyage à Paris. C'est un de ces drames ignorés de la vie actuelle,

qui viennent parfois ébranler notre société sur ses bases les plus intimes. Le dénoûment éclata il y a quelques mois dans la salle des mariages du 10e arrondissement, et le prologue avait eu lieu, quelques semaines plus tôt, dans une mansarde et dans un salon de la rue Varennes, le jour même où la ville de Paris célébrait le retour de l'empereur Napoléon. On verra tout ce qu'il y a de frappant dans une telle coïncidence, et combien le gémissement des douleurs particulières se perd tristement dans le bruit des réjouissances publiques!..

I.

LA MÉMOIRE DU CŒUR.

— Déjà, M. de Méran !

— Est-ce que j'arrive trop tôt, mademoiselle? Ne m'attendiez-vous pas ici ?

— Vous savez bien que vous arrivez toujours trop tard pour moi, Édouard! Mais je vais être obligée de vous quitter tout à l'heure, car vous voyez que je suis moins avancée que vous, et qu'il faut que je fasse ma toilette.

— Votre toilette! et pourquoi donc?

« Ah! mon Dieu! quelle distraction, monsieur! Est-ce que vous ne vous souvenez plus?... Au fait, vous n'êtes pas habillé.

— Mademoiselle, je vous demande mille pardons, mais je ne vous comprends pas.

— Je vous assure, monsieur, que je vous comprends encore moins. Avez-vous oublié que c'est aujourd'hui le 15 décembre, que nous étions ce matin aux funérailles de l'Empereur?

— Personne ne s'en souvient mieux que moi, mademoiselle.

— Vous avez oublié, du moins, que vous

m'accompagnez ce soir au mardi de la comtesse de Bruges.

— Ce soir!... mardi!... il est vrai que j'étais loin d'y songer...

Cette réponse de M. de Méran, ainsi que celle qui l'avait précédée, fut accompagnée d'un soupir et d'un regard levé vers le ciel, qui dénotaient une tout autre pensée que celle d'un bal ou d'une fête publique.

— Il faut avouer, monsieur, que vous avez la mémoire bien courte ou bien infidèle, reprit la jeune interlocutrice en appuyant sur le dernier mot.

— Oh! non, dit Édouard avec un nouveau soupir; seulement les grandes choses font parfois oublier les petites.

— Les grandes choses! Ah! je ne savais pas que vous eussiez des intérêts plus graves que mes plaisirs, ni que vous m'en fissiez des secrets surtout, monsieur de Méran!...

Cette conversation, qu'il est temps d'expliquer, avait lieu, sur les sept heures du soir, dans un salon de la rue Varennes, entre le jeune homme que nous avons déjà nommé et mademoiselle Clotilde de Sancerre : le premier, fils unique d'un lieutenant général de l'Empire, mort depuis un an ; la seconde, enfant gâté d'une des meilleures familles du faubourg Saint-Germain.

Liés depuis l'enfance d'une affection héréditaire, presque du même âge, ayant, l'une de la noblesse, l'autre un nom glorieux, ils s'étaient aimés ou avaient cru s'aimer d'amour, et leur mariage était arrêté depuis un mois entre la mère d'Édouard et les parents de Clotilde. Ceci explique le ton familier qui régnait entre eux dans l'entretien dont nous allons reprendre le fil.

Après l'observation que Clotilde avait laissé échapper d'un air tant soit peu bou-

deur, Édouard sentit douloureusement que ses réticences n'étaient pas comprises. Il quitta sa chaise pour aller s'asseoir sur un canapé, tout près de mademoiselle de Sancerre; mais, arrivé là, il parut se raviser tout à coup par une considération de fierté. Au lieu de se poser comme un accusé qui s'explique devant son juge, il prit l'attitude et l'air d'un homme affligé qui attend une marque de sympathie de celle qu'il aime; mais ses regards ne furent pas plus compris que son silence, et mademoiselle de Sancerre resta dans l'immobilité de l'étonnement...

— Clotilde, dit alors Édouard, en retenant une larme involontaire et en prenant une main que la jeune fille ne lui abandonna qu'à demi, voulez-vous me donner encore une preuve de l'amour que vous m'avez si souvent témoigné?

— Je ne m'engage point sans savoir ce que

vous voulez, monsieur, répondit mademoiselle de Sancerre avec un sourire embarrassé ; parlez, et nous verrons, ajouta-t-elle.

— Si vous dites : « Nous verrons, » il est inutile que je parle, reprit Édouard.

Et tous deux, se détournant à moitié, se mirent à regarder le parquet sans prononcer une parole.

Clotilde se retourna la première :

— Édouard, dit-elle d'un ton sensiblement adouci et accompagné d'un regard qui ne laissait pas que d'avoir sa politique ; Édouard, est-ce que nous irons fâchés à ce malheureux bal ?

En réduisant cette avance à sa plus simple expression, le jeune homme n'y trouva que l'idée du bal ramenée sous un prétexte habile :

— Il ne tient qu'à nous, répondit-il, d'en

faire au contraire un motif de nous aimer davantage.

— Comment cela ?

— En n'y allant pas du tout ; c'est la preuve d'affection que je voulais vous demander.

— Monsieur de Méran, voilà une fort mauvaise plaisanterie !

Et la jeune fille de se remettre à bouder de plus belle ! Elle aurait bien voulu se fâcher tout-à-fait ; mais, après avoir vu, dans l'opposition d'Édouard, une capricieuse taquinerie, elle venait d'y remarquer un caractère de douceur et de gravité qui aurait rendu son dépit ridicule. D'ailleurs, le jeune homme se rapprocha d'elle, la regarda avec une attention à la fois inquiète et profonde, et lui demanda d'une voix émue :

— Vous tenez donc beaucoup à cette soirée, mademoiselle de Sancerre ?

— Autant qu'on peut tenir à une soirée, monsieur; pas davantage, répondit-elle spirituellement.

—Ainsi, vous n'en feriez pas le sacrifice à.....

— A une fantaisie?

— Vous savez bien que je ne suis pas fantasque.

— Je l'ai toujours cru; mais, à moins que vous ne m'expliquiez cette subite aversion pour une partie arrêtée depuis quinze jours....

— Si j'en avais remarqué la date, à cette époque, je ne vous aurais pas promis de vous y accompagner.

— C'est donc à cause de la date?

Cette question, qui sembla percer le cœur d'Édouard, fut faite avec la légèreté d'une personne qui écoute à peine ce qu'elle dit.

— Oui, mademoiselle, c'est à cause de la

date! répondit le jeune homme, en refoulant un sanglot dans sa poitrine.—Mais n'en parlons plus! reprit-il vivement, après avoir considéré encore mademoiselle de Sancerre. Puis, s'empressant de rendre à sa voix sa douceur naturelle : — Clotilde, ajouta-t-il, faites-moi la grâce d'oublier ce que je viens de vous dire. Allez achever votre toilette, et permettez-moi de vous rejoindre au bal, au lieu de vous y accompagner.

— Soit, monsieur! répondit la jeune fille, étonnée d'un si brusque dénoûment. — Et comme M. de Sancerre entrait au même instant dans le salon : — Mon père aura la bonté de nous conduire, dit-elle en faisant à Édouard un salut assez glacial.

Deux heures après, Édouard entrait, en cravate noire et en gants noirs, chez la comtesse de Bruges, au moment où Clotilde achevait de danser la première contredanse.

— Mademoiselle, dit-il, en feignant de l'inviter pour une valse, je suis venu à ce bal dans la seule intention de vous voir danser. Quant à moi, je ne danserai pas, et je me retire à l'instant même, car c'est le 15 décembre de l'an dernier, à pareille heure, que mon père, qui vous aimait comme sa fille, est mort dans vos bras et dans les miens. J'espérais n'avoir pas besoin de vous rappeler ce douloureux anniversaire, mais j'ai dû m'assurer si le souvenir d'un bal vous ôterait la mémoire du cœur!

Mademoiselle de Sancerre tomba pétrifiée sur sa chaise, tandis qu'Édouard quittait solennellement les salons; et, renvoyant sa voiture qui stationnait à la porte, le jeune homme gagna à pied la rue Varennes, où l'attendait l'aventure que l'on va voir.

II.

UN CONTRASTE.

Nous avons dit qu'Édouard et Clotilde avaient cru s'aimer d'amour ; nous n'avons plus besoin d'ajouter qu'ils s'étaient trompés l'un et l'autre. Mademoiselle de Sancerre, esprit léger, tête plus légère encore, caractère aimable, mais capricieux, aimait peut-être Édouard autant que le lui permettait sa nature ; mais, depuis quelque temps déjà, Édouard s'était senti séparé de Clotilde par toute la différence morale qui existait entre eux. Élevé par la tendresse d'une mère idolâtre, le fils du lieutenant-général de Méran, bien qu'aussi brave officier que son père lui-même, était, dans la vie privée, un de ces jeunes gens sérieux et sensibles chez qui

toutes les impressions sont profondes et durables. Or, la mort de son père avait été pour Édouard la plus cruelle impression de toute sa vie. Elle avait été assez vivement partagée alors par Clotilde, enfant toujours comblée des bontés du général, pour que le jeune homme espérât retrouver, l'année suivante, chez la jeune fille, ce souvenir du cœur que la pensée d'un bal avait effacé. Une telle faute, ou plutôt une telle découverte, sans affaiblir précisément l'estime d'Édouard pour Clotilde, avait achevé de lui prouver que leur amour n'était qu'une illusion; et c'était pour commencer une rupture, devenue indispensable, qu'il avait cru devoir donner une leçon sévère à tant de légèreté.

Tout en raisonnant ainsi, Édouard était arrivé à l'angle de la rue Varennes et de la rue du Bac. Huit heures sonnaient à Saint-Thomas-d'Aquin. La neige abondante, qui

était tombée le matin, couvrait le pavé d'une couche épaisse, durcie par la gelée du soir. Le jeune homme, sentant le froid se glisser sous les plis de son manteau, pressa le pas sur le trottoir, en se rapprochant autant que possible des maisons. Les deux rues, si encombrées dans le jour, étaient devenues désertes; quelques piétons seulement les traversaient à la hâte. Rien n'indiquait plus la grande fête qui avait bouleversé tout Paris; et il y avait quelque chose de triste et de misérable, qui faisait mal à voir, dans cette couche de neige, luisante et souillée, se perdant au loin sous la lueur pâle des réverbères.

Quoique ce spectacle fût assez en harmonie avec les idées d'Édouard, il ne put s'empêcher de frissonner d'horreur en le considérant, et l'idée des malheureux sans asile, sans feu et sans pain, par un temps pareil, lui

traversa douloureusement l'esprit et le cœur.

Au même instant, quelqu'un sortit d'une étroite allée, et parut venir à lui dans l'ombre que projetait l'angle des deux rues; il le laissa approcher, et reconnut une jeune fille. Sa première impression fut du dégoût; il fit un mouvement pour s'éloigner; mais l'attitude abattue de la jeune fille lui prouva bientôt qu'il se trompait, et sa pitié pour la malheureuse s'accrut du repentir de l'affreux soupçon qu'il avait pu concevoir.

Il fit deux pas vers elle, et la lumière d'une voiture qui passait lentement près d'eux lui montra le plus déchirant tableau.

La jeune fille était vêtue d'un costume assez propre, et même un peu coquet; mais c'était le costume d'été le plus frais et le plus léger. Une robe d'indienne blanche et bleue, point de châle, et un petit bonnet de tulle qu'un coup de vent aurait emporté. Aussi, la

pauvre enfant (elle paraissait avoir dix-sept ans tout au plus) tremblait convulsivement, et avait peine à tenir ses mains croisées sur sa poitrine.

Toute sa posture était suppliante, et ses yeux se levèrent à demi vers ceux d'Édouard avec une expression pleine de douceur et d'angoisse. Cependant ce dernier, considérant le bon de ses vêtements, — quelque étranges qu'ils fussent pour la saison, — et son air beaucoup plus distingué que ses habits, craignait de l'offenser en supposant qu'elle implorait sa charité.

Après avoir attendu un instant qu'elle exprimât ses intentions, la voyant garder le silence et détourner la tête en laissant échapper un sanglot, il se sentit plus attendri, mais plus incertain que jamais, et il lui dit le plus doucement qu'il put :

— Que désirez-vous, mademoiselle ? —

A quoi puis-je vous être utile, je vous prie?..

Cette phrase que, dans son émotion, il avait arrangée tout exprès, de façon à ce qu'elle fût assez significative sans avoir rien d'offensant, sembla frapper un coup terrible au cœur de la jeune fille, et fit jaillir de ses yeux un torrent de larmes... Néanmoins, avec la résignation du désespoir et l'affreux courage du malheureux qui s'est trop avancé pour reculer, elle mit une de ses mains sur son cœur comme pour l'empêcher de briser sa poitrine, et avança légèrement l'autre vers le jeune homme, sans le regarder... Édouard avait à peine remarqué ce mouvement, que sa bourse était dans la main glacée de la pauvre petite... et qu'il se disposait à s'éloigner précipitamment pour mettre à l'aise une si noble pudeur; — mais il n'avait pas traversé la rue, que le son clair de l'argent sur le pavé lui fit retourner la tête...

La bourse venait d'échapper aux doigts engourdis de la jeune fille, et elle-même s'appuyait au mur, prête à tomber en défaillance. Édouard de Méran n'eut que le temps de revenir à elle pour la soutenir et l'empêcher de mesurer la terre. Il la conduisit, ou plutôt la porta, jusqu'à l'entrée de l'allée; mais, arrivée là, il la sentit s'affaisser dans ses bras avec un sourd gémissement...

Elle était tout-à-fait évanouie!..

La perplexité d'Édouard fut extrême. Il se doutait bien que l'infortunée demeurait dans la maison dont ils occupaient l'humble entrée, mais à quel étage? à quelle porte? et comment le savoir? La quitter pour s'informer, il n'en aurait pas eu le courage. Lui donner lui-même des secours? il avait déjà fait, sans le moindre succès, tout ce qui lui était venu à l'esprit. Appeler à son aide? n'était-ce pas trahir avec cruauté l'horrible

secret qui étouffait cette pauvre enfant?...

Cependant, il se voyait forcé de prendre ce dernier parti, lorsqu'il entendit quelqu'un descendre précipitamment l'escalier sombre qui terminait l'allée.

Il attendit avec anxiété, et crut voir la jeune fille relever faiblement la tête, comme à un bruit connu.

Un jeune homme parut bientôt, et, à la lueur de la lampe fumeuse qui jetait un demi-jour dans l'allée, Édouard reconnut les modestes habits d'un artisan.

Ce jeune homme accourut, sans être appelé, comme une personne qui va au devant d'un évènement qu'elle avait pressenti. A la vue de la jeune fille évanouie, il poussa un cri, jeta sur Édouard un regard mêlé d'inquiétude et de méfiance, et se prépara à lui enlever, comme si c'eût été son droit naturel, le précieux fardeau qu'il soutenait. Il y

avait dans cette scène muette et mystérieuse quelque chose de fantastique et de saisissant.

— Êtes-vous son frère? dit Édouard à l'inconnu. — Oui, répondit machinalement ce dernier, en cherchant à soutenir seul celle qu'il traitait, en effet, comme une sœur.

Mais Édouard s'aperçut que le pauvre jeune homme, sans doute affaibli d'avance, fléchissait sous le poids; il se rapprocha de lui, vit deux grosses larmes rouler sur ses joues maigres et pâles, et commença à deviner la déplorable énigme que signalait cette double douleur, et dont le mot devait être caché dans quelque mansarde de la maison.

— Mon ami, dit-il avec toute la discrétion dont la vraie pitié est susceptible, si vous avez plusieurs étages à monter, vous êtes incapable de vous passer de mon secours.

L'artisan hésitait.

— Monsieur, balbutia-t-il en rougissant.....

— Il n'y a point ici de monsieur, reprit vivement Édouard, il y a une femme évanouie et deux hommes qui sont ses frères devant Dieu. Laissez-moi donc vous aider... et faire mon devoir, ajouta-t-il, se parlant à lui-même, et pressentant déjà qu'une bonne action l'attendait là-haut.

L'artisan ne balança plus, et les deux jeunes gens, soutenant sur leurs bras la jeune fille, montèrent silencieusement et lentement jusqu'au cinquième étage.

Arrivés là, ils traversèrent un corridor étroit, sans autre lumière que celle qui filtrait à travers les fentes d'une petite porte. L'artisan poussa doucement cette porte, et ils se trouvèrent dans une humble pièce, éclairée par une lampe qui brûlait

dans une chambre voisine. Cette lueur pâle et douteuse, dans laquelle Édouard reconnut d'abord la gardienne fidèle de la souffrance, fut pour son cœur toute une révélation.

— Vous avez un père ou une mère malade? dit-il à son compagnon.

— Un père, répondit celui-ci, sans cesser de prodiguer ses soins empressés à la jeune fille, étendue dans un vieux fauteuil.

— Ah! reprit-il aussitôt, la voici qui revient à elle!...

Elle ouvrait en effet les yeux, et son premier regard s'arrêta sur Édouard de Méran. Elle le considéra d'abord avec l'air égaré d'une personne qui s'éveille et cherche à s'expliquer un rêve; mais bientôt elle se rappela l'affreuse vérité, son front se couvrit de rougeur, elle cacha sa tête dans ses deux mains et se mit à fondre en larmes.

— Pauvre Marguerite! dit l'artisan d'une voix émue.

Ce mot redoubla la douleur de la malheureuse; elle croyait y voir la preuve que son secret était connu. Édouard comprit ce qui se passait dans son âme, et se hâta de raconter à l'artisan, de manière à être entendu de la jeune fille, qu'ayant vu, *par hasard,* celle-ci se trouver mal à l'entrée de la maison, il s'était empressé de la soutenir jusqu'au moment où elle avait été secourue.

A ce récit, qui épargnait tant de honte à la pauvre enfant, elle suspendit ses pleurs, et remercia le jeune homme par un regard encore humide et empreint d'une douceur inexprimable.

Édouard vit à la fois dans ce regard toute la grace d'un charmant visage et toute la beauté d'une âme supérieure. A la reconnais-

sance de la jeune fille se joignit celle de l'artisan ; et le jeune homme, voyant qu'ils n'avaient plus de répugnance à lui laisser voir toute leur misère, leur en demanda l'entière confidence.

Alors tous deux le prièrent de les suivre avec précaution dans la chambre voisine. Édouard y entra avec une curiosité pleine d'attendrissement et de compassion, et bientôt son regard se voila de larmes à la vue du spectacle touchant qui l'attendait.

III.

UN INTÉRIEUR.

La pièce où se trouvait Édouard était étroite et longue ; une fenêtre en mansarde l'éclairait par un bout. Deux petits rideaux de calicot blanc, montés sur une seule tringle

en fer, une commode en acajou noir, incrustée de cuivre, un petit secrétaire de noyer, fermé soigneusement et surmonté de deux rayons de bibliothèque fixés au mur avec des cordes, une couchette en bois peint, avec une petite table au chevet, et au pied une vieille bergère en velours d'Utrecht ; tel était l'ameublement. Une horloge de porcelaine, qui n'allait plus, s'élevait au milieu de la cheminée, entre deux statuettes représentant Bonaparte consul et Napoléon empereur. Un portrait du même personnage, excellente gravure entourée d'un cadre doré, la plus riche pièce de ce mobilier modeste, était suspendu au-dessus du lit, ayant à droite un grand crucifix d'ébène, et à gauche un sabre d'honneur dans son fourreau, avec une croix attachée à la poignée par son ruban rouge.

Au-dessous de ces quatre objets sacrés,

dans cette pauvre couchette, était étendu un vieillard septuagénaire. Il dormait, et la douce clarté de la lampe posée sur la petite table, éclairant à demi son visage, permit à Édouard d'en analyser les traits vénérables. Leur ensemble, malgré l'extrême maigreur qui en altérait les lignes, portait encore le caractère d'une beauté mâle et remarquable, rappelant les nobles têtes de ces dictateurs populaires que le sénat de l'ancienne Rome allait chercher à leur charrue.

Édouard éprouvait devant cette calme et imposante figure une sorte de tremblement religieux, et il était tenté de se mettre à genoux devant le front chauve, les joues cicatrisées et la barbe blanche de ce vieux soldat : car tout en lui, comme autour de lui, indiquait la profession militaire et trahissait quelque ancien grenadier de l'Empire, — de cette grande époque qui paraissait, ce

jour-là, renaître avec Napoléon lui-même !..

Après avoir contemplé le guerrier qui semblait porter une auréole, la première idée d'Édouard fut de s'assurer si le malade était entouré des secours que réclamait son état. Il regarda la cheminée, la vit sans feu et sentit alors vivement l'impression du froid, dont son émotion l'avait préservé jusque-là. Il remarqua aussi que la plupart des flacons et des vases qui couvraient la petite table étaient vides...

Il allait hasarder une observation à ce sujet, lorsque le vieillard fit un léger mouvement dans son lit, et entr'ouvrit les yeux :

— Ah ! dit-il d'une voix faible, mais encore vibrante, te voilà revenue, Marguerite?... Eh bien ! m'apportes-tu ce vin de Malaga, mon enfant ?

Édouard, qui s'était discrètement retiré vers la porte, vit Marguerite pâlir à cette

question et rester sans répondre, pendant que l'artisan la regardait avec désespoir...

— Si tu n'as pas ce vin, ma petite, reprit doucement le malade, donne-moi un verre d'eau sucrée.

La jeune fille s'empressa de satisfaire à ce désir, et l'artisan suivit Édouard dans l'autre pièce, après s'être muni d'une lumière et avoir fermé la porte de la chambre.

Là, Édouard lui prit affectueusement la main et lui dit :

— Mon ami, vous ne me connaissez pas plus que je ne vous connais; mais la circonstance étrange qui nous rapproche vous commande la confiance, comme à moi la sympathie. Je peux vous rendre, en tout honneur, des services indispensables. Parlez-moi donc sans honte et sans crainte, comme à un ami qui vous est attaché dès ce moment par le lien le plus sacré, celui du malheur;

et racontez-moi tout ce qu'il faut que je sache pour vous servir efficacement et remplir à votre gré le besoin de mon cœur.

A ces mots, le brave jeune homme baissa les yeux avec embarras; puis, après s'être assuré qu'ils étaient seuls pour quelques minutes, il offrit une chaise à Édouard de Méran et lui parla de la sorte :

IV

LA CONFIDENCE.

« Je ne suis pas frère de Marguerite, dit l'artisan, je ne suis que son cousin; mais cela ne fait pas de différence, et je ne l'aime ni plus ni moins que si elle était ma sœur.

» Elle s'appelle Marguerite Aubert, et je me nomme Daniel Leroy. Elle peint les fleurs à l'aquarelle, et je suis ouvrier typographe.

» Mon père, que vous venez de voir, est un ancien de la grande armée ; vous avez pu remarquer qu'il en avait l'air malgré son âge et sa maladie.

» Il n'avait pas dix-huit ans quand il s'engagea, sous le premier consul, dans les grenadiers du 25e de ligne, pour empêcher de partir le fils d'un bienfaiteur de notre famille, qui était tombé à la conscription, et qui n'avait pas assez de tempérament pour les campagnes de ce temps-là.

» Une fois lancé avec Napoléon, mon père fit toutes les guerres d'Allemagne, et ne revint qu'au bout de huit ans : encore il ne resta au pays que le temps d'embrasser sa mère et sa petite sœur.

» Le tambour battait pour marcher en Russie ; mon père alla à Moscou, à Smolensk, se trouva à la Bérésina, et finit par Waterloo, comme l'empereur.

» Ce fut là qu'il reçut les blessures dont vous avez dû lui voir les cicatrices au visage. Une autre lui fracassa la jambe droite, dont il boite depuis ce temps-là.

» Ne pouvant plus aller, il s'arrêta ; il s'établit à Paris avec ses épaulettes de sergent, son sabre et sa croix d'honneur, 300 fr. de pension, qu'il ne touche plus, et un fils de douze ans, qui était moi. Ma mère, qu'il avait épousée en courant, pendant un congé, était morte presque sans le connaître, en me mettant au monde.

» Une sœur de mon père, la mère de Marguerite, restée veuve, m'avait pris chez elle, et m'avait élevé jusqu'au moment de son congé définitif. Aussi, quand il revint, il eut sa revanche. Sa sœur remplaça sa femme auprès de lui, sa nièce devint sa fille; tous deux partagèrent les économies qu'il avait trouvé le moyen de faire sur le prix de son

sang ; et Marguerite reçut la même éducation que moi-même ; c'est-à-dire (entendons-nous, monsieur, et ne la jugez pas par moi), elle a profité de son instruction, comme vous vous en assurerez si vous causez avec elle ; et moi, j'ai si bien envoyé les maîtres et les leçons au diable, que je n'ai rien pu devenir de mieux que ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

» Quant à Marguerite, il n'aurait tenu qu'à elle d'être une demoiselle comme une autre ; mais, voyant sa mère morte (car elle s'en est allée bien jeune, la pauvre femme !), et sentant que mon père, qui l'avait adoptée, devenait de jour en jour plus invalide, elle a mieux aimé garder son simple état d'artiste en fleurs, pour rester auprès de lui et soigner ses vieux jours.

» Voilà trois ans qu'elle vit avec lui, l'aimant et le choyant comme si elle était sa fille,

tandis que je vais et viens jour et nuit pour mon métier. Mais, comme je vous ai dit, on a retranché à mon père sa pension : ses économies se sont épuisées, et nous nous sommes vus tous les trois sans autre ressource que mes deux mains et les pinceaux de Marguerite.

» On a bien, de temps à autre, proposé au vieux soldat des places de concierge dans de bonnes maisons; mais il nous a toujours dit : « Vous avez du courage, mes enfants, et » nous ne sommes pas encore sans pain.... » Eh bien! restons libres et travaillons! »

» C'est ce que nous avons fait jour et nuit. Je suis allé à Lyon, en 18.., croyant y gagner davantage; ça m'a réussi pendant quelque temps; mais les émeutes sont survenues; les folies des coupables sont retombées sur les innocents. Mon chef d'atelier, ruiné par la révolte et pillé par les rebelles,

n'a pu me payer le salaire de trois mois qu'il me devait, je me suis vu sur le pavé comme tant de confrères, et j'ai couru la France pendant plusieurs années.

» C'est alors que j'ai reçu une lettre de Marguerite. Elle m'annonçait la maladie de mon père, et me priait de revenir promptement, ne pouvant plus suffire seule aux soins et aux dépenses de la maison.

» Je recueillis le peu d'argent qui me restait; et, mon sac sur les épaules, mon bâton à la main, je partis à pied pour Paris, où j'arrivai après avoir marché douze jours et douze nuits, sans repos ni sommeil.

» Je suis fort; mais c'était trop. Je tombai en défaillance sur le lit de mon père, en l'embrassant, et Marguerite eut deux malades à soigner, au lieu d'un.

» Il y a dix jours de cela... Je ne suis relevé que d'hier. Je n'ai pas encore la force

de travailler, comme vous avez pu vous en assurer tout à l'heure... Et pourtant!... »

A ces mots, Daniel s'arrêta court et appuya son front sur sa main :

— Et pourtant, dit Édouard, vous n'avez jamais eu tant besoin du fruit de votre travail... — Achevez, mon ami, ne me cachez rien!

L'artisan reprit d'une voix sourde :

Ce matin, pendant que mon père dormait et que Marguerite était dehors, pendant que tout Paris courait en fête au devant de l'empereur, j'ai visité l'appartement et sondé l'abîme de notre misère; j'ai ouvert le tiroir du secrétaire, où ma cousine met notre argent : rien! j'ai ouvert la petite boîte où elle enferme ses économies : — rien encore! j'ai ouvert l'armoire où sont ses robes : — toujours rien!... si ce n'est des reconnaissances du Mont-de-Piété!

» Elle était sortie pour aller chercher de la flanelle et du vin de Malaga, qu'on avait absolument ordonnés à son oncle, et qu'il demandait sans relâche depuis la veille.

» En sortant, elle avait emporté quelque chose sous le bras... Je devinai que c'était sa pelisse, — un cadeau que je lui avais fait au jour de l'an! mais le prix ne suffisait pas pour acheter ce qu'il fallait à mon père... la malheureuse est revenue les mains vides!... »

En achevant ce récit, la voix de Daniel s'était altérée; ses yeux, baissés vers la terre, annonçaient une lutte sourde entre la honte et la douleur!...

— Voilà notre histoire, monsieur, reprit-il; il n'y a rien de bien nouveau dans tout cela, et c'est ce que vous pourriez apprendre dans mille familles, par le temps qui court; cependant, vous voyez que nous sommes un peu plus maltraités que de raison par lafatalité,

et si vous connaissiez quelque atelier où l'on voulût accepter mon travail, tout faible qu'il sera, jusqu'au retour de mes forces...

— Oui, mon ami, interrompit Édouard de Méran, s'empressant de saisir l'occasion de concilier l'honneur de l'artisan avec l'aumône qu'il voulait lui faire. — Je connais, ajouta-t-il en continuant son noble mensonge, un imprimeur qui sera trop heureux de vous donner de l'ouvrage à ma recommandation, et je puis assez compter sur lui pour en avancer le prix en son nom, en attendant que vous soyez tout-à-fait rétabli; car il ne voudrait pas plus que moi abuser de votre courage dans l'état où vous êtes. Combien gagnez-vous par jour, au plus?

— Quatre ou cinq francs, quand les temps sont bons.

— Eh bien! voici un mois d'avance.

Et il mit sept napoléons sur la cheminée.

— Tant de bonté! monsieur... s'écria l'artisan confus, mais prêt à refuser fièrement.

— Entre jeunes gens il n'y a point de bonté, mon ami, interrompit Édouard. Mon père a été soldat comme le vôtre; ils ont fait ensemble les guerres de l'Empire; permettez-moi donc, pour tout remercîment, de venir souvent savoir de vos nouvelles et de celles de votre famille.

Les larmes de Daniel furent toute sa réponse, et il n'osa plus refuser en songeant à son père...

Édouard reprit:

— Vous m'avez dit que mademoiselle Marguerite peint les fleurs; envoyez-la demain chez ma mère, madame de Méran, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 54; on lui procurera des travaux qu'elle pourra faire ici, tout en soignant son oncle.

— Vous êtes le fils du général de Méran! s'écria Daniel avec admiration. — Ah ! monsieur, mon père est entré avec le vôtre à Vienne, et il a bien raison de dire qu'il faut toujours compter sur la Providence, car c'est elle qui vous a envoyé vers nous un jour comme aujourd'hui !...

— Oui, c'est elle. Au revoir, dit Édouard en s'échappant tout à coup.

— Au revoir ! mais je serai bientôt en état de m'acquitter !... s'écria Daniel avec la plus énergique reconnaissance.

V

RÉVOLUTION.

Le récit qu'Édouard venait d'entendre aurait, certes, suffi pour exciter en lui la plus tendre compassion ; mais tout ce que

Daniel avait raconté lui avait encore livré le secret de l'héroïque humiliation de Marguerite, et sa pitié devenait de l'admiration. Maintenant qu'il connaissait les fatales et douloureuses circonstances qui avaient amené cette jeune fille à tendre la main à un passant, il lui faisait... dans son imagination, un véritable trône de cette borne où il l'avait recueillie mourante. Il ne pouvait songer, sans s'attendrir jusqu'aux larmes, à tous ces mystères de honte sublime et de filiale abnégation qui n'avaient fait que l'étonner d'abord, et qu'il s'expliquait si bien actuellement, — à cette hésitation déchirante de la pauvre enfant, à cet affreux combat de la détresse et de la pudeur, de la misère et de la reconnaissance, à l'étrangeté de ces habits, qui couvraient un secret si touchant, si admirable! Il remerciait le Ciel d'avoir placé sur sa route tant de vertus à

contempler et une si bonne action à faire; il était heureux de pouvoir sanctifier ainsi un anniversaire et un jour également sacrés, et il offrait son œuvre charitable à la double mémoire de son père et de l'Empereur !

Puis, le souvenir de mademoiselle de Sancerre lui revenant au milieu de ces pensées, il ne pouvait s'empêcher de la comparer à Marguerite, et il y avait dans son âme une voix secrète et irrésistible qui lui répétait sans cesse :

« Clotilde n'a pas su se rappeler, un jour de bal, que c'était l'anniversaire de la mort de ton père et de son bienfaiteur, — et Marguerite a tout oublié... tout... pour soulager le père de Daniel! Laquelle des deux a le plus de reconnaissance et le plus de délicatesse au cœur ? »

En se parlant ainsi, Édouard était arrivé chez lui. Il alla tout droit à la chambre de sa

mère, qu'il trouva seule, et il lui raconta ses deux aventures. Elle le plaignit secrètement de la première, et l'embrassa avec effusion pour le féliciter de la seconde ; puis Édouard abandonna la veuve du général de Méran aux pieuses et saintes rêveries de sa douleur.

Quant à lui, rentré dans sa chambre, et récapitulation faite de sa journée, il s'aperçut qu'il s'était trompé complètement en croyant aimer mademoiselle Clotilde de Sancerre.

Cela posé et reconnu, il s'endormit en songeant à son père, au vieux grenadier, son compagnon d'armes, aux funérailles de leur commun empereur... et à la pauvre jeune fille qui devait venir le lendemain chez sa mère.

Marguerite vint, en effet, le lendemain chez madame de Méran. Elle y fut reçue avec une

bonté maternelle, entourée des soins les plus délicats, et trouvée supérieure encore à l'éloge qu'en avait fait Édouard. Lui-même prit d'elle une plus haute opinion que la veille, et découvrit, dans sa conversation et dans ses manières, toutes les qualités auxquelles Daniel avait fait allusion dans ses confidences.

Madame de Méran sut mettre dans sa générosité envers la pauvre artiste autant d'égards et de touchante habileté que son fils en avait mis dans la sienne envers l'artisan. En peu de jours, les choses nécessaires aux malades furent réunis autour d'eux; le Mont-de-Piété restitua ses tristes gages, et l'aisance revint dans la mansarde de la rue Varennes.

La mère et le fils allaient alternativement rendre visite à leurs nouveaux protégés. Seulement, les motifs qui les dirigeaient deve-

naient de jour en jour plus différents ; madame de Méran prodiguait surtout ses soins au vieillard, et Édouard s'inquiétait davantage de la jeune fille... Plusieurs fois même il avait essayé de l'entretenir seule ; mais, soit hasard, soit précaution de la part de Marguerite, il ne pouvait en venir à bout, et le vétéran était toujours en tiers dans leurs moindres conversations. Vingt fois déjà celui-ci avait raconté à Édouard toutes ses campagnes sous le général de Méran...

Cependant les semaines s'écoulaient, les visites se multipliaient. Daniel, rétabli, travaillait avantageusement ; les explications se remettaient au lendemain, et la position d'Édouard de Méran, vis-à-vis de la pauvre fille, devenait de plus en plus mystérieuse et embarrassée.

Le père de Daniel, doué de ce regard sûr et pénétrant, particulier aux vieillards et

surtout aux vieux soldats, s'aperçut le premier de la tournure singulière que prenaient les choses, et il résolut d'en découvrir le motif.

Il connaissait l'union projetée entre Édouard et mademoiselle de Sancerre. Cela lui servit de point de départ pour arriver à son but.

Un jour qu'il était assis dans son grand fauteuil, sous son portrait de Napoléon, ayant Marguerite à sa droite et Édouard devant lui, il interrompit brusquement la conversation pour dire à ce dernier :

— Eh bien! monsieur de Méran, à quand votre mariage ?

Le jeune homme, qui était loin de croire le vieillard si instruit de ses affaires, encore plus loin de songer à celle-ci, tressaillit de surprise sur sa chaise et jeta vers Marguerite un regard rapide et inquiet.

La jeune fille n'avait pas fait le moindre mouvement ; mais elle était devenue extrêmement pâle, et baissait les yeux, en attendant la réponse d'Édouard.

— C'est un projet remis indéfiniment, dit celui-ci, en appuyant sur le dernier mot.

Marguerite respira, et le vétéran, fronçant le sourcil d'un air chagrin, passa un doigt sur sa moustache blanche.

— Cependant, reprit-il, madame votre mère m'avait parlé de cette union, comme d'un évènement très prochain.

— Ma mère, reprit Édouard, me chérit trop pour consulter, en fait de mariage, autre chose que mes inclinations...

— Est-ce que vous n'aimez pas, monsieur, la personne qu'on vous destine pour femme ?

Édouard n'osa pas répondre au vieillard,

et parut désirer changer la conversation.

— Excusez-moi, monsieur, dit le soldat avec beaucoup de douceur, si j'ai eu l'indiscrétion de me mêler de vos affaires... c'est que j'étais curieux de savoir si l'on ferait la noce chez madame de Méran en même temps que chez nous...

— Chez vous! s'écria Édouard.

— Oui, poursuivit tranquillement le vieillard, sans perdre de vue un seul mouvement du jeune homme; c'est le dernier secret de famille qu'il nous reste à vous apprendre. Marguerite et Daniel ont été fiancés par ma sœur au lit de mort; et, puisque voilà notre petit ménage un peu remonté grâce à vos bontés et à vos soins, j'espère remplir bientôt ce vœu suprême en mariant mes deux enfants. Qu'en dis-tu, Marguerite?

La jeune fille sentit une sueur froide, et n'eut que la force de répondre :

— Vous savez, mon oncle, que vos volontés sont les miennes.

Elle sortit, feignant de le faire par discrétion; mais c'était réellement pour cacher la douleur qu'elle ne pouvait plus contenir. Au moment où elle passait dans la pièce voisine, Édouard entendit un sanglot étouffé...

— Elle pleure! s'écria-t-il dans un transport qui exprimait autant de joie que de compassion.

Et il fit un mouvement pour la suivre; mais le vieux soldat, lui saisissant le bras avec force, le retint debout auprès de lui...

— Arrêtez, jeune homme! dit-il avec autorité; en voilà plus que je n'en voulais savoir!...

Édouard regarda le vétéran, et trouva dans ses yeux une expression si sévère et si majestueuse, qu'il se laissa tomber sur sa chaise, comme un accusé devant son juge.

— Monsieur, dit l'oncle de Marguerite, vous aimez ma nièce, et vous pourriez vous en faire aimer ; vous ne devez plus la revoir!

Édouard demeura une minute pétrifié sous le regard du vieux soldat.

Enfin, relevant la tête et se tournant du côté où avait disparu la jeune fille :

— Je ne dois plus la revoir! répéta-t-il d'une voix altérée... eh ! pourquoi donc?

— Parce que vous ne pouvez pas l'épouser, répondit le vieillard.

— Je ne puis pas épouser la fille adoptive du frère d'armes de mon père? s'écria le jeune homme.

Le soldat hocha la tête et reprit froidement :

— Vous êtes riche, et elle est pauvre; vous appartenez au monde, et elle appartient au peuple. Il y a un abîme entre vous deux. La société est faite ainsi, et la société

n'a jamais tort ; il faut être de son temps, monsieur, et ne pas prendre la morale dans les rêves des romanciers ! Laissez-moi donc, jeune homme, vous épargner une folie... ou une faute !...

— Une faute !... s'écria Édouard ; ah ! connaissez mieux votre nièce et moi-même !

— Ma nièce est un ange, et vous avez le cœur le plus noble et le plus généreux que j'aie rencontré dans ma vie, le cœur de votre père, enfin ; mais il y a des anges qui sont tombés du ciel, et d'excellents cœurs peuvent s'égarer ou se tromper sur cette terre. Croyez-moi, monsieur de Méran, je n'ai point lu autant de livres que vous ; mais voilà soixante ans que je lis dans l'esprit des hommes, et je veux vous enseigner votre devoir comme je connais le mien. C'est demain que la famille de votre fiancée se réunit chez madame de Méran pour arrêter les condi-

tions de votre mariage. Épousez la femme qui vous convient, et oubliez Marguerite.

— Quitter Marguerite pour Clotilde! dit Édouard, en sortant de la rêverie profonde où il était plongé.

Et il raconta en détail toute l'histoire de mademoiselle de Sancerre.

— Monsieur Leroy, reprit-il ensuite, d'un ton solennel, en saisissant la main du vieillard, vous avez lu dans mon âme : en effet, j'aime votre nièce. Seulement je l'aime plus et mieux que vous ne croyez.... Je ne puis vous dire que cela aujourd'hui ; vous verrez demain comment j'entends mon devoir !...

Il sortit ; mais ayant aperçu Marguerite dans le petit salon, il courut à elle, lui saisit les deux mains qu'il couvrit de baisers et de larmes, et lui dit d'une voix étouffée :

— Je vous aime, Marguerite ; et si vous m'aimez, je n'aurai jamais d'autre femme

que vous! — Je vous le jure devant Dieu!...

Ayant parlé ainsi, il descendit précipitamment l'escalier, et se mit à courir comme un insensé dans la rue.

Il y avait plus d'un mois qu'Édouard de Méran nourrissait dans son âme sa nouvelle passion, sans la laisser paraître au dehors, et sans trop se l'avouer à lui-même, effrayé qu'il était des mille empêchements qu'elle devait rencontrer.

Les paroles du vétéran et les larmes significatives de Marguerite, en tombant sur son cœur, avaient amené l'explosion que nous venons de voir; et, ne trouvant plus son amour déraisonnable, du moment qu'il le croyait partagé, le jeune homme courait chez sa mère pour rompre les derniers liens qui l'unissaient à Clotilde, et renverser tous les obstacles que lui opposerait le monde.

— Puisque Marguerite est supérieure à sa

condition, pourquoi ne le serais-je pas aux préjugés de la mienne? Pourquoi aurais-je moins de courage qu'elle n'a de mérite, enfin ?

C'est ainsi qu'il se montait la tête, et qu'il immolait à son amour toutes les idées et tous les principes que l'éducation et la société avaient déposés en lui.

C'est que cet amour était aussi réel et aussi profond qu'il était fatal et impossible. Fondé sur l'estime, ou plutôt sur l'admiration des qualités vraiment supérieures de la pauvre artiste, il joignait, à la force d'une affection raisonnée, tout l'enthousiasme que peut inspirer la perfection matérielle relevée par l'idéale beauté du cœur.

Édouard en avait été frappé, dès le premier jour, en regardant Marguerite : jamais âme plus angélique ne s'était réfléchie sur un visage plus pur. Toute la douceur du

caractère de la jeune fille se lisait dans le regard caressant de ses grands yeux bleus, et dans les souples et soyeuses boucles de ses cheveux blonds. Son front, ouvert et développé, dénotait à la fois la candeur et l'innocence, le sentiment de l'honneur et l'intelligence élevée; ses joues avaient la fraîcheur veloutée du fruit dont un air pur a seul effleuré le duvet, et ses lèvres, quand elles souriaient, exprimaient en même temps les plus exquises délicatesses de l'esprit et les plus délicieuses tendresses du cœur.

Tous ces charmes, que la jeune fille laissait d'autant mieux voir qu'elle les soupçonnait moins; Édouard les avait contemplés et analysés presque tous les jours, pendant plus d'un mois. Jugez s'il avait oublié, dans ces adorations quotidiennes, et la mansarde et le vieux soldat, et l'artiste et l'ouvrier typographe! Il s'était si bien habitué à faire de

Marguerite un être à part dans sa sphère, qu'il était allé jusqu'à la mettre au-dessus des personnes les plus haut placées dans ses relations. Autant Édouard avait redouté de rendre compte de ses sentiments, pendant qu'il comprimait son amour en lui-même, autant ils étaient arrêtés depuis que son explication avec l'oncle de Marguerite les avait mis en jeu.

C'est que l'homme vraiment courageux attend, pour déployer son énergie, que la lutte soit ouverte et le péril déclaré. Tel était le cas où se trouvait alors Édouard de Méran.

Mais combien la lutte qu'il osait entreprendre était difficile et terrible! Il s'agissait de vaincre à lui seul tout le monde, sans autre arme que l'amour, ce sentiment que la société traite de folie, et que chacun n'admet et n'excuse que pour soi-même.

Nous allons voir si un tel combat n'était pas au-dessus des forces d'Édouard.

VI.

COMBAT.

Arrivé à la porte de la chambre de sa mère, Édouard sentit un instant chanceler toutes ses résolutions. Combattre le monde entier ne l'effrayait pas ; mais attaquer l'amour maternel lui faisait faillir le cœur. Cependant, après quelques minutes d'hésitation, il entra en invoquant le souvenir de Marguerite. Madame de Méran donnait des ordres pour recevoir, le lendemain, la famille de mademoiselle de Sancerre ; Édouard se reprocha de n'avoir pas arrêté plus tôt un projet auquel il avait renoncé depuis le bal de la comtesse

de Bruges ; mais, hélas ! il venait de lire pour la première fois dans son cœur.

— Je travaillais à ton bonheur, dit madame de Méran à son fils, après avoir congédié ses domestiques.

— Je sais que vous ne songez pas à autre chose, ma mère.

— Hélas ! je me prépare à céder mes droits à une autre ; mais j'espère que tu n'y perdras rien , et que Clotilde ne me fera pas regretter mon enfant...

— Clotilde ! dit Édouard, comme s'il n'avait pas compris.

— Mon ami , reprit doucement madame de Méran , il faut que je te fasse un dernier reproche avant d'abdiquer mon autorité. Tu es, depuis un mois, d'une distraction inconcevable , et tu sembles toujours rêver à quelque chose de mystérieux pendant qu'on te parle. Mademoiselle de Sancerre elle-même

l'a remarqué... Et, tiens, au moment où je t'en avertis, tu as encore l'air d'avoir l'esprit ailleurs.

— C'est vrai; pardon, ma mère.

— Les mères pardonnent toujours... mais il faut se corriger pour les autres.

Ces paroles furent prononcées d'un ton si doux, et suivies d'un sourire si tendre, qu'Édouard sentit une larme tomber sur sa joue.

— Ma mère, dit-il, après un instant de silence, il est donc bien décidé que cette réunion aura lieu demain?

— Et que nous y fixerons les conditions et l'époque de ton mariage avec Clotilde... Tu sais bien que cela est arrêté entre nous depuis longtemps. Est-ce que tu voudrais encore remettre, mon fils?

— Remettre!... dit Édouard avec hésitation. A quoi bon? ajouta-t-il à demi-voix.

— Qu'ai-je entendu? Explique-toi?

Le jeune homme prit la main de madame de Méran avec une tendresse triste et solennelle.

— Ma mère, dit-il, vous n'avez pas, pour m'unir à mademoiselle de Sancerre, d'autre motif que le désir de me rendre heureux?

— Tu le sais, mon fils!

— Ainsi, vous n'hésiteriez pas à renoncer à ce mariage, s'il ne devait plus assurer mon bonheur?

— Ciel! est-il possible?..

— Il n'est que trop vrai, ma mère; je n'aime plus Clotilde, ou plutôt je ne l'ai jamais aimée!...

Madame de Méran croisa les bras, et se laissa tomber dans un fauteuil, sans pouvoir articuler une parole.

— Édouard! s'écria-t-elle enfin, avec plus de surprise que de reproche; tu l'as donc trompée? tu nous as donc trompés tous?

— Je me suis trompé moi-même.

— Malheureux enfant! mais tu es engagé... mais tu ne peux rompre ce mariage sans briser tous les liens qui unissent nos deux familles, sans compromettre l'avenir de Clotilde et peut-être son bonheur!...

— Ma mère, interrompit Édouard, désabusez-vous sur ce point; j'ai lu au fond du cœur de mademoiselle de Sancerre; elle renoncera à moi aussi facilement que je renonce à elle. Je suis même étonné qu'elle n'ait pas rompu la première; c'est dans cette attente que j'ai différé l'aveu que je vous fais aujourd'hui; et je suis obligé, pour m'expliquer son consentement définitif à cette union, de penser qu'elle ne m'épouse que pour jouir de la liberté que procure dans le monde un mariage de convenance. Elle est fort heureuse d'avoir tant de philosophie; mais j'avoue que j'en ai beaucoup moins, et

que je sens la nécessité d'aimer la femme dont je deviendrai le mari, de l'aimer d'un amour unique, profond et inaltérable.

Le feu qu'Édouard mit dans ces derniers mots et la vivacité des gestes qui les accompagnèrent furent une révélation pour madame de Méran.

— As-tu donc trouvé celle que tu dois aimer ainsi? dit-elle en arrêtant sur le jeune homme un regard fixe et pénétrant.

Édouard sentit ce regard entrer jusque dans les replis les plus cachés de son âme; et, la confiance filiale remplaçant aussitôt chez lui la fierté de l'homme dont on a surpris le secret, il se jeta dans les bras de sa mère et s'écria, en laissant couler ses larmes:

— Oui, je l'ai trouvée, ma mère! je l'ai trouvée, et le bonheur ou le malheur de ma vie sont décidés à jamais!...

Madame de Méran fit de vains efforts pour

rester digne et sévère; elle ne fut que bonne et tendre. Elle demanda à son fils l'aveu de son amour comme une confidence plutôt que comme une confession.

Alors Édouard, dans un récit entremêlé de longs silences et de larmes, raconta tout ce qui se passait en lui depuis un mois, et nomma Marguerite Aubert.

Ce mot seul rendit à madame de Méran toute sa fermeté, et elle se leva avec la dignité d'un juge. Édouard sentit rentrer dans son cœur, comme autant de flèches, toutes les idées qu'il en avait violemment arrachées pour faire place à son amour.

La famille et la société, ces deux grandes puissances qu'il avait résolu de terrasser, afin d'arriver à Marguerite, lui semblèrent tout à coup personnifiées en madame de Méran d'une façon si terrible, qu'il eut le vertige et demeura comme anéanti.

— Édouard, dit la veuve d'un ton qui interdisait toute réponse, je vous donne jusqu'à demain matin pour réfléchir à ce que vous m'avez dit et pour vous repentir de ce que vous avez fait !

Et elle sortit lentement de sa chambre, laissant le jeune homme écrasé sous une autorité dont il avait été loin de soupçonner le poids.

Madame de Méran, après avoir entendu le nom de Marguerite, n'avait pas cru avoir besoin d'autres explications pour regarder son fils comme plongé dans une erreur d'où il serait facile de le ramener.

Elle comptait sur les réflexions qu'inspireraient à Édouard les mots sévères qu'elle lui avait laissés pour adieu, et sur les conseils que lui apporterait la nuit. Elle se trompa. La nuit est mauvaise conseillère pour un amoureux. Au lieu de faire fructi-

fier dans la tête du jeune homme les paroles maternelles, elle ne fit que ranimer, par des rêves brûlants et des divagations sans frein, le feu qui dévorait d'autant mieux son cœur, qu'il le lui livrait tout entier, comme pour se dédommager de sa longue contrainte. Seulement, le nouvel état où il se trouva à son réveil fut une sorte de milieu entre l'exaltation fougueuse qu'il avait rapportée de sa dernière visite à la mansarde de la rue Varennes et la prostration morale où madame de Méran l'avait laissé la veille. Il y avait à la fois dans sa résolution quelque chose de sombre et de fébrile, qui annonçait que l'amant de Marguerite n'avait pas vaincu M. de Méran sans payer cher sa victoire.

Le jour paraissait lorsque Édouard entra dans la chambre de sa mère et s'approcha de son lit.

— Elle ne put s'empêcher de frémir en

voyant le contraste que formaient le bouleversement de ses traits et le calme profond de ses paroles ; mais, croyant que la lutte intérieure dont elle remarquait les traces s'était terminée comme elle le désirait :

— Eh bien ! mon fils ? dit-elle, tendant la main à Édouard avec tendresse et confiance.

— Eh bien ! ma mère, répondit ce dernier en baisant respectueusement la main de madame de Méran, Marguerite sera ma femme... ou je mourrai !

Ce fut le tour de la mère d'être atterée devant son fils. Elle retira la main qu'elle lui avait tendue, et le regarda avec une attention douloureuse.

Puis elle essaya quelques paroles ; mais, comprenant qu'elle ne faisait qu'ajouter de l'amertume ou de l'aigreur à l'obstination d'Édouárd, elle fut réduite à s'avouer que la guérison du jeune homme (car elle le traitait

comme malade) était au-dessus de ses forces maternelles, et que le seul moyen d'arrêter le mal était de l'attaquer dans sa cause par un de ces remèdes qui substituent une souffrance à une autre.

Les aveux d'Édouard avaient appris à sa mère qu'en déclarant son amour à Marguerite il avait acquis la présomption plutôt que la certitude d'être payé de retour. Madame de Méran fonda la-dessus son nouveau projet et sa dernière espérance...

Après avoir congédié son fils sans sévérité, elle sonna sa femme de chambre, se fit habiller à la hâte et se rendit chez le soldat de la rue Varennes.

Le vieillard était dans son grand fauteuil, près de sa fenêtre en mansarde; Marguerite allait et venait dans sa chambre, achevant le petit ménage. Tous deux furent grandement surpris de voir entrer madame de Méran.

Elle avait cessé de les visiter depuis qu'il n'y avait plus de douleurs à consoler chez eux, et jamais elle n'était venue à pareille heure. Il n'était donc pas difficile de soupçonner quelque mystère grave dans cette démarche; l'oncle et la nièce devinèrent en même temps qu'il s'agissait d'Édouard.

— Madame désire me parler? dit le vieillard après avoir salué, non sans effort, en se soulevant de son fauteuil.

— J'ai à vous parler à tous deux, répondit la veuve.

Et elle retint Marguerite, qui s'apprêtait à se retirer pour obéir au geste de son oncle.

Tous trois s'assirent, et madame de Méran entra aussitôt en matière, comme une personne qui n'a pas une minute à perdre.

— Monsieur Leroy, j'ai l'habitude de ne parler qu'à Dieu (pour l'en remercier) des services qu'il me permet de rendre à des gens

aussi honorables que vous, et vous êtes l'homme à qui je crois le moins nécessaire de recommander la reconnaissance; cependant je viens vous rappeler le bien que j'ai pu vous faire, et vous en demander la récompense.

— Madame, reprit le vieux soldat, c'est à vous et à votre fils que je dois de vivre encore; demandez-nous tout ce qui peut être en notre pouvoir.

— Je pense que je ne vous apprends rien, ni à l'un ni à l'autre, en vous disant que Marguerite a inspiré à M. Édouard de Méran un sentiment... plus tendre que celui de la bienveillance.

Le soldat murmura une affirmation respectueuse, et la jeune fille sentit tout son sang affluer vers son cœur...

— Mes amis, reprit madame de Méran avec une dignité douce et paisible, je ne

crois pas avoir besoin de vous persuader que ce sentiment n'est qu'un malheur, et ne peut avoir aucune suite !

— C'est ce que nous avons d'abord pensé, madame, repartit le vieillard avec empressement, et j'ai osé hier faire observer à M. de Méran, *au nom de ma nièce et au mien,* qu'il ne devait plus la voir.

Le ton dont ceci fut prononcé et le silence passif de la jeune fille apprirent à madame de Méran ce qu'il fallait penser de ces mots : *Au nom de ma nièce et au mien.*

Elle remercia, par un regard, le vétéran de sa feinte prudente ; et, s'en rendant aussitôt complice :

— Mademoiselle, dit-elle à Marguerite, je ne doutais pas que vous n'unissiez aux vertus rares et précieuses dont vous m'avez paru remplie assez de sagesse et de raison pour ne voir qu'une exaltation passagère dans la

passion de mon fils ; mais de même que vous possédez les qualités qui excusent son erreur, vous avez à votre disposition les moyens de l'en faire revenir, et je préviens sans doute vos désirs en vous demandant de les mettre en œuvre...

Marguerite était trop troublée pour bien comprendre où madame de Méran voulait en venir ; mais elle avait le pressentiment qu'en se prêtant aux volontés de sa bienfaitrice, elle se jetterait dans une position fausse et affreuse ; aussi hésitait-elle à répondre, et fallut-il un regard impérieux de son oncle pour lui arracher des lèvres ces deux mots : « Parlez, madame », qu'elle prononça de l'air d'une victime qui ratifie son arrêt de mort.

— N'y a-t-il point, reprit la veuve, quelque jeune homme qui ait demandé et à qui l'on ait promis votre main ?

Marguerite se tut ; mais le vieillard répéta ce qu'il avait dit, la veille, à Édouard, sur son projet de marier sa nièce à Daniel.

— Eh bien ! continua madame de Méran, voici une voie aussi sûre que simple pour arriver à notre but !

La jeune fille commençait à deviner, et ces mots *notre but* lui déchirèrent le cœur comme une sanglante ironie.

— Tu comprends, Marguerite, ce que désire madame? demanda le soldat d'une voix faible, car l'émotion qui accablait sa nièce commençait à le gagner, et il craignait que la pauve enfant n'eût pas la force d'achever son sacrifice.

— Oui, je comprends ! répondit-elle en étouffant un sanglot dans sa poitrine.

— Il s'agit, reprit madame de Méran, d'écrire deux mots.

— Ouvre le secrétaire, mon enfant, tu

trouveras tout ce qu'il faut, dit le vieillard.

Et il se détourna pour essuyer une grosse larme tombée sur sa moustache.

Marguerite se leva, s'approcha, en chancelant, du secrétaire, l'ouvrit et s'y appuya, pâle et défaillante...

— Allons, ajouta son oncle, tâche de ne pas faire attendre madame.

— Madame voudrait-elle... me dicter ? demanda la jeune fille qui sentait sa tête se perdre, et dont les doigts pouvaient à peine soutenir la plume.

Madame de Méran hésita une minute, et fut tentée de suspendre un supplice où elle allait, en quelque sorte, remplir l'office de bourreau; mais appelant à son secours sa conscience, sa raison et le souvenir de son fils, elle dicta à Marguerite la lettre suivante, que celle-ci traça avec une lenteur et une résignation angéliques.

« Monsieur,

» Après la déclaration que vous m'avez
» faite d'un sentiment que j'étais loin de
» soupçonner, mon devoir et le besoin de
» mon cœur me font une loi de vous ap-
» prendre que je ne puis ni approuver ni
» partager votre amour, ayant depuis long-
» temps et pour toujours donné mon cœur
» à l'homme qui doit être mon mari, et
» qu'il est sans doute inutile de vous nom-
» mer.

» MARGUERITE AUBERT. »

Voyant le courage de la jeune fille finir, pour ainsi dire, avec le dernier mot de cette lettre, Madame de Méran la remercia avec une véritable et profonde reconnaissance, et se hâta de sortir.

Il était temps; la porte ne s'était pas refermée sur elle, que Marguerite tombait évanouie dans les bras de son oncle....

Une demi-heure plus tard, Édouard reçut la lettre. Après en avoir lu la signature avec un transport de joie inexprimable, il crut rêver en parcourant le reste, qu'il relut plusieurs fois avant d'en croire ses yeux.

Enfin, voyant qu'il n'y avait aucun moyen de douter, il se dit que cette lettre cachait un mystère...

Il court rue Varennes, et sonne à la petite porte que Marguerite lui avait si souvent ouverte.

Cette dernière, qui était encore seule avec son oncle, se lève au bruit qu'elle reconnaît; mais le vieux soldat, ferme jusqu'au bout, et comprenant qu'il touche à la dernière crise, retient la jeune fille du regard autant que de la main...

Marguerite, sûre qu'Édouard est là, commence à frissonner devant une confirmation affreuse. Il sonne de nouveau et n'entend

rien... Enfin, d'une main convulsive comme celle du naufragé qui saisit la dernière planche du salut, il sonne une troisième fois... Rien encore!...

— Oh! c'est donc vrai! s'écria le malheureux en se laissant glisser le long de la rampe de l'étroit escalier, — pendant que Marguerite s'écriait de son côté, en s'arrachant trop tard aux bras de son oncle :

— Hélas! on veut nous tuer! on veut nous tuer tous les deux!...

VII

DÉNOUMENT.

Nous nous garderons de peindre l'horrible désespoir d'Édouard de Méran; nous laisserons parler les faits.

La réunion de la famille de Sancerre eut

lieu le soir, comme il avait été convenu, chez madame de Méran. On y arrêta les conditions du mariage d'Édouard et de Clotilde, et la cérémonie fut fixée au commencement du mois suivant.

Or, les employés et les voisins de la mairie du dixième arrondissement de Paris se rappellent encore et se rappelleront longtemps la scène qui se passa, à cette époque, dans la salle des mariages.

Les époux étaient réunis avec leurs familles et leurs témoins; toutes les écritures préparatoires étaient achevées. Le maire, ceint de son écharpe, venait de monter à la tribune où il représente la Loi, et adressait aux jeunes gens qu'il allait unir l'interrogation solennelle. Tout à coup, au moment où chacun attendait la réponse de l'époux, on voit ce dernier chanceler, défaillir et tomber au milieu des assistants...

Un cri général retentit dans la salle, si habituée au silence, et l'on se presse avec effroi autour du jeune homme évanoui. La fiancée, confuse et épouvantée, disparaît avec une partie de sa famille. L'époux est étendu sur des coussins entassés à la hâte ; un médecin arrive et le saigne abondamment, en défendant de le transporter ailleurs avant la nuit... Enfin, au bout de deux heures, dans la salle où il était entré en si grande pompe et en si brillante compagnie, le malade se trouve seul avec sa mère — et une jeune fille arrivée près de lui on ne sait comment, et que personne ne paraît connaître... Ce jeune homme, c'est Édouard ; cette mère, c'est madame de Méran ; cette fiancée qui s'est enfuie, c'est mademoiselle de Sancerre, et cette jeune fille qui s'est glissée à sa place... c'est Marguerite !! Comment se trouve-t-elle là ? Comment cela est-il arrivé ? Bien simplement.

Marguerite, sachant l'heure et le lieu de la cérémonie qui vient d'être si brusquement interrompue, a eu l'idée qui vient souvent aux malheureux sans espoir, d'épuiser jusqu'à la lie le calice de sa douleur. Elle a voulu voir, une dernière fois, le jeune homme par qui on l'a fait maudire, elle qui n'a vécu que pour penser à lui !

En descendant de voiture, Édouard l'a aperçue dans la foule. Cet aspect inattendu a réveillé en lui tous les sentiments qu'il croyait étouffés ; la secousse physique et morale qu'il a éprouvée, jointe à l'affaiblissement notable où il était d'avance, l'a mis dans l'état cruel où nous l'avons vu.

Marguerite, accourue au cri qu'elle a entendu du dehors, par un instinct qu'il est aisé de concevoir, a prodigué ses soins au jeune homme d'autant plus facilement que tout le monde l'a crue appelée auprès de lui

comme auxiliaire de sa famille; et madame de Méran ne l'a pas reconnue, d'abord parce qu'elle l'a regardée à peine, puis parce que la pauvre fille est si changée, qu'elle est entièrement méconnaissable!

La première personne qu'Édouard aperçut en rouvrant les yeux, ce fut sa mère; la seconde, ce fut Marguerite. Alors, par un de ces phénomènes que comprendront toutes les âmes sensibles, rapprochant dans sa pensée les circonstances dans lesquelles il avait perdu la jeune fille de celles où il la retrouvait, il eut une sorte de révélation intérieure et subite du stratagème dont ils étaient tous deux victimes.

Il prit la main de sa mère, et, lui montrant Marguerite, que madame de Méran reconnut en tressaillant de surprise et d'effroi :

— Tenez, dit-il, la voilà revenue! Vous voyez bien qu'elle m'aimait!... Qui donc lui

avait dit de me tromper par un mensonge?

Madame de Méran baissa la tête et se recueillit en silence : — peut-être demandait-elle pardon à Dieu!

—Ah ! ma mère! ma mère!... dit Édouard, en pressant d'une main celle de Marguerite et de l'autre celle de madame de Méran.—Ce fut tout son reproche et toute sa vengeance.

— Enfin, le ciel soit béni! reprit-il avec un rayon de joie lugubre dans le regard : l'une s'est trompée par amour pour moi, l'autre est revenue à sa place... Je mourrai entre vous deux!...

— Vous ne mourrez pas! s'écrièrent les deux femmes en pleurs. — Mais lui se sentait frappé au cœur et à la tête; il savait bien qu'il succomberait!...Le lendemain, en effet, une congestion cérébrale se déclara, et huit jours après son état était désespéré...

Marguerite ne le quitta pas une seconde.

Ayant repris connaissance avant d'expirer, et l'ayant aperçue agenouillée près de son chevet, entre sa mère et le prêtre qui lui avait administré les secours suprêmes de la religion, Édouard dit à ce dernier :

— Mon père, puisque je vais mourir, qu'importent les préjugés d'ici-bas? Ne pouvez-vous pas m'unir à Marguerite devant ma mère et devant Dieu? Le monde et nos familles n'en sauront rien !. .

Madame de Méran cacha son visage inondé de pleurs au bord du lit, et le prêtre, mettant la main du mourant dans celle de la jeune fille, étendit sur eux les siennes... et reçut le dernier soupir d'Édouard.

Pendant quelques semaines, on aurait pu voir tous les jours, au cimetière du Mont-Parnasse, deux couronnes fraîches déposées le matin sur la tombe d'un jeune homme. Le mois suivant, on n'aurait plus remarqué

qu'une seule couronne sur cette même tombe. Et l'hiver dernier, devant ce même hôtel de la mairie où s'était passée la scène que nous avons décrite, un équipage magnifique et un modeste corbillard se sont heurtés dans la rue de Grenelle. L'équipage portait mademoiselle de Saucerre à l'ambassade d'Autriche, où elle allait être présentée au plus riche parti diplomatique du faubourg Saint-Germain, et le corbillard portait le corps de Marguerite Aubert, qui allait rejoindre celui d'Édouard de Méran au cimetière du Mont-Parnasse. — L'une avait aimé suivant le monde, l'autre suivant le cœur : laquelle avait le plus et le mieux aimé ?

Madame de Méran loge aujourd'hui dans son hôtel le compagnon d'armes de son mari et l'artisan Daniel, et tous trois vont souvent, mais non pas ensemble, visiter les deux tombes d'Édouard et de Marguerite, qu'une

société vengeresse n'a rapprochées qu'en y traçant ces mots :

LES EXTRÊMES SE TOUCHENT... MAIS ILS SE BRISENT! »

—

Tout le monde avait écouté le récit de M. Gachet dans le plus grand silence. Souvent les demoiselles de Preuil et de Sarmilly avaient porté le mouchoir à leurs yeux humides, et la jeune châtelaine avait plus d'une fois dérobé son attendrissement aux regards pénétrants de ses convives... Les scènes d'amour, de désespoir et de séparation entre Édouard et Marguerite, avaient surtout excité son émotion et ses larmes : elle n'avait pu voir sans douleur l'impitoyable fatalité qui séparait les deux amants jusqu'à la tombe, et elle demanda doucement à M. Gachet de changer ce cruel dénoûment de son histoire.

— Plût au ciel que cela me fût permis, mademoiselle! répondit le receveur, mais, je vous en avais prévenu, je ne suis ici que l'écho de la vérité...

Puis, il ajouta avec effort, en rougissant de sa propre audace :

— Je cèderai toutefois à vos vœux compatissants le jour où les extrêmes se toucheront sans se briser...

Mademoiselle de Mériadek ne parut pas saisir l'allusion, qui fit sourire M. Valinski, et elle reprit en jetant un regard rêveur sur sa cassette :

— Après le choc violent qui les a séparés, les extrêmes se rejoignent quelquefois pour ne plus se désunir!...

La conversation continua sur ce ton sentimental, et les habitués de la Chambre de la Reine se quittèrent, ce jour-là, plus pensifs que de coutume.

— M. *de* Gachet, contemplez votre ouvrage! dit le baron de Saint-Vital au receveur, avec une pointe d'ironie, en lui prenant le bras pour sortir du château ; votre histoire vous a grandi d'une coudée dans l'imagination des femmes sensibles!... »

Le jeune dandy sourit avec amertume à cet encouragement. Le regard jeté par la châtelaine à sa cassette se combina dans son esprit avec le souvenir du Parisien, et il quitta le baron pour rentrer chez lui, médiocrement satisfait de sa journée...

IX

MADAME D'ESCARBAGNAZ.

Les dames n'avaient pas encore pris la parole aux matinées de la Chambre de la Reine : ce fut madame d'Acigné qui se chargea de leur donner l'exemple. Madame d'Acigné était une belle et grande femme de vingt-cinq ans, si blonde, si pâle et si fière, qu'elle

partageait le surnom de Dame-Blanche avec mademoiselle de Mériadek. Allant régulièrement passer les hivers à Paris, c'était elle qui donnait le ton à toutes les dames de Saint-Marc. Elle passait, en outre, pour sérieuse et savante, car elle vivait assez retirée dans son manoir : aussi, lorsqu'on la vit apporter son tribut au Décaméron de Cernan, chacun s'attendit à quelque histoire bien dramatique et bien sombre.

— Je lisais hier, dit madame d'Acigné, des mémoires sur la célèbre Christine de Suède ; voici une anecdote qui m'a frappée, comme peignant les terribles caprices de cette reine :

C'était une nuit que Christine donnait une fête en son palais. Cette fête avait un caractère particulier qui en doublait l'attrait et la magnificence, et qui dénotait chez l'héroïne du Nord autant de vanité peut-être que

d'esprit. Prenant au pied de la lettre le surnom qu'on lui avait donné d'*Élisabeth de la Suède,* Christine avait voulu jouer pendant une nuit le rôle de l'illustre reine d'Angleterre, en ressuscitant autour d'elle toute la cour brillante de cette souveraine. Il avait été convenu que chacun contribuerait à l'illusion : costumes et décors avaient été réglés d'après une étiquette sévère, et la reine elle-même, conseillée par son historiographe, avait tracé à ses convives un minutieux programme. Ce soir-là donc, la cour de Suède cessait d'exister : tout y était anglais et vieilli d'un siècle, à l'exception du langage, des figures et des caractères ; et même, sous ce dernier rapport, le travestissement couvrait plus d'une réalité. Tel courtisan qui portait un habit de ministre avait en effet l'espérance de le devenir, comme tel autre cachait des prétentions au cœur de Christine

sous le costume de quelque amant d'Élisabeth. Cela divertissait la jeune reine autant qu'on le peut imaginer, et, toute fière elle-même de son déguisement historique, elle s'en allait de groupe en groupe à travers ses salons, étalant une joie familière qui sortait parfois de son rôle.

Parmi les personnages du bal qui semblaient y apporter le plus d'intérêt, un jeune seigneur et une belle dame se faisaient remarquer à leurs intelligences mystérieuses. Aussi élégants et aussi distingués l'un que l'autre, un certain air étranger les trahissait encore dans la foule, et on reconnaissait qu'ils étaient de France à la manière dont ils en parlaient la langue. Dans les nombreuses évolutions qu'ils faisaient de côté et d'autre, ils n'étaient pas d'accord sur un point délicat, et il s'ensuivait entre eux de sourdes contradictions. La jeune femme, loin

de se cacher à personne, voulait se montrer le plus possible, et notamment à la reine. Le jeune homme, au contraire, évitait tous les regards en général, et en particulier l'attention de Christine. Après avoir succombé plus d'une fois dans cette petite lutte insensible, il était parvenu enfin à s'isoler avec sa compagne, et tous deux causaient intimement dans l'embrasure d'une haute fenêtre. Leur entretien fut tendre et vif, tant qu'ils ne se parlèrent que d'eux-mêmes ; puis il fut joyeux et malin, lorsqu'ils se mirent à parler des autres. Tous ces braves Suédois, un peu empesés dans leurs costumes, furent passés successivement au fil d'une critique éminemment française : celui-ci ne serait jamais chancelier, tant il portait mal la simarre ! celui-là ressemblait à un valet de Christine, avec sa clé de chambellan d'Élisabeth !

— Comment trouvez-vous notre lord Bur-

leigh? demanda le seigneur à la jeune dame en lui désignant un énorme personnage.

— Le véritable geôlier de Marie Stuart ne devait pas être plus terrifiant!

— Et ce petit Leicester, avec ses airs si fortunés?

— Il ne s'aperçoit pas, le malheureux, que la reine en a fait une caricature!

— A propos, et la reine elle-même? reprit vivement la jolie Française.

—La reine! dit tout bas le jeune homme, en jetant autour de lui un coup d'œil inquiet.

— Oui. Quels rapports lui trouvez-vous avec Élisabeth d'Angleterre?

— Ma foi! entre nous, ceux de *madame d'Escarbagnaz* avec Marie-Thérèse de France!

Cette plaisanterie, qui sera bientôt comprise, fut articulée avec une étourderie mêlée de terreur, et le seigneur s'arrêta court

à la dernière syllabe, en homme convaincu trop tard qu'il venait de jouer sa destinée sur un bon mot...

L'impression de la belle dame fut toute différente.

— Adorable! adorable!... s'écria-t-elle gaîment, en accueillant la comparaison d'un éclat de rire.

Mais ce rire se glaça aussitôt sur ses lèvres, à la vue de la personne qui parut devant elle.

— Qu'est-ce que c'est donc que *madame d'Escarbagnaz?* dit Christine, qui avait tout entendu...

A cette apparition et à cette question, le jeune homme devint pâle et chancelant. Un vertige d'effroi passa sur ses yeux, au point de le forcer de s'appuyer à la fenêtre, et ce fut d'une voix faible et altérée qu'il balbutia la réponse suivante :

— Madame d'Escarbagnaz, Majesté, est une femme de Paris, qui a l'honneur de ressembler à la reine de France, par la dignité des manières autant que par la beauté du visage.

D'étincelant et fixe qu'il était, le regard de Christine devint louche et indécis.

— Monsieur le comte d'Harcourt, dit-elle en pinçant les lèvres, voilà un trait de galanterie française dont la reine de Suède vous témoignera sa reconnaissance!...

Et après avoir toisé imperceptiblement la jolie compagne du jeune seigneur, elle rejoignit d'un pas majestueux le groupe de courtisans qui l'attendait à l'écart.

— La reine a parlé en particulier au jeune Français! se dit-on bientôt de bouche en bouche, à travers le mouvement du bal ; la fortune de ce gentilhomme est faite, et notre Élisabeth a trouvé son favori!...

— Je suis perdu ! pensait en même temps d'Harcourt en se mêlant à la foule.

Et, prenant congé de sa compatriote, il quitta furtivement le bal.

Cependant, Christine s'était délivrée de son cortége, et avait pris à part l'ambassadeur de France.

— Excellence, lui dit-elle d'une voix émue, j'ai à vous demander un service, sous le sceau du secret.

— Que Votre Majesté parle, répondit gravement le diplomate, elle peut compter que tout ce qui est en mon pouvoir...

— Je vous assure, interrompit la reine en riant, que votre pouvoir n'a rien à faire ici... Il s'agit d'une bagatelle, la plus futile... en apparence... d'un simple renseignement que vous seul pouvez me donner... Qu'est-ce qu'une certaine femme de Paris qui porte le nom de madame d'Escarbagnaz ?

L'ambassadeur surpris se redressa , et fixa au plafond des yeux démesurément ouverts...

— Madame d'Escarbagnaz ! répéta-t-il... Madame d'Escarbagnaz...

— Oui , madame d'Escarbagnaz ! reprit Christine impatiemment. — Est-ce que vous ne la connaissez pas, Excellence ?

— C'est la première fois, Majesté, que ce nom arrive à mes oreilles , repartit le diplomate en faisant une inclination profonde...

La reine de Suède frappa du pied et agita violemment son éventail; puis, ayant marmoté une fâcheuse allusion aux *oreilles* de l'ignorant personnage :

— Alors, monsieur l'ambassadeur, dit-elle avec un sourire despotique, le service que je réclame vous donnera plus de peine que je ne croyais. Il faut qu'un exprès parte cette nuit même pour Paris , et nous rapporte sans délai des détails précis, complets et au-

thentiques sur cette madame d'Escarbagnaz!..

— Votre Majesté sera obéie, répondit l'homme d'état, que la reine ne quitta point sans lui recommander de nouveau le silence.

Pendant que le courrier d'ambassade remplit son importante mission, il est temps d'expliquer une partie de cette intrigue.

Entre autres rapports que Christine avait avec Élisabeth, elle préférait, comme on le sait du reste, l'amour au mariage, et elle aimait mieux choisir dans sa cour des favoris faciles à changer que d'enchaîner sa couronne et sa main à un époux inamovible. Or, le dernier personnage qu'elle avait distingué à cet effet, celui qui, le premier peut-être, avait séduit à la fois son cœur et ses yeux, était le jeune cavalier français que nous venons de rencontrer à son bal. Aussi bien fait de sa personne que remarquable par son esprit, gentilhomme honorable d'ailleurs,

exilé pour des folies politiques, le comte d'Harcourt avait tous les titres à la faveur d'une reine de vingt ans. La première avance qu'il reçut de Christine fut un grade d'officier dans sa garde. Il l'accepta avec empressement, sans y voir autre chose qu'un bienfait; mais l'accueil fait à sa reconnaissance l'éclaira bientôt sur sa position. Être aimé d'une souveraine! cela était grand et beau! et un Français de vingt-cinq ans ne pouvait trouver sur la terre étrangère une consolation plus séduisante. Malheureusement pour l'ambition du comte, son cœur n'était pas à la disposition de Christine. Soit souvenir de la patrie absente, soit préférence naturelle pour une sympathie facile, les yeux vifs et noirs d'une brune compatriote, veuve sans enfants d'un diplomate suédois, avaient effacé dans l'admiration du proscrit toutes les beautés pâles et blondes de Stockholm. La

marquise Hélène de Steinberg avait accepté la passion de d'Harcourt comme un trésor sur lequel elle avait des droits, et sa jalousie avait bientôt avisé la puissante rivale qui lui disputait ce trésor.

Telles étaient les dispositions des trois personnages, au moment du bal qui les avait réunis. Osant exploiter ce bal au profit de son amour, en même temps qu'à l'avantage de sa vanité, Christine, dans la distribution qu'elle avait faite elle-même de certains costumes, avait recommandé à d'Harcourt celui du comte d'Essex. C'était lui dire : Soyez mon favori, comme Robert Devereux fut celui d'Élisabeth! Et, sans être infidèle à Hélène au fond de l'âme, le jeune homme avait cédé naïvement au caprice qui faisait sa fortune. La comtesse de Steinberg avait tout remarqué ; feuilletant aussitôt l'histoire en femme intelligente, elle avait

trouvé son allégorie secrète à opposer à l'emblème officiel de Christine. « Le comte d'Essex, disent les chroniqueurs anglais, malgré la faveur plus que bienveillante dont l'honorait publiquement Élisabeth, donna, sous le voile du mystère, son cœur et sa main à la fille unique de sir Francis Walsingham, veuve du savant sir Philippe Sidney. » Parmi les portraits des dames anglaises dessinés par ordre de la reine de Suède, Hélène de Steinberg découvrit celui de lady Sidney, et elle en prit le costume significatif pour suivre le moderne Essex au bal de la nouvelle Élisabeth... On conçoit maintenant ses efforts téméraires pour se montrer à Christine auprès du comte d'Harcourt, de même que les précautions intéressées de celui-ci pour éviter les regards de la reine jalouse; on a vu, d'ailleurs, que les précautions du jeune homme ne s'étendaient pas jusqu'à son

langage, et c'est le moment d'expliquer la plaisanterie qu'il s'était permise, de complicité avec sa vindicative compagne,—plaisanterie si fatalement saisie au passage par l'attentive surveillance de la souveraine.

D'abord, le comte n'avait été que sévère en trouvant Christine mise avec mauvais goût. Malgré la supériorité de son esprit et de ses lumières le sentiment des convenances et de la dignité royale n'était pas la qualité dominante de la digne fille du *Lion du Nord.* On sait, au reste, que le costume historique d'Élisabeth d'Angleterre est d'une raideur et d'une complication qui peuvent le rendre imposant ou risible, selon qu'il est bien ou mal porté. Or, non-seulement Christine le portait mal, pétulante et désordonnée qu'elle était, mais elle l'avait gâté même avant de le mettre, en en faisant exagérer tous les détails. Une rivale conseillée par

jalousie et un Français plein de goût et de malice ne pouvaient donc manquer d'apercevoir et de signaler une pareille faute, et on comprendra la justesse de l'allusion à madame d'Escarbagnaz, lorsqu'on aura lu la dépêche ci-dessous, qui fut remise par l'ambassadeur de France à la reine de Suède, huit jours après celui où elle l'avait demandée :

« Madame d'Escarbagnaz, disait ce protocole d'un nouveau genre, est une dame de la cour, qui est devenue folle. Sa folie consiste à se croire reine de France, et à rivaliser avec l'épouse de Louis XIV. Elle passe sa vie à singer Marie-Thérèse dans ses costumes et dans ses manières. Ce sont toujours les mêmes toilettes, les mêmes coiffures et les mêmes démarches. Dès que la première paraît quelque part, on ne manque point d'y voir venir la seconde; et comme la pauvre

dame est aussi inoffensive que ridicule, on la laisse égayer Paris, sous le nom de *caricature de la reine.* » De plus longs détails venaient ensuite sur certains costumes extravagants de la folle, ainsi que sur les aventures plaisantes qui lui arrivaient journellement. Enfin la biographie était illustrée d'un certain portrait... que Christine seule pouvait regarder sans rire!..

La souveraine de la Suède, partageant la petitesse de beaucoup de grands hommes, avait les plus hautes prétentions aux qualités qui lui manquaient. Ainsi elle faisait bon marché de son courage et de son érudition, qui étaient réels, pour se croire aussi digne et aussi élégante qu'elle l'était peu. Convaincue qu'elle avait été, sous son costume d'Élisabeth, la plus auguste et la plus majestueuse des reines, tout ce qu'elle avait supposé de pis sous l'allusion du comte d'Har-

court, c'est qu'il lui avait trouvé des airs trop grands et trop hautains. Qu'on juge donc de son dépit et de sa fureur en apprenant qu'elle avait paru ridicule!.. Elle ridicule!.. grand Dieu!.. elle! l'héroïne et l'orgueil du Nord! Et elle avait pu aimer l'homme qui la comparait à une folle! Et elle avait laissé deviner à cet homme son amour! elle lui avait donné une marque éclatante de préférence! elle l'avait choisi entre mille pour être son *comte d'Essex*, lui qui osait montrer chez elle sa *lady Sidney*, qui venait la railler avec cette femme au milieu de toute sa cour!..

— Malheureux! c'est vous deux qui êtes fous! s'écria Christine en froissant convulsivement la dépêche.

Puis, fixant un œil terrible sur le portrait de madame d'Escarbagnaz, comme pour demander la révélation d'une vengeance au même objet qui lui avait révélé son injure :

— Oh! reprit-elle, avec une hésitation farouche, comment rendre à ces étrangers le mal qu'ils m'ont fait?... Comment leur renvoyer ce trait sanglant et mortel, que les perfides croient avoir caché sous une flatterie?

Elle aperçut, à la fin de la dépêche, un *post-scriptum* qu'elle avait oublié de lire.

« Tout innocente, disait-on, que soit la démence de madame d'Escarbagnaz, on assure que la bonne dame est une reine fort difficile, qu'elle n'admet point la clémence parmi les vertus royales, et que, quand elle parle de ses sujets, c'est toujours pour en faire justice... »

— Eh! bien, dit Christine, acceptant son rôle, puisque je ressemble à cette folle, je lui ressemblerai jusqu'au bout, et je serai sans pitié, à son exemple, pour ceux qui me trouvent risible comme elle!...

La reine de Suède passa la journée entière

à chercher un châtiment pour d'Harcourt. Aucun ne lui semblait assez sûr ou assez prompt; car elle voulait venger avant tout son amour outragé. Le ressentiment lui suggéra les mesures les plus cruelles, et peu s'en fallut qu'elle n'ordonnât l'emprisonnement du comte... Mais—ô caprice!—la nuit, cette sage conseillère, vint changer toutes ses dispositions. Soit que sa colère fût tombée par sa propre violence, comme il arrive souvent aux ames fortes et généreuses, soit qu'elle voulût à tout prix faire partager une passion dont elle ne pouvait se guérir, et que la magnanimité lui parût le seul moyen d'arriver à ce résultat, elle se réveilla aussi portée à pardonner qu'elle s'était endormie décidée à punir, — et la première action de sa journée du lendemain fut d'envoyer à d'Harcourt un brevet de lieutenant-colonel dans la garde royale, dont il n'avait fait

partie jusque-là qu'en qualité de capitaine...

Le comte se préparait à quitter Stockholm, lorqu'il reçut cette nouvelle surprenante. Son étonnement fut mêlé de confusion, et sa reconnaissance de remords. Il se trouva aussi petit que la reine lui sembla grande; car il ne put se persuader que Christine eût pris le change sur la plaisanterie, malgré la flatteuse explication qu'il avait eu hâte de lui donner. Il résolut donc d'expier sa faute, en se soumettant au pardon, et il resta à Stockholm dans l'exercice de sa nouvelle charge. Ayant fait, le mois suivant, une action d'éclat devant la reine, il fut nommé colonel et reçut la décoration de l'*Amaranthe* (1). Cette rapide élévation trouva un vain obstacle dans la douleur jalouse d'Hélène de

(1) Ordre de cour, purement galant, institué par un caprice de la reine Christine, et dont la principale condition, fort significative, était de rester dans le célibat.

Steinberg ; Christine se montra d'autant plus magnifique que sa rivale parut plus offensée, et la première marque d'indifférence que d'Harcourt osa donner à la comtesse fut récompensée aussitôt par une clé de chambellan... Bref, en moins d'une année, le jeune étranger eut épuisé les faveurs royales, et n'eut qu'à se faire naturaliser Suédois pour devenir le premier personnage de la Suède. Le grade de général de cavalerie paya cette dernière concession, et ce fut au moment de se voir premier ministre qu'il s'arrêta enfin et réfléchit à tant de grandeur !..

Christine l'aimait évidemment, quoiqu'elle évitât de le lui dire, et elle attendait pour se déclarer qu'il se déclarât lui-même. Il eût tenté en vain, de son côté, de se faire illusion sur le changement de son cœur. Délicat et généreux jusque dans l'inconstance, la sublime vengeance de la souveraine

avait captivé ce cœur essentiellement français. Il se sentait entraîné vers Christine, tout en voulant rester fidèle à la comtesse de Steinberg ; et, comme les âmes faibles ou aveugles, il rêvait un partage impossible !..

Un jour, enfin, il fallut se décider. Il reçut en même temps une lettre d'Hélène et un ordre de Christine. La première lui annonçait son départ de Stockholm, pour le soir, et lui promettait de l'attendre jusqu'à neuf heures, s'il l'aimait encore assez pour la retenir. La seconde avait *à le consulter en particulier* sur une affaire importante et personnelle. D'une part, le dernier appel d'un amour réduit au désespoir ; de l'autre, l'occasion, attendue depuis un an, d'ouvrir son âme à une passion aussi exigeante que mystérieuse. Là, le bonheur sans remords, sinon sans regrets, dans le sein d'une amie éprou-

vée ; ici, la puissance et la gloire, avec leurs périls attrayants, sur le trône et dans le cœur d'une souveraine magnanime. Entre ce passé modeste et tranquille et cet avenir brillant et agité, le comte hésita douloureusement... Enfin, il laissa partir la comtesse et se rendit chez la reine.

Christine était au milieu de son conseil, lorsque d'Harcourt fut annoncé... Elle ne put retenir un tressaillement en entendant son nom, et elle fit signe à tout le monde de la laisser seule avec lui. Chacun s'effaça respectueusement devant le nouveau soleil de la cour, et le comte frémit d'émotion en baisant l'une des mains royales, comme s'il eût senti que l'autre main lui posait une couronne sur la tête!... La reine et le favori étaient devenus également pâles, et pendant quelques instants leurs regards seuls se parlèrent... Enfin, Christine prit un portefeuille orné de

ses armes, symbole du pouvoir suprême qu'elle désirait transmettre, et elle le tendit au jeune homme en disant : Le voulez-vous ?...

Sous cette question s'en cachait une autre, que le comte s'expliqua facilement par un sourire de la reine.

— M'aimez-vous? comprit-il, et il se mit à genoux pour répondre.

— Oui, je vous aime, s'écria-t-il, autant que je vous vénère et vous admire! oui, mon cœur s'est fait aussi grand que le vôtre, et mon dévouement aussi profond que votre clémence! Oui, je vous appartiens tout entier, Christine, et vous seule règnerez à jamais sur mon être...

— Assez! interrompit la reine d'un ton qui glaça le favori, — de ce ton d'une comédienne qui jette le masque et se montre brusquement telle qu'elle est...

Le comte essaya en tremblant de se relever, mais l'impitoyable souveraine lui signifia de rester à sa place.

— Enfin! reprit-elle avec explosion, les yeux fixés sur sa pâle victime; enfin je vous ai amené là... et voici l'heure de ma vengeance!

Un voile de sang s'abaissa sur le front du jeune homme, qui alla tomber, muet, dans un fauteuil...

— Oh! je savais bien que vous m'aimiez, continua la reine d'une voix écrasante; mais je voulais vous l'entendre dire, comme vous venez de le faire. Maintenant, je suis contente, et je puis vous dire à mon tour que je vous méprise!...

— Malheureux! balbutia d'Harcourt, ne sentant plus que ce coup de tous ceux qui le frappaient.

—Oui, je vous méprise! répéta Christine,

et voilà pourquoi je vous ai élevé si haut. Rappelez-vous mon bal de l'an dernier, *comte d'Essex,* et souvenez-vous de cette *Élisabeth* qui ressemblait à *madame d'Escarbagnaz!*.. Nous avons joué chacun notre rôle, et nous l'avons joué jusqu'au bout. La reine d'Angleterre avait fait son favori capitaine, puis colonel de sa garde ; elle lui avait donné la Jarretière, et l'avait créé général de cavalerie ; elle avait résolu de le faire ministre et de lui céder la moitié de sa puissance. J'ai fait comme Élisabeth, et vous pouvez compter les grades. Vous avez été capitaine et vous êtes devenu colonel ; vous avez reçu l'*Amaranthe* et le commandement de la cavalerie ; enfin je vous ai appelé près de moi, et vous ai mis ce portefeuille dans la main... Mais ce n'est pas tout, monsieur le ministre, et vous savez la fin du comte d'Essex ?...

— La mort ! interrompit d'Harcourt, en

relevant alors pour la première fois la tête.

— La mort sur l'échafaud ! reprit Christine, tel fut le sort de Robert Devereux ! Je pourrais vous donner avec lui cette dernière ressemblance, car j'ai eu soin de vous faire Suédois, et vous êtes tout à ma discrétion ; mais c'est autrement que vous finirez, et madame d'Escarbagnaz se vengera mieux encore qu'Élisabeth !... Cette femme, à qui je ressemble, dit-on, est à la fois méchante et folle. Vous voyez que j'ai rempli la moitié du rôle ; eh bien, vous allez remplir l'autre moitié !...

Le comte d'Harcourt n'avait pas compris, lorsque la reine fit rentrer la cour.....

— Cet homme, dit-elle à ses gardes, en leur montrant le favori éperdu, cet homme est en démence, et il vient de m'insulter ; rendez-vous maîtres de sa personne, et conduisez-le à la maison des fous !...

—Horreur! s'écria le comte en délire, tandis qu'on exécutait l'ordre de Christine.

Le malheureux devint réellement fou, et la reine prit pour amant Monaldeschi, dont tout le monde connaît la fin...

Hélène de Steinberg, fidèle à sa résolution, avait quitté Stockholm. Lorsqu'elle apprit la disgrace de son compatriote, elle revint aussitôt sur ses pas, et elle consacra sa vie au soulagement de l'infortuné.....

X

SI C'ÉTAIT ALBERT!

Les matinées du château en étaient là : mademoiselle de Mériadek reprenait de jour en jour la force et la santé; les habitués de la Chambre de la Reine attendaient avec patience le jour des révélations, et M. Valinski leur répétait gravement que ce grand jour

approchait... lorsqu'un incident capital remit tous les esprits en éveil.

C'était un dimanche soir, sur les neuf heures. Il pleuvait à torrents. Un groupe nombreux était réuni dans la salle basse du *Lion-d'Argent* : ce groupe se composait de M. Noiraud, de son clerc, de ses chiens, de M. Laridon, de son greffier, de l'adjoint, du secrétaire de la mairie, du facteur de la poste, du maître d'école et de quelques bourgeois de Saint-Marc. Athanase Merluchon amusait cette aimable société en avalant des chandelles, en vidant des bouteilles d'un trait, en escamotant des bouchons et en confectionnant des omelettes sans feu dans le chapeau du notaire. Tout en suivant de l'œil ces brillants exercices, les assistants parlaient de la Fée-Sournoise et d'un évènement qui avait eu lieu le matin.

— Mon Dieu, oui! messieurs, disait le

juge suppléant, le seul homme de la compagnie qui fût allé à vêpres, j'ai vu la chose comme je vous vois, et voici tout ce qui s'est passé : l'abbé Daniel officiait, pour la première fois, — ce nouveau séminariste aux grands cheveux et au teint pâle, qui a succédé à notre vicaire depuis ce fameux charivari.... Suivant l'usage, il y avait une vingtaine de femmes dans l'église, et, j'étais seul au banc des autorités locales. Mademoiselle de Meriadek occupait sa place habituelle, à droite du chœur, avec ses deux serviteurs et sa dame de compagnie. Quand le jeune prêtre était monté à l'autel, Guénolé Magan avait tressailli, s'était levé en laissant tomber son chapelet, et avait échangé un regard d'étonnement avec sa femme. Celle-ci avait considéré à son tour le nouveau vicaire, et un cri de surprise avait expiré sous ses moustaches... J'étais en face d'eux, et

vous jugez que je ne perdais pas un coup d'œil... — Diable ! me dis-je en prenant mon binocle, il y a encore quelque mystère là-dessous !.. » Les enfants de chœur arrivèrent avec la croix, et l'abbé Daniel entonna le chant de la procession... Nouvelle surprise des Bas-Bretons, au son de sa voix ; et cette fois leur émotion gagne la Fée-Sournoise. Je braque mon binocle sur elle, et je suis tous ses mouvements... Elle tressaille et se lève à son tour, en voyant le vicaire descendre de l'autel... Elle l'examine avec la plus singulière attention, et semble attendre qu'il la considère également... La chose ne manque pas d'arriver, car ils se trouvent bientôt face à face... Je les dévorais avec mon binocle !... L'abbé suivait la croix, son livre à la main... Il passe tout près du banc seigneurial, entend l'exclamation qui échappe à Magan, tourne la tête, aperçoit mademoiselle

de Mériadek, la reconnaît avant qu'elle ait baissé son voile, s'arrête pétrifié comme la femme de Loth, tremble, pâlit et chancelle, pose une main sur son cœur et l'autre à sa tête, laisse rouler son livre à terre, et tombe lui-même entre les bras du sacristain... — Vous concevez l'effet d'une telle aventure au beau milieu de l'église!...

— Monsieur l'abbé se trouve mal! monsieur l'abbé s'évanouit!... Ces mots circulent de bouche en bouche, et les vingt femmes accourent vers le chœur... La Fée-Sournoise cache son visage dans ses deux mains, les chantres emportent le vicaire à la sacristie, et monsieur le curé vient annoncer qu'il n'y aura pas de vêpres!... Alors chacun se retire en expliquant l'anecdote à sa manière... Mais, grâce à ma position, j'étais le seul qui en eût la véritable clé... Le vicaire parti, mon binocle n'avait pas quitté la châtelaine

et ses gens, et leur trouble avait complété l'évidence de mes observations. — C'est bien la vue de mademoiselle de Mériadek qui a fait évanouir l'abbé Daniel! Et il y a là une nouvelle énigme, que je soumets à chacun de vous, messieurs!

Le récit de M. Laridon produisit un tel effet sur toute l'assistance, que Merluchon faillit s'étrangler avec la bougie dont il était en train d'avaler la lumière...

La discussion qui s'établit alors rappela les plus sublimes extravagances du Comité des Recherches. La sanglante histoire des Vêpres Siciliennes avait fait moins de bruit en Europe que n'en fit dans la salle du *Lion-d'Argent* cet épisode des vêpres de Saint-Marc... Athanase se souvint que, trois fois dans la soirée, le docteur Valinski était allé du manoir au presbytère et du presbytère au manoir. Il y avait donc eu des relations en-

tre la châtelaine et le vicaire!... mais quelles étaient ces relations?..

C'était là ce qu'il s'agissait de deviner!...

Toutes les suppositions qui peuvent traverser vingt têtes échauffées par le vieux Beaune furent successivement mises sur le tapis, débattues, accueillies et rejetées.

L'ardeur de la discussion redoubla, quand on vit la plupart des membres du Comité Valinski se diriger à la hâte et malgré la pluie vers la maison de madame de Preuil... Ils allaient sans doute délibérer sur le même sujet, et peut-être en saurait-on là plus qu'au *Lion-d'Argent!*... Cette idée fit écumer Athanase de jalousie, et valut aux chiens du notaire une volée de coups de fouets...

Les malheureux hurlaient encore, lorsque survint un incident qui fit oublier celui des vêpres... Deux cavaliers, couverts d'amples manteaux de voyage, arrivèrent au galop

par la route de Paris. Ils s'arrêtèrent à la porte du *Lion-d'Argent*,.. et l'un d'eux descendit vivement de cheval. Malgré le soin avec lequel il rabattait sur ses yeux son chapeau ruisselant de pluie, Merluchon le reconnut et poussa un cri de joie.

— Le Parisien ! c'est le Parisien ! dit-il au notaire et au juge suppléant.

Et le nom du jeune homme qui était si mystérieusement apparu à la Fée-Sournoise, quelques semaines plus tôt, traversa comme un éclair la ville de Saint-Marc...

Le compagnon du Parisien fut examiné avec la même curiosité que le Parisien lui-même, et l'on distingua sous son costume de voyage la figure martiale et la belle tournure d'un jeune homme de vingt-huit à trente ans. Ses moustaches, sa tenue sévère, sa parole impérative et la fermeté de sa démarche, dénotaient aux regards les moins

exercés quelque militaire ou quelque marin d'un haut grade...

Athanase fit une découverte qui fut un trait de lumière pour tout le monde : il aperçut un bout de ruban rouge à la boutonnière du voyageur !

Chacun se rappela cette croix de la Légion d'honneur que mademoiselle de Mériadek arrosait de larmes... et le notaire dit au juge en lui serrant le bras :

— SI CE JEUNE HOMME ÉTAIT ALBERT !

On se souvient que la châtelaine avait soupiré : PAUVRE ALBERT! comme le Parisien avait soupiré : PAUVRE MARGUERITE !...

— Si c'était Albert! répéta chacun en faisant un signe à son voisin.

Et pour savoir le nom du voyageur, Merluchon courut le dénoncer au brigadier de gendarmerie... Malheureusement, l'inconnu prit le brigadier à l'écart, lui montra ses pa-

piers avec le plus grand mystère, lui enjoignit de garder le silence, et le quitta après en avoir reçu les plus respectueuses salutations...

Une telle discrétion et un tel hommage bouleversèrent toutes les idées des assistants; si bien que le premier clerc et le maître d'école se reprirent à leurs hallucinations politiques :

— Un homme salué ainsi par un gendarme était assurément un personnage de la plus haute volée!

Et le nom de HENRI V passa des lèvres frémissantes du magister à l'oreille épouvantée de Merluchon...

En ce moment le docteur Valinski, mandé par le Parisien, arriva tout effaré... Il pressa la main de l'inconnu, échangea avec lui quelques mots à voix basse, et l'entraîna vers la porte de son logis... où tous deux

disparurent comme des fantômes dans une trappe...

Le Parisien donna quelques ordres à l'hôtelier pour les chevaux, quitta aussi l'auberge, au grand désappointement des curieux, et se fit indiquer la demeure de l'abbé Daniel, chez lequel il se rendit précipitamment...

Les hôtes du *Lion-d'Argent* demeurèrent si muets et si pétrifiés, que pendant cinq minutes on n'entendit que le bruit de la pluie sur la grande route... Enfin, tout le monde se regarda en croisant les bras, et chacun demanda à son voisin :

— Qu'est-ce que cela veut dire?...

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

MADEMOISELLE DE MÉRIADEK. 1
I. Le Château de Cernan. 3
II. Le Comité des Recherches. 41
III. L'article 682. 67
IV. Le Comité Valinski. 81
V. Le visiteur inconnu. 103

DEUXIÈME PARTIE.

LES MATINÉES DU CHATEAU. 121
VI. Une idée Fixe. 123
VII. Histoire d'une simarre 179
VIII. Édouard et Marguerite. 205
IX. Madame d'Escarbagnaz. 291
X. Si c'était Albert! 321

